

Université de Montréal

Sombres coulisses

suivi de *Représentation de la violence dans le roman policier français contemporain : Travail
soigné de Pierre Lemaitre et Sharko de Franck Thilliez*

Par

Mathilde Aubriot-Bertot

Département des littératures de langue française, Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de maîtrise en littératures de langue française,
option recherche-crédation

Août 2023

© Mathilde Aubriot-Bertot, 2023

Université de Montréal

Département des littératures de langue française, Faculté des arts et des sciences

Ce mémoire intitulé

Sombres coulisses suivi de Représentation de la violence dans le roman policier français contemporain : Travail soigné de Pierre Lemaitre et Sharko de Franck Thilliez

Présenté par

Mathilde Aubriot-Bertot

A été évalué(e) par un jury composé des personnes suivantes

Martine-Emmanuelle Lapointe

Présidente rapporteur

Claire Legendre

Directrice de recherche

Jeanne Bovet

Membre du jury

Résumé

Sombres coulisses est un roman policier dans lequel il n'y a pas de cadavre. Suivant un duo de policiers, le récit se déroule dans une école de théâtre à la mauvaise réputation, suite à la disparition d'une élève. L'école privée, milieu hermétique aux allures de secte, ne permet pas aux policiers de mener l'enquête telle qu'ils l'entendent ; mais bientôt, d'autres élèves sont portés disparus. Contenant peu de violence physique, ce roman se concentre sur la violence psychologique présente dans notre société et interroge la place de la violence dans le roman policier contemporain. Avec une intertextualité entretenue par l'intrigue et de nombreuses références à des pièces de théâtre, ainsi que par des métadiscours sur le milieu de l'art contemporain, ce roman a pour but de faire ressortir l'utilisation de la violence. Entre enlèvements et jeux de dupes, ce roman propose une plongée dans l'univers théâtral et artistique.

L'essai qui le suit, *Représentation de la violence dans le roman policier français contemporain : Travail soigné de Pierre Lemaitre et Sharko de Franck Thilliez*, s'articule également autour des questions de la représentation de la violence. À partir de la définition que propose de ce concept Yves Michaud, l'essai tente de comprendre la place de la violence, physique et psychologique, dans deux romans d'auteurs français, Franck Thilliez et Pierre Lemaitre. La violence est alors abordée sous différents angles : violence qui structure le récit par un jeu de rythme de l'histoire et du récit, violence artistique et visuelle, ou encore violence ouvrant un métadiscours, ainsi que sur une réflexion sur sa place dans l'art. La violence est utilisée de différentes façons, ce qui en fait un élément incontournable du roman policier.

Mots-clés : Pierre Lemaitre, Franck Thilliez, Travail soigné, Sharko, violence, rythme du récit, représentation visuelle, métadiscours.

Abstract

Sombres coulisses is a crime novel in which there is no corpse. Following a duo of policemen, the story takes place in a theater school with a bad reputation following the disappearance of a student. The private school, a hermetic, cult-like environment, doesn't allow the police to investigate as they see fit but soon other students are reported missing. With little physical violence, this novel focuses on the psychological violence present in our society and questions the place of violence in contemporary crime fiction. Through intertextuality maintained by the plot and numerous references to plays, as well as metadiscourses on the contemporary art world, this novel aims to highlight the use of violence. Between kidnappings and deception, this novel offers a dive into the world of theater and art.

The essay that follows, *Représentation de la violence dans le roman policier français contemporain: Travail soigné de Pierre Lemaitre and Sharko de Franck Thilliez*, also focuses on questions of how violence is represented. Based on Yves Michaud's definition of the concept, the essay attempts to understand the place of violence, both physical and psychological, in two novels by French authors: Franck Thilliez and Pierre Lemaitre. Violence is approached from different angles: violence that structures the narrative through a play on the rhythm of the story and narrative, artistic and visual violence, or violence that opens up a metadiscourse, as well as a reflection on its place in art. Violence is used in different ways, making it an unavoidable element of the detective novel.

Keywords : Pierre Lemaitre, Franck Thilliez, Travail soigné, Sharko, violence, narrative rhythm, visual representation, metadiscourse.

Table des matières

| | |
|--|-----|
| Résumé..... | I |
| Abstract..... | II |
| Table des matières..... | III |
| Remerciements..... | IV |
| <i>Sombres Coulisses</i> | 1 |
| <i>Essai : Représentation de la violence dans le roman policier français contemporain : Travail soigné de Pierre Lemaitre et Sharko de Franck Thilliez</i> | 98 |
| <i>Bibliographie</i> | 131 |

Remerciement

Je tiens à remercier les personnes qui m'ont aidé tout au long de la rédaction de ce mémoire.

Je tiens particulièrement à remercier ma directrice de mémoire, madame Claire Legendre, pour ses nombreuses lectures et retours, ses multiples conseils et ses encouragements.

Je souhaite ensuite remercier mes parents, sans qui cette rédaction n'aurait pas été possible. Merci à eux d'avoir cru en moi lorsque, moi-même, je n'y arrivais plus.

Finalement, je remercie mes amis pour leur soutien inconditionnel.

Sombres coulisses

roman

Le silence dans la salle était assourdissant et l'agitation dans le couloir, effrayante. La moquette grise était piétinée de toutes parts, les épaules se frôlaient et s'entrechoquaient dans une grande frénésie. On s'appelait depuis l'autre côté du couloir, le téléphone retentissait partout à la fois et la tension devenait étouffante.

Le contraste avec la salle de réunion était total : le silence le plus complet y régnait.

Deux hommes en fixaient un troisième, des envies meurtrières dans les yeux, assis sur des sièges en plastique de mauvaise qualité, dans une salle de réunion qui pouvait en contenir une cinquantaine, aujourd'hui transférés dans la salle de presse à l'étage inférieur pour y accueillir des journalistes.

Cette agitation avait débuté un mois auparavant, lorsque le corps d'un petit garçon avait été retrouvé noyé. Il avait suffi que la piste familiale soit envisagée et qu'un journaliste fasse le parallèle avec une ancienne affaire similaire, pour que les médias s'y jettent comme la misère sur le monde. On avait déjà qualifié cette histoire comme étant « l'affaire du siècle » et tout policier qui se respectait caressait alors l'espoir d'être celui qui attraperait le coupable.

Tous, sauf Alex Pradel et Camille Marcot. Eux fixaient leur supérieur, Paul Lemieux, qui brandissait une simple feuille devant leurs yeux.

Devant leur manque de réaction, Lemieux poussa un soupir. Il comprenait volontiers la frustration de ses deux agents. Encore novices, ils pensaient qu'ils pourraient aisément résoudre cette enquête dont tout le monde parlait. Ils étaient comme de jeunes loups, excités par l'odeur du sang et le miroitement de la renommée. Il se voyait un peu en eux, lorsqu'il avait débuté. Cependant, ayant désormais des années d'expérience derrière lui, il savait que d'autres histoires morbides se présenteraient et assouviraient leur besoin de traque.

- Je vous ai déjà expliqué : ce n'est pas parce qu'un cinglé devient célèbre pour ses crimes que les autres vont s'arrêter pour autant. On reçoit de nouvelles affaires chaque jour et j'ai besoin de mettre des agents dessus.

Pour appuyer ses propos, Lemieux agita la feuille. Il fut soulagé lorsque Camille l'attrapa violemment.

Jeune homme d'une trentaine d'années, Camille avait débarqué dans la police comme simple flic et avait gravi les échelons. Ses cheveux mi-longs, son visage rond et son franc-parler lui avaient tout de suite permis d'être accepté au sein du commissariat. Il avait su tirer profit de son look de dur à cuire pour amadouer tantôt les suspects, tantôt les témoins. Plutôt sanguin, on avait pris l'habitude d'entendre la porte de son bureau claquer.

Il était presque en totale opposition avec son partenaire. Alex Pradel, lui, était un homme anguleux, dans les traits de son visage comme dans sa façon de procéder. Il n'était arrivé que quelques mois après Camille. Il venait d'échouer au concours de la scientifique et avait directement été promu enquêteur, alors que Camille venait d'accéder au même grade. Leurs collègues avaient rapidement senti qu'entre les deux, une sorte de rivalité avait alors émergé : d'un côté, le jeune premier de la classe, rigoureux et souvent souriant, et de l'autre, le sanguin et fraîchement promu.

Les étincelles n'avaient pas tardé à apparaître, et les invectives non plus. Alex ne supportait pas la façon dont Camille s'arrangeait avec les protocoles, tandis que Camille ne supportait pas l'idée que ce jeune premier de la classe soit arrivé à cette place par dépit, alors que lui avait dû faire ses preuves pour y parvenir.

Lemieux avait longtemps hésité sur la marche à suivre pour éviter tout débordement entre ses deux agents. Il avait tout d'abord pris le parti de les séparer le plus possible, mais ils trouvaient toujours le moyen de se retrouver face à face et alors la situation manquait de tourner au carnage. Il était en train de rédiger un dossier pour demander la mutation d'Alex dans un autre département lorsqu'un soir, les deux avaient répondu à un appel de la centrale pour un braquage. Lorsque les renforts étaient arrivés sur place, ils avaient trouvé la situation sous contrôle, une balle perdue dans l'épaule de Camille et Alex abasourdi. Lemieux ne comprit pas le changement soudain qui s'ensuivit, les deux collaborant en une équipe efficace et explosive ; mais n'osa s'en plaindre. L'incident fut classé, et le dossier de transfert, oublié.

Bien que Camille prît la feuille tendue, il ne l'examina pas. Il ne fit que la poser sur la table entre Alex et lui.

- Jeune fille de vingt-quatre ans. Inconnue de nos services. Bonne famille, rien à signaler. Elle est interne dans une école privée, un truc de théâtre, je crois. Une des filles du dortoir a trouvé cette lettre dans sa chambre. Elle avait trouvé sa camarade stressée et bizarre depuis quelques jours. Il semblerait que tous ses effets personnels soient encore dans la chambre d'ailleurs. Aucune nouvelle depuis une dizaine d'heures, elle s'est volatilisée. La directrice a essayé de nous joindre, je vous laisse aller voir ce qu'elle veut.

Lemieux ne put réprimer un sourire triomphant lorsqu'il vit Alex hausser doucement les sourcils ; un tic qui annonçait que sa curiosité venait d'être piquée. Il avança sur sa chaise, dans un grincement désagréable, et saisit la feuille qui avait été placée dans une pochette scellée transparente.

La lettre était écrite dans un style pompeux, ce qui surprit Alex. Elle n'annonçait pas grand-chose, à part l'intention de l'étudiante de disparaître en demandant expressément que l'on ne cherche pas à la retrouver. Un post-scriptum terminait la lettre, demandant à qui trouverait cette dernière de prendre soin d'un certain arbuste dans sa chambre.

- Alors ?

- C'est du grand n'importe quoi. Tu veux nous faire lancer une enquête sur une gamine qui cherche à faire l'intéressante en laissant une lettre derrière elle, qui d'ailleurs demande de ne pas la chercher ? C'est ça ?

- Marcot, fais ton boulot. Si on se met à ne plus enquêter parce qu'un disparu demande à ne pas être retrouvé, on va rapidement trouver des cadavres qui auront écrit qu'ils se sont suicidés.

Camille se leva et sortit de la salle de réunion. Alex et Lemieux le virent entrer dans le flot du couloir et disparaître au milieu de la foule agitée. Alex remit sa veste de costume droite, attrapa la lettre sous scellé et se dirigea vers la porte.

Lorsqu'Alex arriva dans le bureau qu'il partageait avec Camille, il trouva ce dernier fixant la fenêtre et les bras croisés. Le blond eut à peine le temps de se laisser tomber dans un siège que déjà Camille fulminait.

- On parle d'un gamin qu'un cinglé a noyé ! Et il n'y en a pas un, ici, capable de le retrouver ! Ça fait un mois. Et maintenant, on nous lance sur une enquête qui n'en est clairement pas une ?!

- Je te ferais remarquer qu'on n'a rien trouvé non plus pendant un mois... En fait, je pense que Lemieux n'a pas tort. Il y a quelque chose de bizarre. Tout est trop lisse, comme... étudié ? Sincèrement, tu veux disparaître, toi, tu l'annonces dans une lettre ? Et le « ne venez pas me chercher », à part dans les films, ça n'existe pas.

Camille ne dit rien, mais il prit la lettre en main, la lisant, cette fois-ci, attentivement, malgré Alex qui se mit à lui parler.

- Viens, on va y faire un tour, en trois coups de cuillère à pot on prouve que ce n'est rien, on revient et on se remet sur la véritable enquête...ou bien imagine que Lemieux ait raison, et là, quelque part, y a une gamine qui a vraiment disparu et qui ne comprend pas ce qui est en train de lui arriver...

- Ça me fait chier de l'avouer...mais effectivement, la lettre est étrange.

Il se leva et quitta son bureau. Alex ne le suivit pas. Il attendit quelques secondes avant de voir Camille repasser la tête à travers l'embrasure de la porte.

- On va faire quelques vérifications, quand même. Et se rendre sur place. Ne prends pas cet air triomphant. Dépêche-toi.

Camille repartit sans attendre Alex.

Ils eurent toutes les peines du monde à se frayer un chemin et une place dans l'ascenseur. Toutefois, ils furent les seuls à descendre au cinquième étage, constitué des salles d'archives, longs couloirs gris remplis de dossiers poussiéreux ; il contenait également la salle dite « des fantômes ».

La salle des fantômes, c'était le nom dont on avait affublé le bureau des disparitions. Cette pièce possédait un ordinateur relié aux fichiers d'Interpol, ainsi que tous les dossiers de disparition et un moteur de recherche ultrapuissant.

Pourtant, personne ne restait plus longtemps que nécessaire dans le bureau des horreurs, second nom donné à cette pièce. Camille ne dérogeait pas à cette règle. Il marqua un infime temps d'arrêt devant la porte blanche, la main crispée sur la poignée. Il grogna et poussa la porte en déclenchant la lumière.

Lorsque son regard parcourut la pièce, un frisson glacial vint lui lécher les reins et remonta tout le long de son dos. Il était d'ailleurs certain qu'Alex avait ressenti le même malaise, et le silence seulement entrecoupé des grésillements des néons au plafond lui confirma son intuition.

Des efforts avaient été faits pour rendre la pièce plus chaleureuse : les murs étaient d'un joli ton pastel, un magnifique tapis rouge ornait le sol et, en plus du bureau et des ordinateurs présents, un petit banc en cuir noir trônait dans le coin gauche ; à croire qu'un budget entier avait été attribué à la décoration de cet endroit. Mais rien n'y faisait. Le beau vert pastel des murs était recouvert de dizaines, peut-être de centaines, de photographies. Les portraits en noir et blanc recouvraient les murs. Le papier glacé rendait les regards vitreux, presque morts, fixes. Quelques adultes, plusieurs adolescents et beaucoup d'enfants observaient chaque personne qui osait franchir la porte du bureau. Le tapis prenait alors des airs de tache de sang, et le banc, ceux d'un cercueil.

En silence, chacun alla s'installer derrière un poste avec un but précis. Alex s'attela à la tâche de vérification de nouvelles affaires : rechercher si ce cas pouvait faire partie d'une série, et donc, si le mode opératoire était connu du système. La recherche par mot-clé, la recherche de lettre similaire et d'autres tentatives ne débouchèrent sur rien. Camille, de son côté, n'eut pas plus de résultats. La jeune femme dont il était question s'appelait Amélia Cravitz, sans histoire et dans cette école de surdoués pour les arts depuis cinq ans. Une vieille affaire de suicide dans l'école ressortit, mais aucun lien apparent avec cette disparition.

Une fois les recherches infructueuses terminées, Alex rédigea un court rapport tandis que Camille passa quelques coups de fil à l'école privée pour prévenir de leur arrivée.

Lorsqu'ils débarquèrent sur le campus, Alex fut ébloui. L'école était plutôt petite par son nombre d'étudiants, mais le campus n'en était pas moins grandiose. Implantée dans une

vallée éloignée, elle mettait en avant son autarcie ; une sorte d'opportunité pour créer une communauté étudiante d'élite solidaire, basée sur l'entraide ; un véritable réseau appelé à s'étendre lorsque les diplômés entraient dans le monde.

À peine furent-ils garés sur un petit parking qu'ils virent débarquer un homme en costume noir aux fins liserés gris. Ses cheveux en bataille et ses lunettes de travers laissaient penser qu'il avait couru pour les accueillir.

Sorti de sa voiture, Alex voulut laisser le temps à l'homme de se remettre de sa course, mais Camille ne fut pas du même avis. Il tendit la main, broya celle de l'homme, et se présenta rapidement.

- Nous souhaitons voir la chambre de la dénommée Amélia Cravitz.

- Oui...alors...justement...

- Merci de nous y accompagner.

Le pauvre homme fut totalement pris au dépourvu, lançant des signaux de détresse oculaires à Alex.

- Oui, mais madame la directrice m'a demandé de vous conduire directement à elle, vous comprenez...

Alex prit le pauvre secrétaire en pitié et fut sur le point d'accepter de le suivre lorsque Camille sortit son téléphone de sa poche, en annonçant qu'il appelait des renforts. Ils furent choqués du cri, presque de terreur, que poussa le secrétaire. Il se précipita pour attraper la main de Camille qui composait déjà un numéro, et se confondit en excuses et explications incompréhensibles, avant d'annoncer qu'il les mènerait personnellement à la chambre.

Ils traversèrent quelques cours en pavés unis, plusieurs jardins, chargés de fleurs et de fontaines. Le cadre paraissait trop idyllique pour être vrai. Les bâtiments alentour étaient tous de style gothique, avec des murs en pierre et des toits agrémentés de gargouilles. Le lierre grimpait sur la pierre grise, étouffant les bâtiments. Aucune vie ne semblait présente, tout était mort.

Lorsque le trio pénétra dans le bâtiment-dortoir, Camille ne put s'empêcher d'écarquiller les yeux. Tout le hall empestait la richesse et la réussite. L'intérieur était fait de bois laqué, un comptoir avec téléphone faisait face à l'entrée, à droite d'une salle qui ressemblait à un salon commun d'où résonnaient quelques voix qui se turent dès leur entrée.

Ils se dirigèrent vers le fond du hall, dépassant une porte qui donnait sur une cuisine vieillotte avec du carrelage au mur, dans laquelle se trouvaient plusieurs jeunes filles qui les fixèrent sans un mot. Ils montèrent ensuite un vieil escalier en bois grinçant, qui semblait aussi vieux que la maison elle-même. L'étage était un simple couloir dont chaque mur était rempli de portes flanquées de numéros. Ils s'arrêtèrent devant le numéro sept. Le secrétaire sortit une clé passe-partout de la poche intérieure de son veston et leur ouvrit la porte. Camille entra sans hésitation, tandis qu'Alex lui offrit un sourire chaleureux.

- Merci... ?

- Olivier Marchal, secrétaire personnel de madame la directrice.

Un hochement de tête plus tard, Alex entra à son tour dans la chambre. Divisée en deux parties, on pouvait voir se refléter la personnalité de chaque occupante dans la décoration.

La partie de gauche avait un mur beige et était si bien rangée que l'on aurait pu croire que personne n'utilisait réellement l'espace. Quelques photographies personnelles et un montage-collage artistique, sorte de portrait décomposé qu'Alex était certain d'avoir déjà aperçu quelque part, faisaient office de seule décoration. Un fin bureau blanc, poussé à gauche de la fenêtre, croulait cependant sous les livres, les emballages et les vêtements, comme s'il s'agissait de la zone de non-droit de la chambre.

- Amélia Cravitz occupe le côté droit de la chambre, d'après mes informations.

En tournant son regard vers la partie indiquée, Alex y découvrit un mur qui n'avait pas été repeint, mais laissé d'un blanc un peu sale, caché par une grande affiche d'un groupe de musique qu'il ne connaissait pas. Le lit était fait de manière brouillonne et le bureau, à droite de la fenêtre, était beaucoup plus rangé. La chaise avait été poussée dans le coin et croulait sous les vêtements. Alex se dirigea vers la petite étagère qui faisait office de bibliothèque, tandis que Camille s'approcha du bureau. Sans rien toucher, Camille observa

les différents carnets et feuilles, apercevant un coin d'ordinateur portable sous une écharpe roulée en boule. Il fronça les sourcils lorsqu'il crut apercevoir un téléphone portable sur le coin du bureau. Il avait demandé un traçage GPS du portable un peu plus tôt dans la journée, mais il avait maintenant la certitude que cela ne donnerait rien.

Alors qu'il se redressait et observait Alex examinant le coin du lit, et Marchal toujours près de l'encadrement de la porte, une étrange odeur lui parvint.

- Vous ne sentez rien ?

Il vit Marchal renifler avant de secouer la tête de gauche à droite, affichant une moue dubitative. Alex, lui, baissa les yeux, portant son regard sous le bureau. Son absence de réponse ne manqua pas d'agacer Camille. Il baissa, à son tour, le regard et vit sous le bureau un chiffon, qui ne paraissait pas tout à fait propre, posé sur une boîte. Il le prit entre ses doigts et eut juste le temps de froncer le nez.

- Les jeunes filles du dortoir m'ont dit que mademoiselle Cravitz était une ancienne étudiante en ingénierie de l'eau... une passion pour la stagnation de l'eau et les organismes qui s'y déploient.

- Elle a une colocataire ?

- Oui...je n'ai plus son nom. Je regarderai dans nos dossiers...mais il semblerait qu'elle ne dorme jamais ici de toute façon.

Alex exigea l'identité de cette dernière et sursauta lorsque le téléphone du secrétaire brisa le silence. Ce dernier s'excusa plusieurs fois avant de prendre l'appel et de se précipiter hors de la pièce. Il revint bien vite, le téléphone en main et les oreilles rouges d'embarras, il se racla la gorge.

- Messieurs, merci de me suivre immédiatement...Madame la Directrice souhaite absolument vous voir...dans les plus brefs délais.

Camille se chargea de poser les scellés sur la porte en attendant la scientifique, qu'il appela alors qu'ils traversaient le campus.

Le bâtiment était entouré de grandes bandes de gazon entretenues. Un imposant panneau annonçait dès l'entrée qu'il s'agissait d'un bâtiment administratif, ainsi que toutes les personnes-ressources qui s'y trouvaient. Les pierres blanches qui le constituaient réverbéraient les rayons du soleil et le rendaient encore plus impressionnant. Les immenses fenêtres ne laissaient rien paraître avec les rideaux intérieurs qui cachaient la vue. Une grande plaque en pierre grise surmontait l'entrée, affichant une date ancienne et une devise presque totalement effacée. Les trois hommes gravirent l'escalier en pierre et entrèrent pour se retrouver dans un hall d'une taille considérable.

Le même frisson qui avait parcouru Alex plus tôt dans la journée remonta le long de son échine. Cette fois, les photos qui tapissaient les murs n'étaient pas de simples portraits en noir et blanc, mais des photos de classes et des portraits officiels, pour certains en couleur. Les regards n'étaient pas vides, mais fiers, les visages n'étaient pas robotiques, mais pleins de vie. Il reconnut d'ailleurs certaines stars de la télévision ou des acteurs qu'il appréciait ; alors voilà d'où ils venaient. Il fut surpris par leur nombre, et se fit la réflexion que beaucoup étaient connus pour avoir été des talents incroyables, mais qui n'avaient pas duré, rattrapés par des démons comme l'alcool ou la folie.

Alex se souvint d'un reportage qu'il avait vu sur l'une de ces vedettes : enfance difficile et situation familiale compliquée, la vedette avait été repérée lors d'une représentation scolaire. Elle avait alors poursuivi son éducation dans cette école de théâtre prestigieuse. À peine sortie, sa carrière avait été fulgurante, les rôles s'enchaînaient...avant que tout ne soit arrêté du jour au lendemain. Le reportage s'était terminé sur l'image d'un immense portail noir menant à un hôpital psychiatrique, dans lequel la vedette était internée depuis maintenant trois ans.

Marchal monta précipitamment un deuxième escalier en pierre et les attendit. Il tenait encore son téléphone, lui jetant des regards apeurés comme si le diable en personne était sur le point de l'appeler.

- S'il vous plaît messieurs, madame la directrice vous attend...et on m'a bien fait comprendre que c'est urgent !

Dans le but de ménager les nerfs de ce secrétaire zélé, les deux policiers montèrent les escaliers au petit trot. Pourtant, Alex ne put qu'être surpris par le nombre de vedettes connues, mais déchues, qui avaient fréquenté cette école.

Il leur fallut encore quelques minutes, quelques couloirs et quelques tournants pour enfin déboucher devant une porte en bois relevée d'une plaque en or, sur laquelle il était écrit « Madame la Directrice, Suzanne Lefarge ». Marchal frappa trois coups secs à la porte. Recevant un signe qu'il fut le seul à percevoir, il ouvrit la porte et fit signe aux deux policiers qu'ils étaient invités à entrer.

Le mobilier semblait osciller entre clichés et reliques d'une gloire passée. L'immense pièce était décorée avec goût. Tout était étudié pour donner un aspect de puissance et de grandeur. Le bureau en bois, surmonté par un pan de mur totalement recouvert de diplômes ainsi que de photos officielles, semblait trôner au fond, tel le bureau d'un juge. De l'autre côté de l'immense pièce était aménagé un coin salon : deux grands canapés gris formaient un espace pour la conversation informelle, le tout agrémenté d'un magnifique tapis persan. Sur les murs qui n'étaient pas recouverts de diplômes, ou de fenêtres, se trouvaient de grandes affiches : des représentations théâtrales ou de films.

Au milieu de toute cette splendeur entassée se trouvait une femme.

D'une cinquantaine d'années, les cheveux poivre et sel, courts et coiffés en mèches élégantes, habillée d'un costume cintré noir, elle semblait se fondre parfaitement dans le décor. Ses traits, qu'Alex aurait volontiers qualifiés d'aristocratiques, lui donnaient un air balançant entre la sévérité et la sympathie.

- Messieurs, je suis Suzanne Lefarge, Directrice de cette école.

Elle tendit la main vers eux, mais ne s'avança pas.

Alex se racla la gorge et se dirigea vers elle. Il lui serra la main puis elle les invita à s'asseoir. Camille fit le tour du canapé sans prendre la peine d'aller la saluer. Suzanne Lefarge ne sembla pas s'en formaliser et afficha un sourire en coin avant de s'asseoir face à eux. Elle croisa les jambes dans un geste théâtral puis posa ses mains sur ses genoux.

- J'ai été mise au courant que vous aviez visité la chambre de l'étudiante qui...

- Oui. Et une équipe de la scientifique ne devrait pas tarder pour les analyses. Alors, merci de leur faciliter la tâche et...

- Non. Tout cela ne sera pas nécessaire.

La réponse avait grondé dans le bureau. Ce timbre grave et sourd contrastait avec le ton hautain et froid employé par Camille quelques secondes auparavant. Ce dernier affichait d'ailleurs un air outré, sûrement de s'être fait interrompre de la sorte et par la réponse. Alex, de son côté, était totalement pris de court et décontenancé par cette attitude.

- Mais...c'est une entrave à une enquête policière.

- Messieurs, laissez-moi vous éclairer sur un point : il n'y a pas d'enquête.

Les deux policiers furent pris au dépourvu une nouvelle fois. Camille eut envie de se lever et de passer les menottes à cette femme, simplement pour lui arracher le sourire supérieur qu'elle affichait à ce moment précis, tandis qu'Alex tentait de contenir un rire nerveux et incrédule. Ménageant ses effets, Suzanne Lefarge ouvrit les bras de façon grandiloquente, les encourageant implicitement à regarder autour d'eux. Tout ce qui attira l'œil d'Alex fut les affiches qu'il avait déjà remarquées. On en trouvait une de Sara Bernhardt lors des représentations de *La Dame aux Camélias*, une autre de la couverture originale du *Portrait de Dorian Gray*, ou encore, une représentation oubliée du *Horla*. Les autres affiches qui trônaient fièrement à leurs côtés étaient inconnues d'Alex. Cependant, un nom était inscrit sur chacune d'entre elles : Suzanne Lefarge.

- Comme vous vous en doutez, notre école est réputée... Nous sélectionnons de jeunes gens brillants, les volant même parfois à de grandes universités, pour venir former au sein de notre école de renom, les meilleurs acteurs, comédiens, écrivains et metteurs en scène. Ils redoublent d'ailleurs d'efforts, chaque année, pour révolutionner le monde de l'art, et se faire une place sur cette scène fermée. Comprenez que nous nous devons de les aider et de les soutenir.

- Le lien avec l'enquête ?

Cette phrase, Camille l'avait presque crachée entre ses dents serrées.

- Ah. Veuillez m'excuser. Cet incompetent de Marchal aurait dû vous conduire directement à moi et non dans cette chambre. Nous aurions mis un terme à ce malentendu bien plus tôt. Mais, comme j'étais sur le point de vous le dire, il ne s'agit pas d'une disparition inquiétante. Simplement d'une mise en scène.

Le silence qui suivit cette annonce fut l'un des plus assourdissants qu'Alex n'ait jamais entendu. Il sentit Camille se tendre à ses côtés, prêt à demander des explications.

La Directrice se tenait là, devant eux, en pleine mise en abyme, trônant dans son canapé, ménageant et savourant son effet.

- Voyez-vous, chaque classe est unique. Nous tentons de forger chez nos étudiants un sentiment d'appartenance très fort au milieu artistique, et surtout envers les autres étudiants de leur classe. Ils évoluent en petits groupes, de quoi forger des relations solides, presque comme une famille, qui pourront donner naissance à des projets propres à leur énergie. L'une de nos classes, la plus prometteuse, si je peux me permettre, va faire grand bruit ! Imaginez un peu, des étudiants qui disparaissent, mystérieusement, le bruit se propage sur le campus...jusqu'à ce qu'un flyer annonce qu'ils seront libérés sur la scène d'un de nos théâtres. Je peux vous assurer que la foule se bousculera pour entrer dans la salle. Je veux bien reconnaître que nous aurions dû prendre de plus grandes précautions pour éviter les appels à l'extérieur...mais comprenez, nous souhaitons mettre le moins de monde possible dans la confidence. L'effet n'en sera que plus grand. Veuillez nous excuser pour ce désagrément.

À la fin de la tirade, Camille tremblait. Une mise en scène. Il n'y avait que dans ce genre de milieu que l'on pouvait penser à faire des choses de la sorte. La voix de Lefarge était montée dans les aigus à la fin de la tirade, preuve même de son excitation, et cela dégoutait Camille qui se mit à se tordre les mains de rage.

- J'espère que c'est une plaisanterie ?

Alex se demanda comment Lefarge avait pu comprendre la question de Camille, tant ses dents étaient serrées. Son corps droit et tendu trahissait la tension qui l'habitait.

- Voyons messieurs...une étudiante disparaît sur un campus et l'école ne prévient pas la police ? Je pensais que vous auriez plus de respect pour notre intelligence...j'en ai peut-être trop accordé à la vôtre. De plus, si je ne me trompe pas, d'après mes informations, il est explicitement écrit et demandé de ne pas rechercher la jeune femme en question. Vous rendre immédiatement dans la chambre de l'étudiante sans consulter les personnes-ressources, dans ce cas la direction, et ainsi foncer la tête baissée, cela n'est-il pas hors de vos protocoles ?

Alex sentit Camille grincer des dents à ses côtés.

- Vous avez soulevé un point important ! Nous sommes effectivement sortis de nos protocoles, maintenant je vais régler ce faux pas en vous demandant de nous conduire à Amélia Cravitz.

Le visage de la Directrice se referma. Alors qu'elle était sur le point de riposter, un bref coup fut porté à la porte avant que Marchal n'entre. Il se rendit aux côtés de la Directrice et lui murmura quelques phrases. Son visage, auparavant simplement fermé, afficha alors une émotion que Camille perçut comme de l'agacement.

- On vient de m'informer qu'une équipe de scientifiques se trouve sur le campus. Maintenant que vous êtes au courant, merci de leur demander de partir. Deux policiers sur le campus, cela peut relever de la bonne publicité, mais une équipe de scientifiques pourrait causer des inquiétudes.

- Bien sûr, nous comprenons. Nous leur demanderons de partir sur-le-champ... dès que nous aurons vu Amélia Cravitz.

Le reste des événements de la soirée se passa de façon étrange et rapide.

Ils reçurent un coup de fil juste après l'ultimatum de Camille. Lemieux leur demandait de laisser tomber l'affaire pour quelques heures, il avait besoin d'hommes en renfort pour l'affaire du siècle. Alex sortit du bureau pour protester, expliquer la situation à Lemieux...mais ce dernier n'en avait eu cure. Jouant la carte de la hiérarchie, Lemieux leur laissa un quart d'heure pour arriver à l'adresse convenue. Camille et lui quittèrent Suzanne Lefarge en lui signifiant que, sans une preuve tangible de la bonne condition d'Amélia

Cravitz, ils se verraient obligés d'ouvrir une enquête dont elle serait responsable. Un quart d'heure plus tard, Alex et Camille se trouvaient en train de sécuriser le périmètre d'une grande maison, dans laquelle un suspect menaçait sa famille. Finalement il n'y eut pas de perte, aucun blessé grave. Le duo fut alors remis sur la touche après avoir été remercié pour ses services.

Frustré par le stress accumulé de la journée, Alex rentra chez lui sans dire au revoir à personne et sortit une bonne bouteille de vin.

Lorsqu'il se réveilla le lendemain, le salon semblait tourner autour de lui, le soleil l'aveuglait et des coups étaient portés sans aucun répit contre sa porte. Alex se pressa d'aller ouvrir, toujours en grognant, et fut plus que surpris en découvrant Camille, le sourire en coin, l'attendant sur le pas de la porte. Il était habillé comme la veille, une trace rouge sur la joue, comme s'il s'était endormi sur un clavier d'ordinateur, les cheveux en bataille ; mais ses yeux avaient un éclat différent.

Camille tendit, à la hauteur de ses yeux, une feuille imprimée. Cette dernière avait pour titre « Retranscription déposition » et un mot « Marchal » avait été ajouté à la main ; Alex y reconnut d'ailleurs la calligraphie soignée de Camille.

- Réquisition et perquisition au programme. J'ai eu la chance de recevoir un appel de notre charmante Directrice, nous appelant à l'aide : hier soir ils sont partis chercher Amélia Cravitz, et ils ne l'ont pas trouvée. C'est Marchal qui s'y est rendu et il dit que ce qu'il a découvert devrait nous inquiéter. J'ai mis Lemieux au courant, l'enquête est à nous. J'ai rappelé la scientifique, je ne te cache pas que je suis passé pour un con après les avoir fait déplacer pour rien hier.

Alex ne prit pas la peine de répondre. Il attrapa une veste qui traînait sur le fauteuil de l'entrée, sans prendre le temps de se changer, et claqua la porte derrière lui.

Le trajet se passa dans un premier temps paisiblement, Camille conduisait tandis qu'Alex tentait de mettre l'équipe de la scientifique au courant des dernières nouvelles. Il contacta également l'école pour les prévenir de leur arrivée imminente.

- L'atmosphère sectaire de cette école risque de nous poser quelques problèmes. J'ai repris quelques recherches pendant la nuit...y en a beaucoup qui ont mal tourné. Même Lefarge a suivi un traitement, mais rien n'est clair.

- Il faudra jouer finement. Ils vont forcément tenter de se protéger les uns les autres, même si ça signifie protéger le coupable par la même occasion.

- Trouver le maillon faible, le faire craquer. Une fois rentrés, on pourra travailler.

Lorsqu'ils arrivèrent sur le même parking que la veille, Lefarge et Marchal les y attendaient. Le pouvoir avait changé de camp. Lorsque les deux policiers se trouvèrent face aux deux administratifs, il n'y eut pas de sourire et aucune parole de politesse.

- Messieurs...les événements...

- Sont gravissimes. Les vingt-quatre premières heures cruciales d'une disparition viennent de s'écouler parce que vous avez refusé de coopérer. Je qualifierais la situation de dramatique.

Camille ressemblait à une bête enragée, prête à mordre bêtement tout ce qui pourrait bien lui tomber sous la main. Lefarge encaissa le coup sans broncher, mais ne cilla pas pour autant.

- Sachez que sitôt notre entretien terminé, j'ai tout de suite envoyé chercher l'étudiante Amélia Cravitz. Elle devait se rendre dans une petite dépendance, un peu éloignée, sur le domaine. Cependant, après y avoir envoyé Monsieur Marchal, ici présent, il m'a annoncé que le pavillon était vide.

- J'y ai simplement trouvé son sac, mais je n'ai touché à rien. Vous...ce que j'ai trouvé au pavillon...je vous jure que...

- Nous l'avons cherchée, mais force est de constater qu'elle reste introuvable.

Alex attendit, laissant à Marchal le temps de reprendre sa phrase après avoir été coupé par Lefarge, mais il se mura dans son silence.

- Bien, nous allons avoir besoin des coordonnées des parents de l'étudiante pour les prévenir. Nous devons également avoir accès à tous les documents dont vous disposez qui

ont trait à Mademoiselle Cravitz. Nos collègues de la scientifique viennent d'arriver sur les lieux, merci de leur donner accès à tout ce qu'ils demanderont. Nous allons avoir besoin d'interroger toutes les personnes mises au courant de cette mise en scène, ainsi que de quelqu'un pour nous conduire au fameux pavillon.

Une fois les dispositions prises, les deux policiers se rendirent d'abord à la chambre de l'étudiante pour y retrouver la scientifique. Sur le chemin, Camille informa Alex qu'on leur avait envoyé l'équipe de Chloé Germain, une jeune femme brillante à laquelle on pouvait se fier.

Lorsqu'ils arrivèrent sur place, ils furent surpris d'enfin découvrir quelques étudiants ; ces derniers, curieux, tournaient autour des bandeaux de police, l'air de rien. En petits groupes, habillés d'uniformes, leurs regards étaient méfiants, et pour certains, agressifs.

Les scellés de la porte avaient été brisés et une armée de combinaisons blanches s'affairait à tout répertorier, étudier, analyser. Une femme aux cheveux courts se retourna vers les nouveaux arrivants et leur offrit un sourire malicieux. Elle donna quelques instructions à son équipe avant de retirer ses gants et de leur serrer la main.

Une fois les salutations terminées, Alex prit la parole.

- Germain. Tu as trouvé quelque chose ?

Ils se serrèrent la main et elle fit une moue peu convaincue avant de lui répondre.

- Non pas vraiment. On a saisi l'ordinateur. Le téléphone était aussi dans la chambre, donc ça vous épargne la géolocalisation. Le reste : une chambre d'étudiante classique. Si je trouve quelque chose, je vous bipe.

- On va se rendre au pavillon où se trouvent ses affaires. Tu peux nous y envoyer quelqu'un ?

-Pradel, tu me demandes l'impossible. On m'a donné le minimum de moyens et d'effectifs. Si tu veux que le travail soit bien fait, laisse mon équipe passer cette chambre au peigne fin et on se mettra sur ton pavillon après.

Elle leur offrit un sourire avant de s'éloigner. À cet instant arriva Marchal, leur annonçant qu'il les escorterait jusqu'au pavillon. Ils traversèrent une sorte de vallée surmontée d'une colline où se trouvait le pavillon.

- Mais il est à quelle distance votre foutu pavillon ?

- Nous arrivons bientôt, messieurs. Comprenez, le but de la mise en scène était que personne ne les retrouve.

- C'est gagné, on dirait.

Ils découvrirent le bâtiment. Il s'agissait de ce qui aurait pu être qualifié de relais de chasse ; une sorte de petite maison qui avait l'air abandonnée, tout en pierre grise et avec un toit d'ardoises. Perchée au sommet d'une petite colline, à l'extrémité du campus, il était vrai qu'il s'agissait d'un endroit parfait pour disparaître.

En arrivant devant le bâtiment, la première chose qu'ils remarquèrent fut le nombre de traces de pas. Elles étaient plutôt nettes, petites, et se dirigeaient droit vers la porte. Même si toutes se ressemblaient, Alex pensa pouvoir y distinguer trois semelles différentes, dont celles de Marchal venu chercher l'étudiante.

Alex prit plusieurs photos et vidéos qu'il envoya directement à la scientifique. C'est Camille qui ouvrit la porte, cette dernière n'étant pas fermée à clé. Ils entrèrent dans le hall, dans lequel il n'y avait rien d'autre qu'une paire de chaussures en toile beige. Ils avancèrent dans le pavillon qui ne contenait que peu de pièces : une chambre simple qui avait été transformée en dortoir, une salle de bain y était attachée ; ainsi qu'une pièce qui servait de salon et de salle à manger avec, au fond, un coin cuisine. Les papiers peints étaient déchirés et tombaient en lambeaux à certains endroits. La salle de bain sentait l'humidité et de l'eau fuyait d'un robinet. Les reflets de l'eau et les rayons du soleil se reflétaient dans un grand miroir peint d'or et surmonté par un ornement en forme de tête de hibou, et donnaient à la pièce un aspect hors du temps.

Sur l'un des lits se trouvait ouvert un grand sac noir qu'ils identifièrent rapidement comme celui d'Amélia ; elle avait donc réussi à venir jusqu'au point de rendez-vous, comme l'avait

dit Marchal. Elle n'avait disparu que par la suite. Quelques affaires de toilette étaient disposées dans la salle de bain, traces de son début d'installation.

- Alex ! Il faut que tu viennes dans le salon.

Suivant la voix de Camille, il arriva dans la pièce et son visage se fit plus sombre. Pendant les différentes enquêtes qu'il avait menées, il s'était heurté à de nombreuses scènes sanglantes, mais rarement d'une telle violence. La violence de la scène de crime était souvent teintée du sang des victimes et la mort y prenait toute la place.

Cette fois-ci, Alex crut halluciner, voir la scène en noir et blanc, incapable de distinguer le rouge chatoyant qui lui était si familier.

Le salon, en mauvais état comme le reste du bâtiment, était composé d'une table basse et de trois canapés. Quelques bibelots donnaient un peu de chaleur à la pièce avec une petite bibliothèque, un guéridon et une cheminée. Ou du moins, c'est cette quiétude qui avait dû habiter cet endroit avant l'enlèvement.

Le guéridon était renversé, emmenant dans sa chute un plateau-repas dont les bris étalés sur le sol formaient une constellation. Nombre de vases, de bibelots et autres objets étaient éparpillés au sol, brisés en des milliers de petits diamants. Le sol portait des traces de lutte, des talons enfoncés dans les lattes de bois, de grandes traînées, tels des coups de pinceau, qui montraient qu'on avait déplacé un corps. Les murs, eux aussi, n'avaient pas été épargnés. Le papier peint, déjà en mauvais état, avait été totalement arraché sur des pans de mur entier. Des traces d'ongles, tentant de se raccrocher au mur comme si une vie en dépendait, zébraient le mur gauche.

- Il est où le cadavre ?

Camille avait posé la question qu'Alex se posait aussi. Devant une scène d'une telle violence, il lui paraissait surréel de ne pas y trouver de sang, ou au moins un corps.

- Ça a l'air d'avoir été violent...elle est grande Cravitz ?

- Dans les un mètre soixante-quinze, d'après le dossier. Mais au vu des traces de lutte... le guéridon est lourd, on a dû se laisser tomber dessus pour le faire rouler...elle s'est débattue de toutes ses forces...

Une nouvelle fois, Alex prit quelques photos et les envoya, ajoutant un message à l'intention de Germain pour lui demander de venir le plus rapidement possible. Après un rapide tour d'inspection sans autre découverte majeure, Camille posa des scellés sur la porte, tandis qu'Alex se chargeait de faire le tour du bâtiment, ne trouvant aucune trace supplémentaire. Ils inspectèrent les environs, faisant attention où ils mettaient les pieds.

Lorsqu'ils furent de retour sur le campus principal, à peine arrivés, ils furent pris en charge par Suzanne Lefarge qui leur indiqua avoir envoyé les coordonnées des parents à leur service. Elle avait fait rassembler tous les étudiants et le peu de personnel mis au courant de cette mise en scène. Alex et Camille furent placés dans une grande salle de réunion où ils pourraient faire passer les interrogatoires. Après que Camille fut allé chercher le matériel nécessaire, tel que des enregistreurs et une caméra, Alex l'informa avoir contacté les parents de la disparue. Ces derniers étaient tous deux en voyage d'affaires.

- Famille aisée, donc.

- Je sais à quoi tu penses : une demande de rançon. Mais pour l'instant, rien. Normalement, avec ce genre d'enlèvement, on reçoit la demande de rançon dans les vingt-quatre heures. Le délai est écoulé, pourtant, toujours rien.

- Ça élimine l'aspect pécunier. On en saura sûrement plus après avoir vu ses camarades. On saura à quel genre de personne on a affaire.

Les quelques employés qui avaient été mis au courant passèrent un interrogatoire rapide avec des questions types. Sans même en avoir discuté, les deux policiers se mirent d'accord pour les écarter de la liste des suspects : tous avaient des alibis solides pour le moment de la disparition et, bien qu'ils eussent été mis au courant des grandes lignes du projet, ils ignoraient l'ordre des disparitions, ainsi que les jours et heures de ces dernières.

Ce fut ensuite le tour de Lefarge et Marchal. La Directrice arriva, prête comme s'il s'agissait d'un procès, le sien, mais elle répondit à toutes les questions et rien ne parut suspect. Pour Marchal, il en fut légèrement autrement. Camille commença par lui demander pourquoi il les avait conduits à la chambre de l'étudiante sans les mettre au courant pour la mise en scène, et sa réponse fut peu convaincante. Il ne fit que se cacher derrière la Directrice à qui devait revenir, selon lui, toute la responsabilité de la situation. Lorsque les questions d'Alex

commencèrent à le mettre en cause, il devint agressif. Son dossier ne fut pas posé sur la pile des suspects, mais les policiers s'accordèrent pour le garder à l'œil.

Lorsqu'ils en eurent fini avec lui, ils se rendirent dans une nouvelle salle où la troupe de théâtre avait été mise à l'écart. Camille souhaitait avoir une vue d'ensemble de l'énergie, ainsi que des dynamiques, dans le groupe, ce qui était souvent révélateur. Une fois devant la porte fermée, le silence aurait pu laisser penser que la salle était vide ; mais lorsqu'ils y entrèrent, ils découvrirent onze personnes.

De manière assez étrange et presque primaire, Alex eut l'envie de rentrer la tête dans ses épaules. En les observant, face à lui, il eut l'intuition que le coupable se trouvait juste ici.

Un homme, le plus âgé du groupe, sans aucun doute le professeur, se tenait droit, un paquet de feuilles à la main. Autour de lui se trouvaient les étudiants. Ils se trouvaient tous en petits groupes qui se mélangeaient, changeaient et se séparaient. Ce ballet était fluide, naturel. Les étudiants chuchotaient en s'étirant pour certains, tandis que d'autres semblaient répéter des scènes, récitant des lignes tellement éprouvées qu'elles semblaient désormais leur appartenir.

Seul le professeur se dirigea vers les deux policiers. De taille moyenne, il restait impressionnant. Ses cheveux noirs, légèrement grisonnants sur les tempes, relevés en une mèche tenue par des lunettes de lecture à la monture épaisse, lui donnaient un air très professionnel. Cela s'accordait d'ailleurs parfaitement avec le costume noir et la chemise blanche qu'il arborait. Son visage, tout en angles, lui donnait une sorte de charisme et un port de tête presque hypnotisant. Sa posture et le calme dont il faisait preuve montraient qu'il se sentait en contrôle total de la situation. Il se dirigea vers Alex et Camille et, une fois devant eux, s'inclina légèrement en leur tendant la main.

- Messieurs, je suis enchanté. Zachary Paltin, professeur et directeur de cette troupe. Madame Lefarge nous a demandé de nous réunir, nous annonçant que des policiers allaient nous rejoindre. Je ne vous cache pas notre grande surprise à l'annonce de cet entretien, mais enfin, nous voilà.

Camille resta en retrait tandis qu'Alex s'avancait vers la troupe qui s'était enfin rassemblée. Il fit signe à monsieur Paltin de les rejoindre avant de se racler la gorge à plusieurs reprises.

Il lança un regard vers l'arrière pour vérifier que Camille ne perdait aucune réaction des yeux et annonça la nouvelle.

- Nous vous avons réunis ici aujourd'hui pour vous annoncer que votre camarade, Amélia Cravitz, a disparu. Avant que l'un ou l'une d'entre vous ne m'explique le principe de votre pièce de théâtre, sachez qu'elle a totalement disparu, et cela, hors de votre mise en scène. Nous avons retrouvé des traces de lutte, assez violentes, laissant penser que votre camarade s'est débattue pour échapper à son agresseur.

Quelques hoquets de surprise se firent entendre, mélangés à quelques chuchotements. Le groupe se resserra, comme dans une tentative de protection face à l'extérieur. Plusieurs se prirent les mains, tandis que d'autres posaient leur main sur les épaules de leurs camarades en signe d'apaisement. L'émotion la plus palpable dans la pièce fut la surprise, voire la stupéfaction. Bientôt vint s'y mêler la peur ; mais quelque part dans cette pièce, une personne jubilait, Alex en était persuadé. Il regarda attentivement chaque personne, observant et jugeant les réactions. Alex sentit Camille se présenter à ses côtés, le regard droit sur son auditoire.

- Nous allons vous interroger les uns après les autres. Toutefois, nous avons une question à vous poser à tous : cette pièce était tenue secrète, aviez-vous une règle de silence et quelqu'un aurait-il pu aller à son encontre ?

Une jeune fille brune, au milieu du groupe, un air outré sur le visage s'avança légèrement, retenue par une main sur son épaule qui appartenait à un garçon plus grand qu'elle.

- Bien entendu que nous avons une règle de silence. *Que ta bouche furieuse ne lance pas sur ce sol des mots dont le seul fruit serait pour tout la mort.*

Monsieur Paltin alla poser lui aussi sa main sur l'épaule de l'étudiante. Alors que Camille allait ajouter quelque chose, il se fit devancer par un jeune homme aux cheveux noirs, le seul à ne pas avoir de contact physique avec le reste du groupe.

- C'est parfait Aline, très malin. Tu viens de leur prouver que c'est forcément l'un d'entre nous. Non que l'idée me dérange, un criminel parmi nous mettra du piquant ; et puis *il y a*

parmi les morts une honnêteté, une discrétion la plus grande du monde ; le jeu risque d'être intéressant.

- Damien, tais-toi.

Encore une fois, monsieur Paltin tentait de faire régner l'ordre dans la salle et lança un regard désapprouvateur à l'étudiant, ce qui n'empêcha pas ce dernier de répliquer avec un sourire en coin.

- Qui ne craint point la mort ne craint point les menaces.

Alex jeta un regard à Camille, se demandant quelle était cette étrange façon de parler des étudiants. Les paroles ressemblaient à des citations, mais toutes lui semblaient inconnues.

Les deux policiers prirent toutes les identités rapidement. Avant qu'ils aient fini, un scientifique de l'équipe se présenta à la porte : Germain demandait après eux. Ils laissèrent le scientifique en charge de superviser la salle, évitant toute interaction entre les suspects, et retournèrent à la salle improvisée pour les interrogatoires, suivis d'un garçon nommé Hugo Roussel. Ils firent entrer l'étudiant dans la salle, seul, tandis qu'ils téléphonaient à la scientifique. Chloé Germain leur annonça qu'encore une fois, son équipe avait été réduite et qu'elle ne pourrait envoyer quelqu'un au pavillon que demain matin.

Ils entrèrent dans la salle d'interrogatoire sans échanger un mot de plus. Camille avait choisi de débiter par Hugo Roussel, car il le pensait le plus faible et ne voulait pas lui laisser le temps de se préparer. L'étudiant, il était celui qui avait posé sa main sur l'épaule de la jeune fille brune, commença par se présenter : vingt-trois ans, il avait intégré le groupe de théâtre alors qu'il avait été accepté en droit dans une université prestigieuse. Il avait voulu se rebeller contre ses parents et c'était chose réussie, car sa mère voulait maintenant le déshériter.

- Vous connaissez Amélia Cravitz depuis longtemps ?

- Nous nous sommes rencontrés pour le théâtre.

- Votre relation est bonne avec elle ?

- Vous me suspectez ?

- Il est un peu tôt pour ça, vous ne trouvez pas ? Après tout, vous êtes la première personne que l'on interroge.

- Comme toutes les relations, des hauts et des bas. *L'homme sans plaisir, Vivrait comme un sot, Et mourrait bientôt.* Je me concentrais sur les bons moments... Mais c'est Anthony que vous devriez interroger, c'est celui qui la connaît le mieux, de ce que les gens disent.

La dernière phrase avait été marmonnée entre les dents serrées et la rancœur contenue dans ces mots était à peine dissimulée. Le jeune Roussel avait d'ailleurs détourné la tête et croisé les bras. C'est à ce moment que Camille crut remarquer, sur la tempe droite de l'étudiant, des traces de maquillage, qui étaient en train de partir à cause de la chaleur ambiante. Perdu dans ses pensées, il ne reprit pleinement conscience qu'en entendant Alex indiquer au suspect que l'interrogatoire était terminé.

L'alibi d'Hugo Roussel pour la nuit de la disparition devait encore être vérifié, mais il affirmait s'être rendu aux urgences pour une douleur dans la jambe.

Une fois l'étudiant sorti, Camille alla chercher un certain Hector Durand. Alex et lui avaient convenu de ne pas interroger le fameux Anthony immédiatement pour ne pas fausser leur jugement après l'interrogatoire de Roussel, ce dernier n'ayant rien ajouté de plus au sujet de la relation entre Cravitz et lui.

Hector Durand était un être détestable. Plutôt petit et musculeux, il s'asseyait et se comportait de telle façon que Camille voulait quitter la salle. L'étudiant s'était laissé tomber dans le fauteuil avant de se pencher, les avant-bras sur la table, comme s'il s'apprêtait lui-même à mener l'interrogatoire. Étudiant médiocre, d'après son dossier, il était cependant hyperactif dans le journal de l'université. Ses articles ressemblaient plus à des rubriques potins qu'à de vraies enquêtes d'investigation.

- Alors ? Comment faites-vous sans cadavre ? C'est le point de départ normalement. Vous pensez que vous saurez la retrouver ? *Ceux qu'on n'enterre pas errent éternellement sans jamais trouver de repos.* Est-ce que je dois craindre pour l'âme de cette chère Amélia ? Vous avez des pistes ? Ou des suspects ?

- Stop. C'est nous qui menons l'interrogatoire et vous qui répondez aux questions, pas l'inverse. Vous allez commencer par nous parler de votre relation avec Amélia Cravitz, puis vous allez nous dire ce que vous faisiez pendant la soirée de la disparition.

- La relation ? Je n'en avais pas vraiment... Je veux dire en dehors des répétitions. Amélia était un des êtres les plus chiants qui existent, si vous voulez mon avis. Et quand il y a des pépites comme Aline à côté... Non vraiment Amélia était sans intérêt. Parce que je viens de parler d'Aline, vous allez l'interroger tout de suite après ?

- Les questions, c'est nous. Où étiez-vous le soir de la disparition ?

- En train d'écrire un article. J'ai rencontré une source, qui souhaite rester anonyme, et qui n'a rien à voir avec l'enquête. On s'est rencontré dans un coin d'étude pas loin de la cafétéria et après j'y suis resté seul pour rédiger. Vous allez devoir vérifier mon alibi ?

- Combien de fois est-ce que la troupe se rencontre par semaine ?

- Une fois par semaine, au début, puis presque tous les soirs. Comprenez, la politique de l'école est que chaque groupe doit être soudé, devenir une sorte de tout... je crois que leur but ultime serait qu'on devienne dépendants les uns des autres... Je crois d'ailleurs qu'ils ont réussi. *Notre pire souffrance n'est-elle pas de ne pouvoir imaginer l'endroit où ceux que nous aimons nous évitent ?* Nous amputer d'un membre va casser notre équilibre.

Camille laissa Alex mener la fin de l'interrogatoire, excédé par ce gamin.

Tous les autres interrogatoires s'enchaînèrent avec des alibis plus ou moins solides et à vérifier. Ils finirent par Anthony Dawn et Aline Rouet. Le premier, ancien étudiant en relations internationales, bien qu'il soit grand et ait des traits agréables, avait une forte tendance maladroite. Il semblait vouloir feindre l'assurance, une façon de cacher son angoisse, mais cette façade ne cessait de s'effondrer à chaque faux pas qu'il commettait. Il se présenta brièvement, parla de la troupe de façon très détachée, mais commença à montrer quelques signes de fébrilité en parlant d'Amélia Cravitz. Il avança également son alibi, une soirée passée seul dans sa chambre, qui ne serait pas facile à vérifier. Le dernier interrogatoire fut celui d'Aline Rouet, qui se révéla être la jeune fille qui avait répondu au sujet de la règle du secret. Lorsqu'elle se présenta devant eux, l'air de surprise qu'elle avait

affiché durant l'annonce flottait encore sur son visage. Son teint était plutôt pâle et ses cheveux difficilement maintenus en chignon. Elle s'assit en maintenant fermés ses genoux l'un contre l'autre et en faisant disparaître ses mains dans les longues manches de son pull gris. Son regard passa d'un policier à l'autre, attendant désespérément qu'on lui explique mieux la situation. Elle prit le temps de répondre à chaque question, réfléchissant aux mots choisis, tentant de toute évidence de répondre le mieux possible. Jeune fille intelligente, avec un caractère loyal et arrêté, elle prétendait avoir passé une grande partie de la nuit dans une salle d'étude de la bibliothèque. Elle fit un portrait nuancé de la victime, la décrivant comme une camarade agréable et douée pour le théâtre.

Après les interrogatoires, Alex et Camille rentrèrent au commissariat avec des cartons remplis de documents concernant la disparue et la troupe, fournis par l'école. Ils passèrent une bonne partie de la nuit dessus, mais ils n'en examinèrent même pas la moitié.

Le lendemain matin, Alex eut à peine le temps de poser un pied sur le campus que Germain leur demandait de venir au pavillon de chasse.

Lorsqu'ils arrivèrent, ils virent la petite équipe de la scientifique, les bras ballants, Chloé Germain en tête, fixant le sol. Camille se précipita à ses côtés et c'est à ce moment qu'ils aperçurent le carnage.

- Je suis désolée les gars, mais ça, ça complique le travail... et surtout, ça rend les traces que vous avez trouvées hier totalement inexploitables.

Alex, qui avait rejoint les autres, n'en croyait pas ses yeux. Le sol à l'entrée et aux alentours du pavillon était totalement retourné. Des empreintes de la veille, il ne restait plus rien. Elles avaient totalement disparu sous de nouvelles plus récentes. Deux sortes d'empreintes étaient visibles : l'une était fine et petite, elle s'avancait vers l'entrée avant de faire demi-tour et marcher presque dans ses traces, mais dans l'autre sens ; l'autre forme de trace était beaucoup plus grande, bien plus enfoncée dans le sol boueux de la pluie nocturne, trahissant une corpulence plus importante. Ces empreintes s'avançaient devant le perron, étaient présentes juste devant la porte, mais les scellés n'avaient pas été brisés. Les traces faisaient ensuite plusieurs fois le tour du bâtiment, s'arrêtant sous les fenêtres et repartant de plus belle.

- On dit que les coupables reviennent toujours sur les lieux de leur crime... Mais normalement c'est pour effacer leurs traces, pas pour en laisser de nouvelles.

Camille était du même avis qu'Alex. Ils tentèrent de comparer mentalement les nouvelles traces avec les anciennes, mais la taille ne semblait pas correspondre ; ni pour l'une ni pour l'autre. Ils laissèrent les scientifiques qui s'appliquaient à faire des moulages et des prélèvements sur les empreintes. En retournant sur le campus principal, Alex appela Suzanne Lefarge pour faire convoquer Héloïse Dion. Cette fille, lors des interrogatoires, ne s'était pas particulièrement démarquée. Réservee et attentive, elle observait plus qu'elle ne parlait. Toutefois, durant cette nuit à éplucher les documents, Camille avait appris qu'elle avait été désignée comme coordonnatrice de la troupe.

Ils arrivèrent au bureau administratif de la veille et virent Marchal débarquer au petit trot, suivi d'Héloïse Dion. Alex le renvoya et ils s'installèrent tous les trois. La jeune fille semblait surprise d'être à nouveau convoquée, et stressée.

- Vous vouliez me revoir ? Mais je n'ai rien fait ! Les filles du dortoir ont dû vous dire que j'avais passé la soirée avec elles dans le salon !

- Mademoiselle Dion, calmez-vous. Votre alibi a été vérifié, vous n'êtes pas soupçonnée. Simplement, nous avons besoin de votre collaboration une nouvelle fois. Vous êtes coordonnatrice de la troupe, n'est-ce pas ? Vous devez tout savoir sur tout le monde, non ?

- Comme je vous l'ai dit, Amélia et moi, c'est une relation des plus normales.

- Mais vous allez nous prendre pour des cons encore longtemps ? Vous allez me faire croire que tout est tellement normal entre vous tous que votre camarade finit par être enlevée ?

Camille avait crié et s'était levé, frappant du plat de ses mains la table qui le séparait de l'étudiante. Alex se frotta les tempes avant de tirer le t-shirt de Camille, l'obligeant à se rasseoir. Héloïse Dion serra les dents à plusieurs reprises, contractant sa mâchoire, avant de fixer les policiers avec un regard noir.

- Vous ne pouvez pas comprendre ce qui nous lie.

Elle renifla d'un air dédaigneux, avant de s'enfoncer dans sa chaise en croisant les bras.

- Tout le monde n'était pas ami avec tout le monde. Mais même la haine crée des liens entre les personnes. Nous tentons de ne faire qu'un. Dans tout ce qui vous a été remis, on m'a demandé de vous donner la vidéo de notre première réunion pour mettre en place la pièce, vous verrez bien.

- Qui est la personne la plus proche d'Amélia Cravitz ?

- Hugo. Amélia et lui sortent ensemble.

Camille et Alex échangèrent un regard incrédule : tout d'abord parce que Roussel n'avait jamais parlé de cette relation avec Cravitz ; mais également parce que jamais Camille n'aurait cru en ce couple.

- Ça vous surprend ?

- Un peu, oui, je ne vous le cache pas.

- Comme nous tous. *Car c'est dans le conte que lorsqu'on dit : Je t'aime ! au prince plein de honte, Il sent sa laideur fondre à ces mots de soleil...* Mais je vous l'ai dit, Amélia aimait avoir tout le monde à ses pieds, même si parfois, c'était contre sa volonté. On dira que le destin les a poussés l'un vers l'autre.

- Est-ce que ce destin a un nom ?

- S'il devait en avoir un : Monsieur Paltin. Chaque troupe, chaque classe doit être totalement indépendante et pouvoir tout faire elle-même. Celui qui a un don pour l'écriture chez nous c'est Hugo ; bien qu'il n'ait aucun talent d'acteur. Pour le... récompenser, monsieur Paltin lui a permis quelques libertés. Hugo s'est mis en couple avec Amélia dans plusieurs des exercices d'interprétation. À force de passer du temps ensemble, je suppose que la magie a opéré.

Alex n'était pas tout à fait convaincu par cette explication et ils continuèrent de l'interroger quelque temps. À peine cet interrogatoire terminé, ils demandèrent au secrétaire d'aller trouver Hugo Roussel pour une nouvelle confrontation. Monsieur Paltin passa dans le couloir, demandant s'ils avaient trouvé quelque chose et proposant son aide. En attendant le retour du secrétaire, laissant Alex discuter avec Paltin, Camille décida d'aller trouver l'équipe de scientifiques au pavillon.

Germain était accroupie sur le sol du salon défraîchi, les sourcils froncés, plongée dans la contemplation d'un verre qu'elle tenait entre son pouce et son index.

- Alors ? Des nouvelles ?

- Peut-être l'arme du crime.

Le ton grave employé par Germain dissuada Camille de plaisanter. Elle se redressa, toujours le verre à la main, et se plaça devant lui. Elle plongea son index et son majeur jusqu'au fond du verre et, lorsqu'elle les retira, les frotta contre son pouce. En plus du bruit disgracieux du gant en plastique blanc, ils entendirent un crissement granuleux. Un résidu blanc roulait entre les doigts en une poudre humide.

- Du poison ?

- Aucune idée. Il va me falloir du temps pour analyser ça.

- Tu n'as pas une technique rapide ?

- Si, ouvre la bouche et bois. On verra bien ce qu'il t'arrive.

Camille lança un regard noir à Germain, tandis que cette dernière haussait un sourcil. Elle plaça le verre dans un sac scellé et le donna à l'un de ses subordonnés avant de se rendre vers une petite valise grise ouverte.

- J'ai du mal à comprendre pourquoi on trouverait du poison ou quoi que ce soit dans ce verre alors qu'on a des traces de lutte...Une mise en scène ?

- Je t'en dirai plus lorsque ça sera analysé. Sinon, en parlant de nouveau, on a trouvé quelque chose. Pas sûr que cela soit très concluant, en revanche.

- Il s'agit de quoi ?

- Une lettre d'amour, plutôt médiocre si tu veux mon avis. Le pauvre bougre a copié des morceaux de poèmes, mais a réussi à les rendre mauvais. Par contre, un passage devrait t'intéresser : il propose de l'emmener loin d'ici. Tu connais un... ?

- Hugo Roussel. C'est son petit ami, même s'il ne nous l'a pas encore avoué.

- La lettre est signée par quelqu'un qui s'appelle Anthony.

Camille prit la lettre des mains de Germain un peu brusquement, avant de la lire. La lettre s'accordait parfaitement avec la personnalité du suspect. Sincère par endroits, gauche à d'autres, c'était une délicate attention, mais sûrement la preuve d'amour la plus médiocre que Camille n'ait jamais vue. Dawn commençait par déclarer son amour pour la jeune fille ; il enchainait sur une plainte pathétique dénonçant leur liaison cachée, assurant que ce n'était plus vivable pour lui, qu'il pensait devenir fou sans elle... Le passage que Germain avait souligné était pour le moins troublant : Dawn brossait un portrait peu reluisant d'Hugo Roussel, en avançant que la fortune de la mère de ce dernier ne valait pas qu'elle soit malheureuse avec lui. Il continuait en rassurant la jeune fille, lui affirmant que malgré le caractère violent de Roussel, il serait toujours là pour la protéger et ne le laisserait jamais lui faire ce qu'il avait tenté sur Aline Rouet.

Déconcerté par cette dernière partie, Camille remercia Germain avant de revenir à toute allure à la salle d'interrogatoire, souhaitant partager ces nouvelles informations avec Alex. Malheureusement pour lui, il ne put mettre Alex directement au courant puisque ce dernier était aux prises avec une tête bouclée et blonde : Hector Durand.

L'étudiant avait un sourire en coin, les sourcils froncés et un bloc-notes à la main. Il semblait parler à toute vitesse devant un Alex plus blasé que jamais. Le temps que Camille parcoure le couloir, Alex avait repris la parole.

- Comme je vous l'ai déjà dit, je ne peux pas vous parler d'une enquête en cours.
- Soyez sympa, c'est pour le journal de l'université. Si vous me dites ce que vous savez, je vous dirai ce que je sais, moi !
- Bien essayé, mais ça ne fonctionne pas comme ça. Et si vous saviez quelque chose, vous seriez obligé de nous le dire ; sinon on pourrait vous poursuivre pour entrave à la justice.
- *Parbleu, monsieur, je suis fourbe ou je suis honnête homme : c'est l'un des deux.* Encore faut-il que vous puissiez prouver que je savais ! Bon, messieurs, je vous laisse, j'ai un article à écrire !

Il s'en alla gaiement, saluant Camille au passage.

- Un charognard en devenir.

Alex affichait un air taciturne. Cette discussion lui avait déplu et surtout, il suspectait maintenant Durand de posséder des informations. Il interrogea Camille au sujet de sa visite à l'équipe scientifique et fut tout aussi étonné des révélations de ce dernier. Ils eurent à peine le temps de s'accorder sur la stratégie à mener, qu'ils entendirent le petit trot caractéristique de Marchal. Il était suivi par Hugo Roussel.

Ils s'installèrent tous les trois dans la salle et Alex laissa le silence s'installer. Au début, l'étudiant garda le regard droit, fixé sur un point invisible entre les deux policiers. Au bout de quelques minutes, pourtant, il montra quelques signes de nervosité, puis finit par prendre la parole.

- Vous avez demandé à me voir, mais vous ne parlez pas ? Je vous ai déjà dit tout ce que je savais...

- Tout ? Pourtant vous ne nous avez pas parlé du fait qu'Amélia Cravitz est votre petite amie.

Le jeune homme ouvrit la bouche à plusieurs reprises, sans qu'aucun son ne soit émis. Il commença à se racler la gorge et son regard changea.

- Je ne vous l'ai pas dit parce que cela n'a pas d'importance.

- Pas d'importance ? Votre petite amie disparaît et vous ne pensez pas qu'il est important de nous dire votre relation avec elle ?

- J'aurais juste été le coupable idéal pour vous, pas vrai ?

- Ce n'est pas à vous d'en juger. Alors, je vous repose la question : quelle est votre relation avec Amélia ?

- Oui on sortait ensemble, mais pas depuis longtemps. Et sincèrement, c'était une erreur.

- Pourquoi nous avoir dit que la personne qui la connaît le mieux est Anthony Dawn, alors que c'est vous son petit ami ?

- C'est moi qui ai voulu qu'on se mette ensemble, pas elle. Par contre, Anthony et elle ont une relation particulière.

- C'est-à-dire ?

- Ils sont très proches, des amis très proches.

- Des amis. Bon, très bien. Êtes-vous jaloux de leur relation ?

- Je ne vais pas vous mentir. *Un âne bête, un ivrogne sans pudeur, me relègue au bas bout de la table !* Bien sûr que ça ne me plait pas. Ça pouvait m'énerver même parfois, mais c'est tout. Nous sommes tous libres de faire ce que l'on veut. Mais si vous cherchez un suspect, ça ne serait pas bête de chercher du côté d'Anthony, effectivement. Si quelqu'un était jaloux, c'est bien lui.

- Et est-ce qu'il vous arrive d'être... violent ?

Hugo sembla perdre ses moyens et resta à nouveau bouche bée. Alex ne le lâcha pas du regard, attendant une réponse. Un muscle de sa mâchoire se mit à trembler avant qu'il ne se contienne à nouveau.

- *Quel changement va donc s'opérer dans le monde, et quelle nouvelle robe va revêtir la nature, si le masque de la colère s'est posé sur le visage auguste et paisible du...*

- Ça suffit ! Quand on vous parle, vous répondez. Arrêtez de nous citer du Shakespeare.

- C'est du Musset.

Camille ne répondit pas, mais fixa l'étudiant jusqu'à ce que ce dernier détourne la tête. Ils laissèrent le silence s'éterniser jusqu'à ce que l'étudiant reprenne la parole.

- Qui m'accuse de ça ?

- Personne, c'est une question de routine.

- Non, je ne suis pas quelqu'un de violent.

- Et l'épisode avec Aline Rouet ?

Camille avait lâché la question en espérant le déstabiliser, le mettre en colère, ou bien susciter une réaction extrême. Il fut donc fort surpris lorsqu'il constata que l'étudiant afficha un air profondément triste. Il se frotta les yeux quelques instants avant de souffler.

- C'est Aline qui vous en a parlé ? Vous ne répondez pas. Je ne sais pas qui vous en a parlé ; mais Aline et moi, on est amis. On a eu des hauts et des bas, mais ça remonte à loin. Elle m'a pardonné et ça n'a rien à voir avec Amélia.

- Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Répondez.

- Rien. Un malentendu, mais elle m'a pardonné.

- Ce n'est pas ce que je vous ai demandé.

- Elle m'a pardonné. Il n'y a presque personne au courant. Aline ne vous dira rien ; et les autres feraient mieux de se taire... ils se tairont.

Le regard noir que l'étudiant afficha n'était dirigé ni contre Alex ni contre Camille, mais ces derniers frissonnèrent. Alex continua d'interroger l'étudiant, mais Camille reçut un appel et sortit de la salle. Hugo Roussel affirma que sa relation avec Amélia était récente, datant de la mise en place de la troupe, comme Héloïse Dion l'avait affirmé. Alors qu'il expliquait maintenant sa relation houleuse avec Anthony Dawn, Camille refit son apparition avec un air de surprise qu'il tentait de dissimuler, mais qu'Alex identifia immédiatement.

L'interrogatoire se termina sans que l'étudiant accepte d'en dire plus. Alex voulut signifier au jeune homme qu'il allait être placé en garde à vue, un dernier moyen de pression pour connaître le fin mot de cette histoire, mais Camille lui coupa l'herbe sous le pied en accompagnant simplement l'étudiant à la porte. De l'autre côté du couloir se tenait Aline Rouet, un livre à la main. Elle se rongea un ongle et sursauta lorsque la porte s'ouvrit. Elle balbutia en rougissant et baissa les yeux.

- Je... j'ai appris que vous étiez en train d'interroger Hugo. Mais Madame la Directrice souhaite nous voir tous les deux. Je suis venue te chercher.

- Pourrait-on vous poser quelques questions ?

- Oui, oui bien sûr. Je suis persuadée que je n'en ai pas pour longtemps. Dès que le rendez-vous avec Madame la Directrice est terminé, je reviens vous voir.

Elle leur offrit un sourire avant de pousser son camarade dans la bonne direction. Elle marchait plutôt rapidement, mais s'arrêta net après une parole de Roussel. Elle sembla peinée et secoua la tête à plusieurs reprises avant de lui sourire et de repartir de plus belle.

- Tu crois qu'ils sont secrètement ensemble ?

La question de Camille ne surprit pas Alex, mais il afficha une moue sceptique avant de se tourner vers lui.

- Plus rien ne m'étonne avec eux. Ils gardent toutes les informations, comme pour se protéger. La politique de l'école de se protéger les uns les autres fonctionne bien on dirait... Je voulais mettre Hugo en garde à vue d'ailleurs. Pourquoi est-ce que tu l'as laissé partir ? Il ment clairement et on ne sait toujours pas de quoi il s'agit avec Aline Rouet.

- Elle va nous le dire... Même si lui affirme le contraire. On va la travailler au corps et elle va céder. Sinon pour lui, j'ai reçu un appel du commissariat, ils ont fini de vérifier les alibis. Sans grande surprise, beaucoup sont béton: Damien Caron a bien été aperçu dans un bar, mais on doit vérifier les horaires, Paltin passe devant plusieurs caméras en direction de la bibliothèque, mais il dit y avoir passé la nuit pour des recherches, à un étage où il n'y a aucune caméra, comme c'est pratique; Héloïse Dion c'est vérifié, soirée avec les filles de son dortoir, bref, même Aline Rouet, on a regardé les caméras, on la voit bien entrer dans une salle d'étude du rez-de-chaussée de la bibliothèque et en ressortir bien plus tard.

- Hugo Roussel ?

- On a appelé les urgences, un médecin et deux infirmières ont affirmé l'avoir examiné à l'heure présumée de la disparition. Il a même été vu par un interne bien après. C'est impossible que ce soit lui. En revanche, on en a deux, c'est plus compliqué.

- Anthony Dawn et Hector Durand, pas vrai ?

- Exact. Durand est visible par une caméra de surveillance entrant dans le bâtiment de la cafétéria en début de soirée. Mais, on ne le voit pas ressortir. Il reste dans tous les angles morts du bâtiment, comme s'il les connaissait par cœur.

- Et pour Dawn ?

- Une soirée, seul dans sa chambre, ça paraît léger, non ? Personne ne l'a vu de toute la soirée. Il dira que c'est parce qu'il n'a pas bougé de sa chambre...

- Petite visite surprise ?

Les deux acquiescèrent avant de se mettre en route et de se retrouver devant un dortoir identique à celui d'Amélia Cravitz, à la différence que celui-ci était plus bruyant et moins rangé. Toutefois, à peine furent-ils introduits dans le salon, que le silence se fit. Tous les étudiants présents quittèrent la pièce en lançant des regards fermés aux policiers. Anthony Dawn, lui, se trouvait sur un canapé, seul. Lorsqu'il leva les yeux et croisa les regards des policiers, il ne fut pas surpris, mais eut plutôt l'air résigné. Sans un mot, il les accompagna dans sa chambre au deuxième étage désert.

La chambre était parfaitement à l'image qu'Alex s'en était faite : un débarras où il était impossible de s'y retrouver. Le lit était défait, des vêtements traînaient au sol et une batte de baseball brisée en son centre avait été négligemment jetée dans un coin avec une paire de baskets rouge abîmée et sale.

- Hugo vous a dit que c'était moi qu'il soupçonnait ?

Camille plissa les yeux à la question. Il ne s'attendait pas à la tournure directe que prenait la conversation.

- Vous savez, lorsque l'étau se resserre, les gens ont l'habitude de se soupçonner les uns les autres, sans aucune preuve.

Camille leva les yeux au ciel après les paroles d'Alex. Quel étau ? Ils étaient dans le flou le plus total. Les bonnes manières et les tentatives d'apaisement d'Alex allaient, pensait-il, prendre beaucoup trop de temps.

- On vient simplement pour vous. En fouillant le sac d'Amélia Cravitz, retrouvé au pavillon, on a trouvé une lettre de votre main, dans laquelle, chose troublante, vous lui proposez de disparaître et de partir loin d'ici.

- Et alors ? Ça ne veut pas dire que je l'ai tuée.

- Mais qui parle de meurtre ? C'est une simple disparition pour l'instant. À moins que vous n'ayez d'autres informations...

- Je n'ai rien fait. Oui je lui ai donné cette lettre, parce que moi je l'aime, Amélia. Et une fille comme elle, croyez-moi, elle mérite mieux que ce salaud d'Hugo. Parce que c'est un salaud.

Le jeune homme n'avait pas crié, il avait simplement détaché chaque mot dans un ton sombre, la fureur visible dans ses yeux. Il bouillonnait de colère.

- Justement, en parlant de salaud : vous mentionnez un événement avec Aline Rouet. De quoi s'agit-il ?

- Vous n'avez qu'à demander aux intéressés.

Alex perçut, avant de l'entendre, un changement d'atmosphère. Il eut à peine le temps de se pincer l'arête du nez avant de voir la digue intérieure de Camille céder. Il vit ce dernier littéralement bondir vers l'étudiant, qui eut le bon réflexe de reculer pour éviter la collision. Il se retrouva assis sur son lit, Camille le surplombant de toute sa hauteur. Dawn perdit toute sa superbe et devint blanc comme un linge lorsque Camille colla presque son visage au sien.

- Maintenant, tu vas arrêter ton cirque et tu vas arrêter de nous prendre pour des cons. On te pose une question, tu réponds. Sinon je te coffre, t'as compris ?

- Il l'a agressée ! C'est tout ce que je sais, je vous le jure. C'est Aline qui l'avait raconté à Amélia.

Contrairement à ses autres réponses, l'étudiant avait murmuré celle-ci. Il retint même son souffle jusqu'à ce que Camille se redresse légèrement, rendant l'espace personnel de chacun. Alex vint s'asseoir à côté de lui.

- Qui d'autre est proche d'Amélia Cravitz ?

- Hugo, moi... et... Damien. Quand la troupe a été créée, je crois qu'il lui a proposé des rendez-vous, mais je ne crois pas qu'il ait forcé les choses quand elle a refusé.

- Et Hector Durand ?

- Hector est un con, il tourne autour de tout le monde. Mais ils n'étaient pas particulièrement proches.

- Aline Rouet et Amélia Cravitz devaient être proches, si elles se faisaient des confidences, non ?

- Disons que Amélia, Aline et surtout Héloïse, elles ont une relation... compliquée. C'est un peu la compétition, c'est Héloïse qui aime bien ça, j'ai l'impression. Ça doit les stimuler, elles essaient toutes d'être la préférée de Paltin...même si Héloïse gagne haut la main. En plaisantant, on l'avait déjà mis en garde, monsieur Paltin...Je me souviens même de Damien qui lui avait dit : *Maintenant que nous voilà de retour, j'espère que tu vas prendre un parti...Nous ne pouvons tarder plus longtemps à rendre réponse...*il aurait dû choisir sa favorite à ce moment-là, mais il n'en a rien fait.

- Vous mettiez justement Amélia en garde contre Roussel...

- Il peut faire le mec sympa, mais c'est un violent, ça se voit. On dirait... c'est comme s'il avait un complexe d'infériorité si vous voulez mon avis.

Camille se serait bien passé de son avis, justement, mais continua de l'écouter parler. Son réquisitoire contre Hugo Roussel était brouillon, mais se montrait convaincant par certains aspects. Toutefois, l'alibi vérifié et l'empressement à inculper son camarade commençaient à rendre Camille suspicieux à son égard.

- Vous êtes plus qu'un ami pour Amélia Cravitz, n'est-ce pas ?

- Je l'aime cette fille, comme un fou. Je voulais la protéger d'Hugo, surtout depuis qu'il est au courant.

- Roussel est au courant pour vous et Cravitz ?

Lorsqu'ils sortirent du bâtiment, une fois la discussion terminée, les deux flics se mirent d'accord pour attendre le prochain faux pas de Dawn pour l'arrêter. Son attitude agressive, ses gestes gauches et sa propension à vouloir absolument suspecter Roussel, dont l'alibi était vérifié, faisaient beaucoup d'éléments troublants pour un seul suspect.

Lorsqu'ils regagnèrent le bâtiment administratif, ils aperçurent Aline Rouet les attendant devant la salle d'interrogatoire. Elle avait les joues rouges et les cheveux en bataille, comme si elle venait de courir ; ce qui était sûrement le cas à écouter sa respiration rapide et hachée.

- *J'ai porté ici mes pas infatigables, laissant, en guise d'ailes, frémir aux vents mon égide gonflée.* J'ai fait aussi vite que j'ai pu, j'ai cru que vous étiez partis.

- Merci d'être venue. Entrez, installez-vous.

La jeune fille reprit la même attitude qu'à l'interrogatoire précédent, nerveuse mais de bonne foi.

- Étiez-vous au courant des différentes relations amoureuses qu'Amélia Cravitz pouvait entretenir ?

- Vous parlez d'Hugo et Anthony ? Oui. Hugo m'en avait parlé lorsqu'il avait découvert la vérité, puis Amélia était venue me demander conseil.

- Et vous l'avez conseillée ?

- Pas vraiment... mais pas parce que je ne voulais pas. Simplement... toute relation amoureuse me passe au-dessus de la tête donc... je n'étais pas bien placée pour prodiguer des conseils... La jalousie et l'envie sont deux émotions étranges... *À tes colères, je veux être indulgente, car tu as l'âge pour toi* : vous croyez que le coupable serait poussé par ses sentiments de jalousie ?

Alex fut surpris par son ton. Alors qu'elle parlait avec hésitation, sa voix se faisait fluide en citant des mots qui n'étaient pas les siens. Sa voix, pourtant, changeait légèrement, se faisant plus basse, comme si ces paroles étaient secrètes.

- Disons que souvent, on cherche très loin alors que le motif du crime est basique, presque primaire.

Camille brulait d'impatience à l'idée que l'étudiante puisse révéler l'incident avec Hugo Roussel, mais il savait le sujet sensible et sa personnalité brute. Il préféra donc laisser le silence s'installer jusqu'à ce qu'Alex comprenne le message. Après avoir discuté avec l'étudiante pendant un temps, ce dernier aborda le sujet. Le changement d'attitude de

l'étudiante fut fulgurant. Elle se crispa entièrement, coupant sa respiration et ses mains agrippèrent le bas de son pull comme le seul élément concret auquel elle pouvait se raccrocher. Des larmes lui montèrent aux yeux, mais nulle ne coula sur ses joues. Elle prit une grande inspiration, le regard fixé dans celui d'Alex. Elle ne cligna pas des yeux une seule fois, mais ravala ses larmes avant de pousser un soupir, de secouer la tête et de poser lentement ses mains à plat sur la table.

- *Si mon cœur ne tremble pas, mon regard du moins s'étonne...* Qui vous en a parlé ? Sûrement pas Hugo.

- Là n'est pas la question.

- Ça ne peut être qu'Anthony, qui a dû l'apprendre d'Amélia.

- Nous ne pouvons dévoiler ces informations pour l'instant, mais nous avons besoin de savoir ce qu'il s'est passé, pour tenter de faire un portrait de chaque personne dans votre groupe.

- Hugo m'a agressée.

Elle avait parlé d'une voix nette et cassante, le regard et le dos droits.

- C'était juste avant que notre groupe ne soit formé. On était déjà amis. Une soirée trop arrosée de son côté, disons que c'est sa tentative d'excuse, et il a été insistant...

- Nous n'avons trouvé aucune trace de plainte...

- À quoi est-ce que cela aurait pu servir ? Il a tenté bien des choses, mais il n'en a réussi aucune : donc aucune trace. Et aller raconter tout cela ? Non merci.

- Vous êtes encore amie avec lui ?

Camille trouva la question d'Alex et son ton incrédule presque touchants. La voix de Rouet était calme, pleine d'assurance, le contraire de ce à quoi il s'attendait. Après la question d'Alex, elle afficha un léger sourire en coin, mi-résigné, mi-pensif.

- *Mon cœur toujours est tout acquis à l'homme.* Oui, il est mon ami. Si je devais sortir de ma vie chaque personne qui a tenté de me faire du mal, je serais totalement seule. En plus, on nous a bien fait comprendre comment cela doit fonctionner ici, pour atteindre les plus

hautes sphères, on a besoin d'alliés, et ceux dont on garde les secrets se révèlent être ceux sur qui on peut le mieux compter. J'ai eu de la chance dans mon malheur. Hugo est un garçon bête et pas méchant. Je ne suis pas en train de l'excuser, simplement, la vengeance est un plat qui se mange froid n'est-ce pas ? En parlant avec lui après l'incident, j'avais l'intention de ne plus jamais le voir, mais j'ai vu combien il était mal en me voyant, là, devant lui. Alors je suis restée. Et ma présence, je l'avoue, certaines fois mes paroles ne manquent jamais de lui rappeler ce qu'il a fait et ce qu'il me doit. Mais c'est entre lui et moi, je ne vois pas en quoi cela peut être en relation avec Amélia... ?

Sa dernière phrase avait été prononcée avec une pointe d'angoisse, comme si elle venait de comprendre les éléments à charge contre son ami qu'elle venait de dévoiler.

- Je vous assure que s'il y a un violent dans le groupe, c'est Anthony !

Sa phrase avait été criée, cette fois, un air de terreur pure sur le visage. Aucun des deux flics ne parla, laissant le silence effectuer son travail et attendant que le témoin se mette à parler de lui-même.

- Je... j'ai même dû appliquer du fond de teint plusieurs fois sur le visage d'Hugo pour cacher les coups qu'il a pris de la part d'Anthony. Anthony l'avait frappé. Hugo m'a dit qu'il était venu le trouver et l'avait frappé en lui disant de laisser Amélia tranquille.

C'est à ce moment de la conversation que l'étudiante fondit en larmes. Elle prit son visage entre ses mains, s'essuyant les yeux rageusement. La laissant se ressaisir, Alex lui demanda si elle souhaitait ajouter quelque chose. Elle sembla hésiter avant de se murer dans le silence. Après plusieurs minutes à attendre, Camille commença à rassembler leurs affaires. Le soleil avait disparu à l'horizon et le campus s'était vidé.

Alex et Camille accompagnèrent Aline Rouet jusqu'à la salle dans laquelle le groupe était en plein exercice de répétition. Elle alla poser ses affaires dans un coin avant de se présenter devant monsieur Paltin. Les deux flics restèrent dans l'entrebâillement de la porte, ils voulaient observer ce groupe qui se refermait toujours dès qu'ils essayaient de l'approcher. Paltin frappa des mains à deux reprises et comme par magie, ou automatisme, les étudiants se mirent par groupe de deux, l'un en face de l'autre. Très proches, mais sans jamais se toucher, ils se fixaient dans les yeux dans le silence le plus total. Paltin déambulait entre

les duos, puis il frappa des mains encore une fois. Alors, dans chaque duo, l'un des étudiants se mit à parler à l'autre. Camille dut tendre l'oreille pour entendre ce qui était dit, et il se rendit compte qu'il ne s'agissait de rien d'important, simplement, après quelques minutes à les observer, il comprit en quoi consistait l'exercice : incarner une émotion pour l'un, recevoir cette émotion pour l'autre. Quelques duos étaient plus violents que les autres. Héloïse Dion était particulièrement véhémement à l'encontre d'Hector Durand, tandis qu'Anthony Dawn et Hugo Roussel formaient un duo bien explosif.

Tout se passa alors très rapidement, et en quelques secondes Dawn se trouvait au-dessus de Roussel. Alex voulut bondir dans la salle pour éviter que le poing levé ne finisse dans la mâchoire de Roussel, mais Camille le retint.

- Attends, voir comment ils réagissent...

Héloïse Dion fut la première à réagir de manière active, se mettant derrière Dawn pour l'empêcher de frapper, mais sa tentative n'eut aucun effet. Damien Caron se mit à sourire en coin, se rapprochant d'eux, mais ne levant pas le petit doigt pour arrêter le conflit, tandis qu'Aline Rouet secouait Hector Durand en lui criant de s'interposer. Les autres étudiants semblaient, sinon sous le choc, plutôt ennuyés. Paltin était aussi de ceux-là, posant un simple regard désapprobateur sur les deux jeunes hommes, sans pour autant tenter de les séparer. Il avait bien quelques paroles pour leur demander de se calmer, mais rien de plus.

Des points de rouge, de bleu, de noir et de jaune se mirent à peindre les visages des deux étudiants. La scène hors du temps semblait avoir plongé les autres dans une sorte de transe spectatrice. Chacun regardait, poussait quelques cris ou respirations brusques, mais aucun regard ne se détournait. Tous ne voulaient manquer aucun instant de cette scène, hypnotisés par les mouvements et les ressentiments non contenus de leurs camarades.

- Roussel va se faire massacrer.

Alex se dégagea d'un geste brusque de l'emprise de Camille et alla soulever Dawn pour l'écarter, tandis que Camille aidait Roussel à se relever.

- On peut savoir ce que c'est que ce bordel ?

Alex fixait Paltin, en attente d'explications, la main sur la poitrine de Dawn pour l'empêcher d'approcher les autres étudiants.

- Un simple débordement entre étudiants. *Voilà l'homme tout entier, s'en prenant à sa chaussure alors que c'est son pied le coupable.* Les ressentiments ont parfois besoin d'être purgés.

Sans en dire plus, Paltin fit un léger geste de la tête vers les policiers et sortit de la salle, mettant fin au cours. Héloïse Dion partit en trotinant derrière lui tandis que les autres étudiants prenaient leurs affaires pour sortir de la salle sans aucune autre parole. Aline Rouet aida Roussel à rester debout tandis que Damien Caron, hilare, poussait Dawn vers la sortie.

Après avoir insisté de nombreuses fois auprès de Roussel pour lui faire porter plainte, mais ne faisant face qu'à un refus catégorique, Camille et Alex regagnèrent leur voiture avant de quitter le campus pour la nuit. Tout le temps que dura le trajet, ils ne firent qu'émettre des hypothèses, revoir toutes les options, reparlant des alibis et des mobiles. Tournant et retournant tout cela, ils n'arrivaient qu'à une seule conclusion : le coupable ne pouvait être qu'Anthony Dawn. Malheureusement, comme dans beaucoup de leurs enquêtes, malgré la certitude d'avoir trouvé le coupable, ils manquaient de preuves. Frustrés, ils arrivèrent au commissariat. Contrairement à certaines nuits qui étaient bien tranquilles, celle-ci était en parfaite ébullition ; on pouvait voir des équipes entières penchées sur des plans ou des documents, tandis que d'autres ressemblaient à des morts-vivants en manque de caféine. Alex poussa d'ailleurs un grognement devant la pénurie du liquide brun. Ils traversèrent quelques couloirs et se heurtèrent à Lemieux avant de pouvoir entrer dans leur bureau.

- Comment va l'enquête ? Non, je demande puisque je n'ai aucune arrestation, aucune mise en examen...rien !

Lemieux fut bousculé légèrement d'un coup d'épaule, mais ne s'en offusqua pas. Il se contenta d'entrer dans le bureau en dernier et de refermer la porte derrière lui. Il se laissa tomber dans le siège en face du bureau d'Alex.

- Pardon... Cette enquête du siècle va avoir ma peau : à chaque fois, j'ai l'impression qu'enfin on avance, finalement on recule de trois pas... Votre enquête, sinon, allez-y, racontez-moi les détails.

Alex se mit à tout raconter, n'oubliant rien des moindres événements, son récit entrecoupé par les commentaires de Camille. Au fur et à mesure, les sourcils de Lemieux se froncèrent.

- Je comprends vos doutes sur le fameux Hugo Roussel. Mais son alibi est béton. Je partirai plus sur Anthony Dawn. Attendez son prochain faux pas et coffrez-le, mais... si je dois être honnête, il y a un autre suspect qui me paraît quand même un peu louche, mais dont vous n'avez presque pas parlé...

- Qui ça ? Hector Durand ? On nous le décrit plus comme un rapace plutôt qu'un kidnappeur.

- Non. Mais le prof, monsieur Paltin. Sa relation très... paternelle, si on peut dire ça comme ça, avec ses étudiants, il a absolument tout pouvoir sur eux. Il les mène à la baguette, il a un droit de regard sur absolument tout, on dirait qu'ils lui sont tous dévoués... Et quand certains de ses étudiants se battent, il ne s'interpose pas physiquement. Ça fait beaucoup, et son alibi, c'était quoi déjà ?

- Seul à faire des recherches à la bibliothèque ; mais contrairement au rez-de-chaussée où on peut voir des caméras, il était à un étage réservé aux professeurs qui n'en dispose pas.

- Bien, voilà.

- Tu oublies quelque chose quand même : le mobile. Quel serait le mobile ?

Lemieux marqua un temps d'hésitation, ses yeux plongeant dans le vide comme pour tenter de se souvenir d'un élément qui aurait pu lui échapper. C'est à ce moment que le téléphone sur le bureau de Camille sonna. Il ne dit rien pendant quelques secondes avant de demander qu'on lui transmette la ligne. Il déposa le téléphone et le passa en mode haut-parleur. Tout ce qu'ils purent alors entendre fut des sanglots. La ligne était mauvaise, mais lorsque la voix s'éleva de l'autre côté du combiné, Alex chuchota à Lemieux deux mots : Aline Rouet.

- Allô ?

- Bonsoir mademoiselle Rouet. C'est l'inspecteur Pradel, est-ce que vous allez bien ? Êtes-vous en danger ? Où êtes-vous ?

Alex avait parlé fort dans le bureau pour que sa voix porte, mais après la bagarre de tout à l'heure, il craignait que quelque chose ne soit arrivé à la jeune fille ou à un autre étudiant.

- Ça, ça va... je suis, je vous appelle du téléphone dans le hall de la cafétéria...je voulais être seule... c'est la bagarre entre Hugo et Anthony... c'était...

Elle ne finit pas sa phrase et éclata en sanglots. Alex ne la pressa pas, mais lui proposa d'appeler quelqu'un, ici ou à l'université, qui pourrait avoir les compétences et la formation pour l'aider. Lemieux le gratifia d'un hochement approbateur alors que Camille faisait de grands gestes en chuchotant « demande-lui pourquoi elle appelle ». Les sanglots commençaient à se calmer et lorsqu'il jugea le moment propice, Alex relança la conversation.

- Je sais que cet événement vous a troublée, et je vous répète que nous disposons de services qui pourraient vous aider...Pourquoi nous avez-vous appelés ?

- Parce que vous avez vu de quoi Anthony est capable ! *Insulter autrui, alors qu'on n'a rien à lui reprocher, est acte d'injustice, éloigné d'équité.* Il a fait peser les soupçons sur Hugo et vous a même parlé de... l'événement. Hugo est trop bête pour se défendre, mais... j'en ai assez d'avoir peur, et j'ai...

Aline ne termina pas sa phrase. Elle s'était tue comme si elle manquait de souffle.

- Mademoiselle Rouet ? Est-ce que vous allez bien ?

- J'ai cru entendre... non, ce n'est sûrement rien.

- Vous disiez que vous ne vouliez plus avoir peur. De qui parlez-vous ? Notre conversation est enregistrée, nous prendrons votre déposition au sérieux, je vous le promets.

- Vous avez trouvé des traces de pas près du pavillon lors de votre deuxième visite.

Des deux côtés de la ligne, le silence fut total.

- En effet, nous avons trouvé de nouvelles empreintes.

- Certaines sont les miennes. Les autres qui tournent autour du bâtiment, elles sont d'Anthony.

- Mademoiselle, vous comprenez bien, j'en suis certain, que je vais avoir besoin de tous les détails et que je vais devoir vérifier vos dires en trouvant des preuves.

Le ton d'Alex était lent, posé ; d'un côté pour ne pas brusquer un témoin qui s'était enfin décidé à parler, mais de l'autre, parce qu'il tentait de comprendre pourquoi Camille s'agitait autant.

À la limite de s'arracher les cheveux, Camille ne tenait plus en place. Il savait que pour être un bon flic, il ne pouvait pas sauter sur des conclusions hâtives et qu'il aurait besoin de preuves, mais il brûlait de connaître l'histoire que la jeune fille s'apprêtait à raconter. Il ne pouvait cependant s'empêcher de les visualiser : les chaussures rouges, usées et abîmées dans un coin de la chambre d'Anthony, avec la batte de baseball brisée.

- Je vous écoute.

- Après que vous soyez venus faire vos premiers interrogatoires, ça a été la panique générale dans notre groupe. Monsieur Paltin nous disait bien de rester calmes et de vous laisser faire votre travail, mais, vous comprenez, c'était difficile. Même si on ne s'entend pas certaines fois, Amélia fait partie de notre groupe et elle compte pour nous. C'est le soir, après que vous soyez partis, que je suis allée voir Anthony. Hugo m'avait mise à la porte, voulant rester seul et... je voulais me rendre utile et aider comme je pouvais. Quand je suis arrivée, on est monté dans sa chambre et on a discuté. Il paraissait comme fou ; mais pas à gesticuler dans tous les sens, non. Il était assis sur son lit, le regard droit. Je ne sais plus comment on en est arrivé là, mais on s'est dit que si vous trouviez quelque chose ça serait sûrement au pavillon, si déjà elle s'était rendue jusque-là et surtout s'il y avait des traces de lutte. Quand il a eu cette idée, il s'est levé d'un bond en me disant qu'il fallait absolument qu'il s'y rende, qu'il connaissait tellement bien Amélia que lui, il la retrouverait. J'ai eu peur, j'ai tenté de l'en dissuader, mais il m'a attrapé le bras en me défiant de l'en empêcher... Je ne voulais pas le laisser traverser tout le campus seul et dans cet état. Je l'ai accompagné. On n'y voyait presque rien en pleine nuit, mais je suis restée loin du pavillon, je ne voulais pas effacer une preuve qui aurait pu vous aider. Je n'ai simplement pas réussi à le retenir,

lui. Il a foncé vers la porte, a tenté de l'ouvrir, mais n'a pas réussi, il a fait le tour du bâtiment tellement de fois que j'ai fini par en avoir le tournis.

- Pourquoi ne pas nous avoir prévenus de cette scène ?

Alex foudroya du regard Camille qui n'avait pas pu s'empêcher de poser la question. Aline Rouet ne répondant pas, il eut peur de l'avoir perdue, mais, par miracle, elle reprit la parole après un temps.

- Il m'a fait peur. Je veux dire, quand j'ai réussi à lui faire faire demi-tour, je tremblais. Une fois de retour sur le campus, il a commencé à me dire que j'étais sa complice, je ne comprenais rien. Complice de quoi ? Il a continué en me disant qu'on faisait maintenant les parfaits coupables, que si je parlais de cette soirée, je serais la seule à tomber... je suis repartie dans ma chambre et je n'ai pas osé vous en parler. Mais ce soir, quand je vois son comportement... je ne peux pas m'empêcher de croire qu'il est peut-être en train de perdre pied... Il est peut-être en train de prendre conscience que sa peur et sa culpabilité... *que je les accueille ou que je les repousse, les deux me réservent d'inévitables maux.*

Alex prit le temps de remercier la jeune fille du courage dont elle avait fait preuve. Il lui expliqua la démarche à suivre pour officialiser sa déposition, puis il conclut en lui demandant expressément de ne parler de tout cela à personne. Lorsqu'ils raccrochèrent, les trois agents eurent un sourire ; l'affaire serait bientôt bouclée pour leur plus grand plaisir.

Camille prit les clés de la voiture tandis que son coéquipier attrapait les menottes, mais ils furent interrompus dans leur élan par Lemieux et la paperasse administrative. Entre les demandes de perquisition, les heures légales et le trajet, ils ne pourraient aller arrêter l'étudiant que le lendemain matin. Camille invectiva la terre entière, tentant de faire culpabiliser son supérieur si Dawn avait le temps de commettre un crime cette nuit.

- Marcot tu te calmes. Pour l'instant, il pense que vous suspectez le fameux petit copain.

- Et la fille ? On ne sait toujours pas où elle est, ou ce qu'elle peut être en train de subir. Laisse-nous y aller et la paperasse, on la fera demain.

- Vous serez obligés de relâcher le coupable pour vice de procédure avant qu'il ne puisse vous dire où est la fille, mais avec l'information qu'il doit se dépêcher de finir ce qu'il voulait faire. Ça sera un échec total et on ne peut pas se le permettre.

Pendant que le ton montait entre les deux, Alex s'était déjà attablé à son bureau et remplissait les formulaires. Lorsqu'ils décidèrent de s'y mettre tous ensemble, cela alla plus rapidement, mais la nuit n'en fut pas moins longue.

Ils reçurent le document signé par le juge au petit matin. Lemieux leur souhaita une bonne chasse et alors qu'ils traversaient le hall de l'agence, une voix féminine les héla.

- On n'a pas le temps Germain, on part pour une arrestation.

- J'ai le modèle, la marque et la couleur des chaussures qui ont laissé les grosses empreintes autour du pavillon.

Cette phrase arrêta net le duo qui se retourna en parfaite synchronisation.

- On t'écoute.

- Pointure européenne quarante-cinq, semelles plates, baskets Adidas rouges, sûrement abîmées sur le côté, j'ai retrouvé un échantillon du tissu.

- Tu es un génie. Tu as du nouveau pour les analyses du résidu dans le verre ?

- Pas encore, mais dès que j'ai, je vous appelle.

C'est donc confiants que les deux policiers arrivèrent sur le campus. Lorsqu'ils se stationnèrent sur le parking habituel, ils furent surpris d'y trouver plusieurs groupes d'étudiants. Une fois sortis de la voiture, personne ne vint leur poser de questions, mais les regards étaient envieux, soupçonneux, curieux. Les étudiants chuchotaient entre eux et, bien que cela soit la première fois qu'Alex vit autant de personnes sur ce campus, l'atmosphère lui déplut. Ils virent alors Marchal arriver vers eux, un air débordé et effrayé sur le visage.

- Il y a eu une fuite, tout le monde est au courant pour les traces de pas d'Anthony Dawn...

Le secrétaire sembla vouloir ajouter quelque chose, mais préféra se taire en regardant autour de lui. Cela semblait être le maître mot de cette école : personne ne parle, mais tout

le monde écoute. Camille et Alex échangèrent un regard et tandis qu'Alex s'élançait vers le dortoir de Dawn, Camille demandait des explications à Marchal.

Alex courut aussi vite que possible, débarqua tel un ouragan dans la maison et monta au deuxième étage. Arrivé sur le palier, il aperçut la porte de la chambre entrouverte et eut un mauvais pressentiment. Il sortit son arme et poussa la porte doucement. La chambre était désespérément vide. Il baissa son arme, lâchant un juron et inspecta la chambre. Tout avait l'air en place et les chaussures rouges trônaient toujours fièrement dans le coin. Il appela Germain pour lui demander de venir passer la chambre au peigne fin et de venir analyser les chaussures au plus vite.

Un scientifique de l'équipe ne tarda pas à se présenter, il était déjà en route lorsque la jeune femme lui avait dit de rejoindre Alex. Il le laissa donc dans la chambre après avoir reçu un message de Camille lui demandant de le rejoindre dans le bureau de Suzanne Lefarge.

Lorsqu'il arriva dans le bureau, ce fut pour y trouver Lefarge et Marchal derrière le bureau, Aline Rouet et Hector Durand assis côte à côte face à ces derniers, ainsi que Paltin et Camille en pleine discussion dans un coin, même si cela ressemblait plus à Paltin tentant de calmer Camille.

- Qu'est-ce qu'il s'est passé ? D'où vient la fuite ?

Camille vint se placer aux côtés d'Alex tandis que la jeune fille éclata en sanglots, en répétant que tout était sa faute. Monsieur Paltin se plaça derrière elle et posa ses mains sur ses épaules.

- Je répète ma question : d'où vient cette fuite ?

- De moi.

C'est Durand qui avait répondu, sans pour autant se retourner vers les policiers. Suzanne Lefarge fit un geste à l'intention de l'étudiant pour le faire taire. Elle s'éclaircit la gorge avant de s'adresser aux policiers.

- Il semblerait que l'étudiant Hector Durand ait publié un article dans le journal en ligne de l'école. Il affirme qu'une source lui a appris que des traces avaient été découvertes et qu'il s'agissait d'Anthony Dawn. L'école a retiré l'article le plus vite possible après en avoir pris

connaissance. Nous allions vous contacter, mais vous êtes justement arrivés à ce moment-là. Mademoiselle Rouet, quant à elle, est arrivée dans mon bureau en affirmant que tout était de sa faute.

- Mademoiselle Rouet, je pensais avoir été assez clair lorsque je vous avais demandé de ne rien dire à personne.

- Je sais ! C'est pour ça que je dis que c'est de ma faute. J'étais la seule à savoir ! Mais je vous jure que je n'ai rien dit à personne...

La jeune fille était tremblante, les larmes aux yeux et la voix partant dans les aigus. Son regard semblait incapable de se poser sur un point précis.

- Calme-toi vieille chouette. Je t'ai espionnée. J'ai même cru être grillé à un moment, mais tu as continué à pleurer au téléphone. *Mon dieu, que votre esprit est d'un étage bas !*

Encore une fois, toute l'attention se reporta sur Durand, pour son plus grand bonheur. Il trônait fièrement sur son siège, brillant d'insolence sous les regards.

- L'information était trop belle pour rester secrète, vous comprenez ? Mon article est déjà en train de faire le tour du net, il y aura bien un directeur de journal qui tombera dessus ; et qui sait ? C'est peut-être le début de ma carrière !

- Je crois plutôt que ça en est la fin, oui. Divulcation d'informations sensibles sur une enquête en cours, ça va chercher dans les combien ça, Alex ?

- Enfin, messieurs. Reprenons tous nos esprits. Madame la Directrice, je n'en doute pas, va prendre les mesures disciplinaires nécessaires. Ce n'est qu'un jeune...

- Paltin, ne me sortez pas le couplet du jeune qui ne sait pas ce qu'il fait ! Il sait parfaitement ce qu'il fait. Et il y aura des conséquences.

Camille avait coupé la parole au professeur qui s'était placé entre le flic et l'étudiant. La relation paternaliste que Zachary Paltin entretenait avec tous ses élèves sautait aux yeux d'Alex, et même si celle-ci lui paraissait intense, il continuait de la percevoir comme une relation privilégiée, plutôt qu'une relation basée sur le pouvoir. Ces étudiants semblaient lui causer bien des soucis.

- Il ne bouge pas d'ici.

Le ton employé par Camille était catégorique et le doigt pointé vers l'étudiant, accusateur.

Alex et lui quittèrent la salle en se partageant les tâches. Alex appela Lemieux pour le mettre au courant, puis lui demanda de quoi faire une battue, persuadé qu'Anthony Dawn n'avait pas pu aller bien loin. De son côté, Camille contacta différents services pour lancer un avis de recherche général du jeune homme, l'empêchant de quitter la région.

- Si je le pouvais, je coffrerais tout le monde. Crois-moi.

- Au moins, on peut se dire qu'on est sur la bonne voie, s'il est en fuite. Ça va être difficile de nous faire croire que ce n'est pas un aveu de culpabilité.

Ils marchèrent d'un pas déterminé sur le campus jusqu'au dortoir de Dawn, essayant quelques regards et chuchotements d'étudiants sur leur passage. Ils purent souffler une fois à l'intérieur, le bâtiment utilisé exclusivement par l'équipe scientifique. Germain était arrivée entre-temps et avait la tête en bas sous le bureau lorsqu'ils arrivèrent.

- Dis-nous que tu as du nouveau, je t'en supplie.

- Vous êtes sûrs que vous ne voulez pas vous asseoir d'abord ?

Elle se releva en affichant un sourire qui lui prenait la moitié du visage.

- Je crois que vous tenez votre fil d'Ariane messieurs ! Il ne nous reste plus qu'à attraper le coupable.

- Ne tourne plus autour du pot. Qu'est-ce que tu as trouvé ?

- Ok : déjà les chaussures, c'est bien celles-là qui ont laissé les empreintes. Vous m'aviez aussi demandé pour les résidus dans le verre trouvé au pavillon : les résultats des analyses sont arrivés juste avant que je ne parte. Amélia Cravitz a été endormie. La poudre est en réalité des somnifères puissants écrasés. Ce sont des médicaments en vente libre, donc ça pourrait être n'importe qui, mais vous avouerez que c'est une drôle de coïncidence d'en avoir trouvé ici, dans la chambre de Dawn. Ils étaient dans le tiroir central du bureau.

- Donc les traces de lutte étaient une pure mise en scène. C'est bien ça : Anthony Dawn coupable, avec pour mobile la jalousie. Maintenant, il faut le retrouver et le faire parler pour retrouver la fille.

- Attendez ! Ça, c'était les bonnes nouvelles.

- Pourquoi ? Il y en a des mauvaises ?

- Des troublantes. J'étais sous le bureau pour trouver des empreintes. C'est étrange parce que sous ce bureau, justement, on vient de retrouver la même lettre que celle laissée par Amélia Cravitz. Exactement la même...

- C'est normal, ça doit faire partie de leur mise en scène ; par contre, pourquoi l'avoir gardée alors qu'on leur a demandé de nous les donner ? En y réfléchissant bien, je ne sais même plus si elles font partie des documents.

- En tout cas, la seule chose qui change, c'est le post-scriptum. Un truc comme quoi il doit se cacher derrière un bouclier pour se protéger de je ne sais qui...

- C'est de nous qu'il doit se protéger, oui. Allez, Alex, viens, on y va.

Ils laissèrent Germain à ses recherches, tandis qu'elle s'apprêtait à fouiller l'ordinateur et le portable, laissés dans la chambre encore une fois. Cependant, avant même de sortir de la pièce, ils entendirent une voix d'homme crier qu'il avait le droit de passer. Curieux, Camille se présenta sur le palier et y découvrit un agent aux prises avec Paltin. Bien qu'il soit resté calme durant l'incident entre Roussel et Dawn, cette fois, il faisait preuve d'une force et d'une énergie que Camille n'aurait jamais soupçonnées. Avant qu'il ne casse le bras ou le cou de l'agent, Camille demanda qu'on le laisse passer.

- Monsieur Paltin, ce n'est vraiment pas le moment.

- Je voulais simplement venir vous aider. Ils sont mes étudiants, et sachez que je me porte garant d'Anthony, comme de tous les autres d'ailleurs. Ces jeunes sont... vous savez ce qui est dit : *Je crois que la vieillesse arrive par les yeux, Et qu'on vieillit plus vite à voir toujours des vieux !* Ils sont tout ce que j'ai, ils ont la fraîcheur de leur âge qu'on doit leur pardonner...

- Monsieur, les preuves sont accablantes et sa fuite, une preuve de sa culpabilité. Maintenant, laissez-nous travailler, s'il vous plaît.

- Quelle preuve ? Vous avez trouvé quelque chose dans la chambre ? Les chaussures ?

Camille resta en haut des escaliers, mais haussa un sourcil face à la curiosité insistante de l'homme en contrebas. Ce dernier dut s'en rendre compte puisqu'il leva les mains devant lui dans un geste innocent.

- Ne vous méprenez pas, je me fais du souci pour mes étudiants, voilà tout. Vous savez...

Il baissa le regard et aperçut Alex qui venait de sortir de la chambre pour se placer aux côtés de Camille.

- Cette troupe, c'est toute ma vie. *Le commandant d'un bateau périt avec le bateau, dans les vagues. Il ne lui survit pas.* Ils sont tout pour moi. C'est un fragile équilibre que j'ai tenté de maintenir. La pression ! La pression mise sur ces jeunes, ça peut les rendre fous. Ils ne le sont pas, mais ça pourrait. Ils évoluent en vase clos, hermétique, même. Ça a bien des avantages, mais une fois laissés dans le monde, ça peut aussi avoir des inconvénients. Mais je veux ce qu'il y a de mieux pour eux. S'il vous plaît, tenez-moi au courant si vous retrouvez l'un ou l'autre. Je souhaite vous aider.

Monsieur Paltin lança un dernier regard vers les deux flics, leur assurant qu'il les attendait chez la Directrice, avant de disparaître.

- Tu as compris quelque chose toi ? Parce qu'il me paraît totalement incohérent et nerveux.

- J'avoue qu'on ne l'a jamais vu comme ça. À ton avis : il a des choses à se reprocher ou seulement des informations qu'il ne nous a pas encore données ?

Lorsqu'ils sortirent du bâtiment, ils furent agréablement surpris de découvrir une dizaine d'agents et une dizaine de maîtres-chiens les attendant de pied ferme sur ordre de Lemieux.

- Chose promise, chose due. Voilà les renforts.

Ils envoyèrent tout d'abord deux agents chercher Hector Durand pour lui signifier sa garde à vue et demander aux autres de rentrer chez eux. Camille, qui était sorti avec un vêtement trouvé dans la chambre de l'étudiant, le présenta à un maître-chien. Après avoir transmis le

tissu à chaque bête, ils se déployèrent en une ligne à intervalles égaux et suivirent les bêtes qui se mirent à aboyer.

Les chiens prirent tous la même direction et personne ne fut surpris lorsqu'ils traversèrent la vallée en direction du pavillon de chasse. Ils trouvèrent effectivement de nouvelles traces autour du pavillon, de la même grandeur que les précédentes.

- Je veux bien que les coupables reviennent sur les lieux de leur crime, mais normalement, ils ne le font qu'une seule fois. Là, ça commence presque à relever du pèlerinage.

- Il n'entre jamais dans le bâtiment.

Alex avait rejoint Camille, les sourcils froncés.

- Son odeur est partout ici, on va devoir éloigner les chiens pour trouver la piste qu'il a suivie.

C'était le maître d'un berger allemand qui venait de parler. Il s'agissait d'un drôle de spectacle que de voir une dizaine de chiens tournant indéfiniment autour d'un bâtiment, poussant des grognements et des aboiements. Le temps qui s'écoula sembla durer une éternité pour Camille. Dans ce genre d'enquête, le temps était précieux, mais il ne pouvait pas aller plus vite que la musique. Ce fut le fameux berger allemand qui découvrit la piste en premier. Il s'élança avant que la laisse ne le retienne. Personne ne perdit de temps et tous le suivirent. Les autres chiens, une fois mis eux aussi sur la piste, se lancèrent à sa poursuite. Ils quittèrent la colline en la descendant par l'autre versant, dans des bois denses. La progression était lente et laborieuse, car aucun chemin n'était visible ou praticable. Un chien fut blessé et plusieurs agents manquèrent de tomber. Le berger allemand en tête finit par s'arrêter et renifler intensément le sol. Il se mit ensuite à aboyer comme un fou. Les aboiements résonnaient dans tout le bois et le visage du maître-chien se glaça.

Alex et Camille se précipitèrent et eurent le temps de voir plusieurs visages se fermer en regardant au sol, avant d'arriver eux-mêmes sur place. Ce qu'ils trouvèrent sous le museau du chien les laissa pantois. Il s'agissait d'une branche courte, d'un diamètre conséquent, dont l'extrémité était brisée. En y regardant de plus près, Alex trouva quelques cheveux arrachés et coincés dans les copeaux de bois.

- Fais reculer un peu le chien. Est-ce qu'il est possible que ces cheveux ne soient pas ceux de notre suspect ?

- Négatif. Au vu de la réaction du chien, les cheveux appartiennent à la même personne à qui appartient le vêtement que vous nous avez donné.

En regardant autour d'eux, ils trouvèrent plusieurs branches cassées et quelques végétaux écrasés, comme si une masse importante y était tombée.

- On l'aurait assommé ? Mais pourquoi, et surtout qui ?

- Ça redistribue les cartes. Comment est-ce qu'il pourrait être en fuite s'il s'est fait assommer ?

Alex leva le regard vers Camille qui s'était rapproché.

- Ça n'a plus aucun sens cette histoire. Le principal suspect se fait assommer : on a donc tout faux ?

- Pas forcément, ça peut être aussi une mise en scène, ils ont l'air très forts là-dessus... ou alors, carrément, deux affaires différentes.

- S'il a été assommé et emmené, ça limite les suspects potentiels, avec son gabarit...

- La piste continue !

La voix du maître-chien interrompit la conversation. Il se tenait à quelques dizaines de mètres d'eux. Alex ramassa la branche, faisant attention de ne pas toucher les cheveux accrochés, et plaça le tout dans un sac sous scellé qu'il avait pris avec lui avant de partir. Tout le groupe se remit en marche, suivant le chien à bon rythme. Avoir trouvé une piste aussi conséquente avait regonflé le moral des troupes. Toutefois, les visages se refermèrent lorsqu'ils entendirent, droit devant, le bruit de l'eau. Ils n'arrêtèrent cependant pas leur progression avant d'arriver sur les berges. Devant eux se trouvait un petit cours d'eau, peu profond, mais assez large ; les chiens s'y arrêtèrent.

- Dites-moi que c'est une blague.

- Désolé messieurs, mais ils sont rentrés dans la rivière. Les chiens ont perdu la trace.

Camille frappa dans une roche qui vola dans l'eau, éclaboussant quelques agents au passage. Il fulminait. Il leur était difficile de trouver une piste dans cette enquête, et lorsqu'enfin ils en trouvaient une, cette dernière s'effaçait aussitôt.

- Il y a un bâtiment ou une route près d'ici ?

- Une petite route, là-bas à gauche, à la sortie du domaine, si je me souviens bien.

- S'ils sont partis en voiture, à part des caméras sur les grands axes, ça va être compliqué de les retrouver.

- S'il te plaît, tu gardes ton optimisme. Les gars, occupez-vous de cette recherche, Alex et moi on retourne sur le campus. On voit si l'un des membres de la troupe est absent. Ça devait être simple pour la déduction.

En arrivant dans le bureau de Suzanne Lefarge, Alex et Camille trouvèrent cette dernière avec l'agent qui devait s'occuper de Durand. Il confirma que ce dernier avait bien été emmené, sous bonne surveillance. Les deux policiers se rendirent dans un des auditoriums du campus où la troupe s'était réunie pour travailler. Dès leur arrivée, ils remarquèrent quelques absents : Damien Caron, Héroïse Dion et Paltin. Lorsqu'on appela au domicile de la jeune femme, c'est sa mère qui répondit et qui transmit le téléphone. La voix d'Héroïse Dion retentit quelques secondes plus tard. On lui demanda de venir le plus rapidement possible et elle affirma qu'elle se mettait en route immédiatement. En revanche, ni Caron ni Paltin n'étaient joignables. Damien Caron, qui vivait dans le même dortoir que Dawn, ne se trouvait pas sur le campus et son téléphone sonnait dans le vide. Camille contacta le commissariat pour demander la localisation de ce téléphone. Les choses s'accéléraient et il refusait de ne pas suivre la cadence.

En attendant les résultats de ces recherches, le duo demanda aux agents sur place de surveiller tous les étudiants du groupe, ne les laissant pas communiquer entre eux et confisquant les téléphones. Ils prirent l'adresse du domicile de Monsieur Paltin et s'y rendirent rapidement. Le professeur habitait à quelques kilomètres du campus, dans le village le plus proche. La maison était coquette, dans le style classique et campagnard. Aucune voiture n'était garée devant et les lieux étaient déserts. Ils firent le tour du bâtiment après avoir frappé plusieurs fois à la porte sans réponse.

Alex vit Camille cacher sa main dans sa manche et il n'eut même pas le temps de réagir que ce dernier avait déjà porté un coup franc et sec à la serrure de la porte arrière, la faisant céder immédiatement.

- Camille ! Les protocoles veulent que...

- Au diable les protocoles. Il faut qu'on avance. On ne touche à rien avant l'arrivée des scientifiques, mais on va voir s'il y a quelque chose de louche. Tu peux rester dehors si tu veux, moi j'y vais.

Alex vit le large dos de son collègue disparaître dans l'encadrement de la porte et il ne tint pas plus de deux minutes avant de se précipiter, lui aussi, à l'intérieur. La première chose qui attira l'œil du policier fut les nombreuses, voire les trop nombreuses photographies présentes sur le grand bureau en bois sombre à côté de la fenêtre. Toutes représentaient la troupe de théâtre, et les photos dédicacées de certaines vedettes. Bien que cela puisse paraître touchant, la quantité mit Alex mal à l'aise. Son regard se porta ensuite sur l'immense bibliothèque qui recouvrait un mur entier, en plus de former une arche, délimitant le salon de la cuisine ouverte. Les étagères luttèrent sous le poids impossible de tous ces ouvrages. Quelques fleurs encore fraîches égayaient la table en bois et un silence apaisant régnait dans l'habitation. Alex entendit les pas de Camille qui montait l'escalier, faisant grincer le bois sombre. Il parcourut le rez-de-chaussée le plus silencieusement possible avant d'entendre la puissante voix de Camille provenir de l'étage.

- C'est foutu Alex ! Viens dans la chambre, on a la signature.

Le susnommé monta les marches à la vitesse de l'éclair et débarqua dans une pièce lumineuse. La décoration champêtre était présente dans cette pièce aussi. De l'autre côté de la pièce, une jolie commode dans les tons beiges prenait un large espace. Plusieurs photos de famille y étaient disposées, ainsi que quelques livres comme des œuvres d'Eschyle et d'Austen. Alex détourna ensuite son attention sur le centre de la pièce où trônait un magnifique lit rond. Dessus, posée et attendant les intrus, se trouvait une simple feuille de papier : encore et toujours la même lettre.

Cette fois, le papier était de meilleure qualité et le post-scriptum parlait de la difficulté de diriger cette troupe. L'enseignant remerciait certains des étudiants qui l'aidaient à garder la troupe hors de l'eau, et réprimandait gentiment ceux qui lui causaient des ennuis.

Ils prirent la mise en scène en photo, mais ne touchèrent à rien. Camille inspecta le reste de la maison, mais ne trouva rien de plus, tandis qu'Alex appelait une nouvelle fois Germain ; qui ne lui laissa même pas le temps de parler.

- Pradel, si tu m'appelles pour analyser et inspecter autre chose, je te jure que je t'assomme moi-même avec la bûche que tu m'as donnée tout à l'heure !

- On est chez le prof.

- Vous êtes entrés ?

- Juste, viens, s'il te plaît.

Ils eurent le temps de fouiller toute la maison avant l'arrivée de la scientifique. Au plus grand bonheur de cette dernière, ils n'avaient touché à rien. Camille lui demanda d'ouvrir les tiroirs du bureau avant qu'il ne parte. Ils trouvèrent toutes les lettres de la mise en scène dans un tiroir central. Chose qui étonna encore plus le trio, toutes les lettres étaient là : celles de Dawn et Paltin aussi. Seule celle d'Amélia Cravitz manquait ; ainsi que celle d'Héloïse Dion.

- Ces lettres...elles devaient faire partie de leur mise en scène à la base...pourquoi continuer à les mettre sur les scènes d'enlèvements ? Et je ne comprends pas...il y a deux exemplaires de chaque lettre ? Des photocopies ?

- Non, ça, je peux te l'assurer : les lettres qu'on trouve sont bien manuscrites.

Alex fit des photographies de chacune des lettres avant de rejoindre Camille au rez-de-chaussée, alors que ce dernier donnait des instructions à un membre de l'équipe scientifique. Une fois de retour dans la voiture, ils reçurent un appel de Lemieux, qui les informa qu'Héloïse Dion avait bien été ramenée à l'école, mais que l'avocat de la famille de Durand avait fait une requête au juge qui avait été acceptée, mettant fin à la garde à vue. Leur supérieur leur apprit également qu'ils avaient retrouvé, arrêté, puis ramené Damien Caron. Il avait été signalé par la caméra d'une station-service d'autoroute à plusieurs

dizaines de kilomètres du campus. Il affirmait vouloir rendre visite à ses parents, mais personne n'y croyait. Il leur demanda s'ils avaient du nouveau de leur côté.

- On a toujours une bonne longueur de retard. Il joue, il adore ça, nous faire passer d'un suspect à un autre. Il attend qu'on coure après Paltin.

- On va cuisiner Caron en arrivant ; les autres, il va falloir les relâcher. En revanche, l'enquête prend des proportions énormes. Cravitz, Dawn et Paltin sont portés disparus. Roussel et Caron font les suspects idéals...

- Et si le coupable était bien Anthony Dawn ?

- Il s'assomme lui-même ?

- Non, mais ils ont tous l'air au point sur les mises en scène.

- Je sais bien qu'il fait le parfait suspect... mais je n'arrive pas à me persuader que c'est lui. Non, mais vous l'avez vu ? C'est quand même pas celui qui semble le plus futé de la bande. C'est juste une force brute et du sang chaud... vous le voyez mettre tout ce système de disparitions en place ?

Le silence se fit dans la voiture, seule la musique d'une chaîne de radio jouait doucement en fond, accompagnée du ronronnement du moteur.

- Petite rectification aussi, tu peux nous trouver un agent pour surveiller non-stop la fille Dion ?

- Nouvelle suspecte ?

- On ne sait pas encore. On a retrouvé toutes les lettres, bref on t'expliquera, mais il manque la sienne. On ne sait toujours pas si ça la désigne comme coupable, ou bien comme prochaine victime.

- Ok. Je relâche le jeune en garde à vue, j'appelle les gars pour qu'ils relâchent tout le monde sauf Caron et Dion. Appelez-moi dès que vous avez du nouveau.

Lorsqu'ils arrivèrent dans le couloir du bâtiment administratif, ce dernier était parfaitement désert. Seuls deux agents se trouvaient devant deux portes. À leur arrivée, ils leur serrèrent la main tandis que les agents leur expliquaient avoir relâché les étudiants graduellement.

Un jeune homme blond, que Camille et Alex identifiaient immédiatement comme étant Hector Durand selon la description, s'était présenté en leur demandant des informations sur l'affaire. Ils avaient tenté de le repousser le plus rapidement possible lorsqu'ils avaient vu leurs autres collègues arriver avec Caron, mais coriace, le jeune homme blond avait eu le temps d'échanger quelques mots avec l'autre garçon avant qu'il ne soit poussé dans la pièce.

- J'ai l'impression que c'est un cas perdu celui-là. Rien ne lui servira jamais de leçon.

Camille ne répondit à la remarque d'Alex que par un grognement. Il ouvrit la porte si brusquement qu'elle alla frapper le mur et fit sursauter l'étudiant qui attendait.

Les deux agents ne perdirent pas de temps et débutèrent immédiatement l'interrogatoire. Damien Caron affirma qu'il avait paniqué. Pour lui, ceux qui disparaissaient étaient liés à la disparue et il se sentait maintenant en danger. Bien que toute cette histoire ait pu l'amuser au début, elle l'angoissait maintenant.

- On a aussi une question à te poser au sujet des lettres. Il y a combien de copies de chacune ?

- Une seule, pourquoi ?

- Qui a eu l'idée ?

- Si je me souviens bien, c'est Hector qui en a eu l'idée... à moins que quelqu'un lui ait soufflé, mais ça, il ne l'avouera jamais.

- C'était quoi le but ? Chacun écrivait sa petite lettre dans son coin ? Pourquoi elles étaient toutes identiques ?

- On a dû écrire chacun une lettre ; on se les échangeait pour voir, tout le monde les a touchées. Après, monsieur Paltin les a prises et gardées. C'est lui qui les a.

- Et elles servent à quoi ?

- Franchement, je n'ai pas trop suivi. Simplement un moyen de faire connaître la pièce. Créer du grandiose, je suppose. Leurs réunions m'agaçaient, toujours à se disputer, à se chamailler... *Pour un homme qui aime le pouvoir, la rivalité des dieux a quelque chose d'agaçant.* C'était surtout un clin d'œil sarcastique à cette foutue école.

- Comment ça ?

- Chacun a son étiquette, son rôle à jouer dans cette école. Enfin, c'est vrai en général, même en dehors de cette école. Les lettres font partie de la pièce de théâtre, mais sont des éléments trouvés par des gens qui n'en font pas partie. On brouille la frontière entre la réalité et l'art. C'est la mode, non ? Aujourd'hui, tout devient art...

- Et vous n'êtes pas d'accord avec ça ?

- L'art à quelque chose d'unique. Mais tout le monde veut se découvrir artiste.

- Si on le souhaite, pourquoi pas ?

- Vous partez du principe donc, que si j'écrivais un roman, je pourrais m'autodéclarer écrivain ?

- Oui...

- Eh bien pas moi. L'art est réservé à certaines personnes qui ont quelque chose en plus...vouloir faire croire que tout le monde est un artiste...c'est du business. Mais on vit dans une société capitaliste, alors je suppose que c'est inévitable.

Le silence se fit après qu'Alex ait soufflé longuement, se rendant compte que la conversation avait dérivé.

- Bon, reprenons s'il vous plaît. Est-ce que vous vous êtes déjà rendus chez monsieur Paltin ?

- Oui, on y faisait des ateliers.

- Donc tout le monde aurait pu y entrer ?

- Bien sûr. Il nous répète toujours que cette maison c'est notre deuxième foyer à tous. Je sais juste qu'Héloïse a eu la clé pendant un temps. Je ne sais pas si elle l'a encore.

Ils quittèrent l'étudiant sur ces nouvelles informations et se rendirent dans la pièce adjacente. Ils informèrent Héloïse Dion que pour des raisons de sécurité, un agent allait rester à ses côtés pour le restant de l'enquête. Afin de ne pas trop éveiller ses soupçons pour l'instant, ils lui demandèrent au détour de la conversation si elle pouvait leur fournir les

clés de chez son professeur, pour les besoins de l'enquête. Elle parut surprise, puis mal à l'aise : elle annonça alors qu'elle ne possédait plus les clés. Elle les avait perdues, ou bien on les lui avait volées. Cette perte subite ne convainquit pas Alex.

Avant de quitter le campus, ils décidèrent de rendre une dernière visite aux agents de la scientifique dans la chambre d'Anthony Dawn. Lorsqu'ils demandèrent s'il y avait du nouveau, ces derniers leur apprirent que la porte avait été forcée par une clé passe-partout, qui se vendait rarement dans le commerce. Cette découverte amena une nouvelle question : les somnifères avaient-ils été glissés dans la chambre d'Anthony sans que ce dernier n'en sache rien ?

Le lendemain, de retour au commissariat, ils se mirent à récapituler sur un immense tableau les informations et les liens entre tous les suspects. Toute l'affaire était en train de se compliquer. Ils n'avaient pas beaucoup avancé lorsqu'on les appela d'urgence à la salle d'interrogatoire. Ils s'y précipitèrent et furent surpris de découvrir Hugo Roussel, assis sur une chaise en fer, menotté à la table. L'agent présent les informa que le jeune homme avait fait des déclarations surprenantes. Ils entrèrent alors tous les deux et se placèrent devant le jeune homme alors qu'Alex prenait la parole.

- On nous a dit que vous aviez des déclarations à nous faire.

- Est-ce que vous avez retrouvé la trace de monsieur Paltin ?

- Comment est-ce que vous êtes au courant pour ça ?

- C'est Hector qui nous l'a dit. Il l'a déduit, je suppose.

Camille menaça d'aller donner une leçon à cet étudiant, mais se tut bien vite pour laisser l'interrogatoire se dérouler.

- Je n'y suis pour rien !

- Mais il n'a pas été question de vous soupçonner...

Jamais Alex n'avait vu l'étudiant dans cet état. Il semblait terrifié, la main et les genoux tremblants, les yeux larmoyants, et il ne cessait de bégayer.

- Pour Amélia non plus je n'y suis pour rien ! Je vous le jure. Mais j'ai bien enlevé quelqu'un.

Il baissa la tête, ses épaules se mettant à trembler par à-coups, suivant les sanglots qui secouaient son corps.

- C'est moi qui ai enlevé Anthony.

Sa voix avait encore baissé de plusieurs décibels et il releva la tête doucement. Alex, tout comme Camille, était choqué par cette révélation. Il fixait l'étudiant, incapable de parler, alors que ce dernier affichait un air honteux.

- Je voulais simplement le faire parler, qu'il me dise où il avait emmené Amélia, ce qu'il lui avait fait...

- Vous reconnaissez donc avoir kidnappé Anthony Dawn, mais affirmez n'être pour rien dans la disparition d'Amélia Cravitz et celle de Zachary Paltin. Comment avez-vous procédé ?

- Je lui ai donné rendez-vous près du pavillon. Il faisait noir, on n'y voyait pas à cinq mètres. On a marché dans la forêt en discutant, parce qu'Amélia a toujours aimé cet endroit. *Servez-vous de tout le pouvoir que vous donne sur elle cette amitié qu'elle a pour vous...* Il n'a pas résisté à mon invitation. Mes mains me démangeaient. J'aurais voulu le faire souffrir, vraiment souffrir. Mais je me suis contenté de l'assommer.

- De quelle façon ?

- Vous croyez que je mens ? Que je protège quelqu'un ?

- Pourquoi pas ? Ça s'est déjà vu. Alors, de quelle façon l'avez-vous assommé ?

- Avec une grosse branche que j'ai trouvée. Il ne voulait pas parler. Vous comprenez ? Il refusait de parler. Mais pas de me narguer. Il a commencé à me dire des trucs du genre : imagine dans quel état elle doit être, tu crois qu'elle est encore vivante, mais moi j'en doute... Je n'ai pas pu me contrôler. Il sait...il sait où elle est.

- Et après ? Vous ne l'avez pas laissé allongé dans la forêt, je suppose.

- Non... Je l'ai pris avec moi. Je l'ai amené dans un cabanon qui est à l'extrémité ouest du bois...

- Vous l'avez tiré ?

- Je l'ai pris sur mes épaules. Il pèse son poids, ça m'a pris toute la nuit... surtout que je suis passé dans la rivière... tout le monde sait que ça rend les traces invisibles. Mais je deviens fou de ce que j'ai fait. *J'ai conçu pour mon crime une juste terreur. J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur.*

Alors qu'il avait affiché un air accablé durant tout l'échange, le jeune homme n'avait pas pu refréner un sourire fier. Il restait tout aussi nerveux et tremblant alors que le duo de flics commençait à perdre la tête face à ces retournements de situation.

- Et il est où maintenant, Dawn ?

- Il est toujours dans le cabanon... il est attaché.

- Pourquoi l'avoir laissé attaché ? Vous venez vous dénoncer, pourquoi ne pas l'avoir relâché ?

- On se doit de chasser la souillure que nourrit ce pays, et de ne pas l'y laisser croître jusqu'à ce qu'elle soit incurable. Il doit payer pour ce qu'il a fait.

On apporta une carte pour que l'étudiant puisse indiquer le cabanon et, après l'avoir mis en cellule, Alex et Camille se précipitèrent à la voiture. Ils contactèrent le maître-chien en lui demandant de les rejoindre sur le campus. Ils n'étaient que tous les trois lorsqu'ils partirent en direction de la vallée et du pavillon.

- Elle est compliquée votre histoire. Vous êtes certains qu'il ne ment pas pour gagner du temps ? De ce que vous m'avez dit, ce gars a toujours été sur la liste des suspects.

- On y a pensé... mais il a trop bien décrit son enlèvement, tout y est. Et sincèrement, c'est le seul avec Paltin qui aurait la force physique de déplacer Dawn.

- Et pourquoi seulement reconnaître cet enlèvement-là d'ailleurs ?

- Peut-être parce que c'est vrai... et qu'il a simplement paniqué à l'idée d'être accusé de tout quand on a appris que les disparitions ne s'arrêtaient pas.

Ils continuèrent d'avancer en discutant quand tout à coup, le chien se mit à aboyer comme un possédé. Il tira de toutes ses forces sur la laisse, manquant de faire tomber son maître. Ses yeux étaient fixés sur sa proie au loin. Les trois hommes levèrent la tête. Alex dut

plisser les yeux pour être certain qu'il ne s'agissait pas d'une hallucination, son cerveau refusant de traiter l'information.

Sur la colline qui menait au pavillon se trouvait une jeune femme. Grande et blonde, elle semblait peiner à tenir sur ses jambes. Elle ne criait pas ; simplement, elle agitait les bras vers eux, leur demandant d'aller à sa rencontre. Ses vêtements n'étaient pas abîmés, mais sales, et ses cheveux blonds étaient emmêlés. Lorsqu'ils se mirent à courir vers elle, ils virent qu'elle luttait pour ne pas tomber de fatigue. Camille tentait de la rejoindre au plus vite, bien conscient qu'elle pouvait s'écrouler à tout moment, et c'est ce qu'elle fit en se laissant tomber de tout son poids dans ses bras. La jeune fille s'accrochait à lui comme si sa vie en dépendait, pleurant toutes les larmes de son corps, en suppliant qu'on lui vienne en aide. Elle eut simplement l'énergie pour relever son visage vers eux et pousser un cri avant de s'évanouir.

Camille se redressa, la jeune fille toujours dans les bras, avant de l'observer.

- Amélia Cravitz.

Sans aucun doute, c'était bien elle. Alex ne perdit pas un instant et appela les secours. Lorsque ces derniers arrivèrent, ils furent rapides et efficaces, diagnostiquant une forte déshydratation et un grand choc émotionnel. Elle fut prise en charge et emmenée dans l'hôpital le plus proche. Alex partit avec l'ambulance pour garder un œil sur elle et pouvoir l'interroger le plus rapidement possible. Camille, lui, remis de ses émotions, partit avec le maître-chien pour trouver le cabanon. Ils firent toutefois un détour par le pavillon de chasse.

En arrivant devant ce dernier, ils découvrirent l'endroit désert, la porte s'ouvrant légèrement sous l'influence du vent créait le seul mouvement dans ce tableau. Lorsque Camille entra, rien n'avait changé, à part un petit morceau de coton qui sentait le chloroforme sur un des lits : le coupable avait donc endormi la jeune femme et avait eu le temps de se sauver avant qu'elle ne se réveille. Il prit le temps de refermer la porte avant de se diriger vers le cabanon avec le maître-chien.

Il ne fut pas facile à trouver et Camille se fit la réflexion qu'effectivement, il n'y avait que Hugo Roussel pour avoir la force physique de traîner Dawn ; il était d'ailleurs surprenant qu'il ne l'ait pas assommé plus près du cabanon.

Lorsqu'ils traversèrent les bois, Camille ne put s'empêcher d'imaginer les deux adolescents, la nuit de l'enlèvement. Dans le noir, alors que l'un ne pouvait refréner sa colère, l'autre attisant ses nerfs, peut-être sans s'en rendre compte. Il imagina les deux marcher côte à côte, il vit les mains tremblantes de Roussel. En passant à gauche du renforcement dans les broussailles, il ne put que visualiser le corps de Dawn tomber, inerte, après avoir été frappé d'un coup violent à la tête par son camarade.

Sans les indications de Roussel, jamais ils ne l'auraient trouvé. Il ne s'agissait que de quelques planches de bois clouées les unes aux autres, et qui sentaient la moisissure. Le chien se mit à grogner, laissant Camille sur ses gardes. Il sortit son arme et fit le tour du bâtiment : aucune fenêtre. Il trouva la porte légèrement ouverte et sut avant même de la repousser qu'il trouverait ce cabanon désespérément vide. Le sol poussiéreux possédait cependant un endroit en son centre où le bois luisait et où reposait un restant de corde. Il jura, empocha la corde et demanda au maître-chien d'amener le berger allemand à la recherche d'une quelconque piste. Il se lança à nouveau dans la direction du pavillon, mais par un autre chemin, suivant quelques branches cassées.

- Si tu me dis qu'il a, à nouveau, traversé la rivière et qu'on perd sa trace une nouvelle fois, je vais finir par croire qu'il le fait exprès.

- Désolé de te l'annoncer, mais c'est exactement ça. On l'a perdu.

Le chien reniflait le sol partout à la fois, mais ne tirait plus sur sa laisse. Ils traversèrent la rivière par acquit de conscience, pour être certains de ne pas passer à côté d'une piste ; malheureusement, ils furent incapables de déterminer le chemin emprunté. Après plusieurs dizaines de minutes infructueuses, Camille remercia le maître-chien et ils retournèrent sur le parking. Il se précipita dans sa voiture, alluma les gyrophares et partit en direction de l'hôpital.

Alex faisait les cent pas dans le couloir lorsqu'il aperçut Camille arriver en trotinant. Alex lui expliqua que le médecin était en train d'établir la stabilité physique et mentale d'Amélia Cravitz avant qu'ils ne puissent l'interroger, et lui demanda comment la recherche de Dawn s'était déroulée. Il ne fut qu'à moitié surpris, mais resta déçu, lorsque son collègue lui raconta le tout. Il ne voyait pas pour quelle raison Roussel serait venu se dénoncer, après

avoir changé le corps de place. Anthony Dawn avait-il réussi à s'échapper par ses propres moyens ? Mais alors, où était-il ? Ou bien, est-ce que quelqu'un était allé le chercher ? Mais alors, comment cette personne était-elle au courant de toute cette histoire ? Ces questions demeuraient sans réponse lorsque l'infirmière et le médecin sortirent de la chambre.

- Messieurs, vous pouvez l'interroger. Simplement, soyez prudents, ne la fatiguez pas trop.

Ils entrèrent ensemble dans la chambre pour se retrouver en face d'une jeune fille blonde magnifique. Ses cheveux étaient amassés en un chignon lâche au sommet de sa tête et son visage avait repris des couleurs. Toutefois, des cernes violets se dessinaient sous ses yeux à moitié fermés, laissant paraître sa très grande fatigue.

- Bonjour Mademoiselle Cravitz. Nous sommes les policiers chargés de l'enquête suite à votre disparition.

Alex allait commencer à poser ses questions, mais la jeune fille se mit à pleurer. Elle renifla quelques instants en signifiant que tout allait bien ; elle n'était que submergée par ses émotions et la fatigue.

- Pouvez-vous nous raconter tout ce dont vous vous souvenez, s'il vous plaît ? Le plus détaillé possible serait le mieux, pour nous aider à trouver qui vous a fait ça.

- C'est Hugo. C'est forcément lui.

Camille et Alex furent plus que surpris devant cette accusation.

- Hugo Roussel, votre petit ami ?

- Oui. Il a dû le faire par jalousie, mais c'est forcément lui.

- D'accord. Racontez-nous tout ce dont vous vous souvenez. Ensuite, expliquez-nous pourquoi il s'agit de lui. Vous l'avez vu ? Vous vous êtes battus ? On a trouvé des traces de lutte.

- Non ! Non, on ne s'est pas battus et je ne l'ai même pas vu... Vous êtes au courant pour la mise en scène, je suppose ?

- Oui, vous avez donc disposé la lettre sur votre bureau et vous vous êtes rendue au pavillon de chasse.

- Exactement. Tout se déroulait comme c'était prévu, seul bémol, le robinet de la salle de bain fuyait quand je suis arrivée. Dans le salon, il y avait un plateau avec une rose et une part de gâteau au citron avec des graines de pavot. Je ne me suis doutée de rien et après avoir bu, j'ai senti comme des étourdissements. Je n'avais pas mon téléphone et j'étais épuisée de ma marche. J'ai cru que j'étais simplement fatiguée. Après ça, je ne me souviens plus de rien. J'ai l'impression d'avoir repris semi-connaissance pendant quelques secondes, d'avoir ouvert les yeux, mais tout était tellement noir, je me serais crue dans les ténèbres. Vous comprenez ?

- Pas vraiment, non. Quel est le lien avec Hugo Roussel ?

- Ce truc... de la rose et du gâteau au citron, c'est comme une tradition entre nous.

- Et personne d'autre ne connaît cette tradition ?

- Qui ferait attention à ce détail ? Même Anthony ne le connaît pas.

- Très bien. Et comment vous êtes-vous échappée ?

- Je ne me suis pas échappée... je me suis réveillée dans le salon du pavillon.

Les policiers furent pris au dépourvu par cette réponse. Camille demanda à Amélia de tout lui raconter dans les moindres détails encore une fois, ainsi que de lui parler de ses relations avec chaque personne de la troupe.

- Quelle est votre relation avec Anthony Dawn ?

Amélia pencha la tête sur le côté en regardant Camille droit dans les yeux.

- On a eu une aventure. Dans le dos d'Hugo ; et je suis persuadée que vous êtes au courant. Mais c'est fini, j'y ai mis un terme, même s'il n'a pas très bien pris la chose.

- Comment cela ?

- Je crois qu'il pense qu'on est encore ensemble d'une certaine façon. *L'amour...n'est que le roman du cœur : c'est le plaisir qui en est l'histoire.*

- Et avez-vous une relation particulière avec Damien Caron ?

- Damien ? Non, vraiment pas. Il est plutôt le solitaire de la troupe...

- J'ai une dernière question pour vous : votre professeur monsieur Paltin, pouvez-vous nous décrire dans vos propres mots la relation qu'il entretient avec la troupe ?

- On est une communauté soudée. On se tient les uns les autres, par notre affection, par nos sentiments...ou même nos secrets...c'est un fait. On a accepté de payer ce prix pour pouvoir réussir. Mais ça a été un long processus, et c'est justement Monsieur Paltin qui nous l'a appris, qui nous a aidés. Je peux vous assurer qu'on lui doit beaucoup...et on ferait beaucoup pour lui. Il n'a qu'à demander.

Alex et Camille ne furent même pas surpris par cette réponse. Cet aspect fermé, de communauté, était présent depuis le début de leur enquête, il ne faisait que s'exposer maintenant au grand jour.

Ils préférèrent ne pas la mettre au courant pour les autres disparitions, souhaitant la préserver après les événements traumatisants qu'elle venait de vivre. Camille la remercia et lui souhaita un bon rétablissement. Ils lui indiquèrent également la procédure à suivre pour porter plainte officiellement au commissariat, une fois qu'elle serait remise. Enfin, ils quittèrent la chambre.

Ils retournèrent à l'agence et Camille souhaita interroger Hugo Roussel à nouveau, pendant qu'Alex se rendait dans leur bureau pour établir la chronologie des nouveaux éléments dont ils disposaient.

Avant même qu'il ne puisse mettre l'étudiant au courant de la réapparition de sa petite amie, ce dernier lui posa une question.

- Anthony va porter plainte contre moi ?

- Ça va être compliqué puisqu'il est toujours porté disparu. On s'est pointé au cabanon : il était vide.

L'étudiant écarquilla les yeux de telle manière que Camille crut qu'ils allaient sortir de leurs orbites. Il devint aussi blanc qu'un linge, ne cligna pas des yeux pendant un long moment, et demeura dans le silence. Il se pencha ensuite légèrement en avant, la voix tremblante.

- Vous plaisantez...

- J'en ai l'air ?

- Je vous jure que je vous ai dit la vérité ! Il a peut-être pu s'échapper ? C'est sûrement ça.

- Alors pourquoi est-ce qu'on ne le retrouve pas ? Pourquoi est-ce qu'il ne vient pas vous dénoncer ?

- Mais parce que c'est lui le coupable. *Et pourquoi donc partir ? Quel caprice vous rend ennemi de vous-même ?* Il est en fuite.

Hugo Russel regardait Camille, attendant un geste, une parole, comme pour le sortir de ce cauchemar.

- On n'a pas retrouvé Anthony Dawn. Par contre, on a bien retrouvé quelqu'un.

- Monsieur Paltin ?

- Raté. Mademoiselle Cravitz.

Le jeune homme inspira violemment, demandant un verre d'eau, mais restant calme en apparence. Camille l'observa le temps qu'on lui amène à boire, mais il le pensait sincère.

- Est-ce qu'elle va bien ?

- Elle est épuisée, mais en bonne santé. Elle s'est réveillée dans le pavillon de chasse. Elle ne sait pas ce qui lui est arrivé.

- Peut-être qu'Anthony l'a libérée et a pris la fuite...

- Ça ne tient pas la route, et que viendrait faire Monsieur Paltin dans tout ça ? D'ailleurs, c'est fou cette façon que vous avez de toujours accuser Anthony, mais jamais monsieur Paltin.

- Monsieur Paltin ne veut que notre bien. C'est notre bienfaiteur. Jamais il ne nous ferait de mal. Plusieurs d'entre nous feraient n'importe quoi pour lui.

Camille plissa les yeux, toujours aussi désarçonné devant la dévotion générale envers ce professeur. Après la déclaration d'Amélia Cravitz, et surtout après avoir côtoyé ces étudiants, le policier ne pouvait s'empêcher de penser que cette école était en réalité un poison.

Cependant, bien que Paltin fasse maintenant un coupable idéal, Camille n'arrivait toujours pas à trouver un réel motif et une ligne directrice plausible dans toute cette affaire. Il annonça alors à l'étudiant qu'Amélia Cravitz avait évoqué son nom, et le choc fut si intense qu'ils durent arrêter l'interrogatoire et appeler l'équipe médicale.

Le commissariat était en train de se vider, à cette heure tardive, et c'est pourquoi Camille fut très surpris en rencontrant Germain dans l'ascenseur, les bras chargés de nourriture. Il se proposa de l'aider. Elle accepta volontiers et ils se rendirent ensemble au bureau partagé par Alex et Camille.

Alex se tenait debout devant leur grand tableau. Un homme dans la cinquantaine se tenait au bureau d'Alex et Camille alla lui serrer la main. Il s'agissait de Charles Bélanger, un des psychologues, doué et efficace.

- Ton cher collègue est venu me trouver dans mon bureau. Il m'a parlé de votre enquête et m'a rendu curieux.

Camille remercia cette équipe nouvellement constituée tandis qu'Alex fixait le tableau, se retournant avec un air désabusé vers les autres.

- Il y a beaucoup trop de zones d'ombre dans cette affaire, et cette école...ça ressemble tellement à une secte...une « communauté », comme ils disent, je m'étonne même plus qu'autant d'anciens élèves aient fini cinglés.

Il laissa un silence avant de poursuivre.

- Amélia Cravitz se réveille dans le pavillon, mais où était-elle ? Les lettres se sont dédoublées ? La clé qui a forcé la porte d'Anthony ? On a des disparus partout. Une qui réapparaît, un qui disparaît... après avoir déjà disparu, et l'autre il a tellement disparu qu'on ne le retrouvera jamais. Et la lettre manquante d'Héloïse...

- Je pense que vous prenez le problème à l'envers. Tout porte à croire que le coupable à tout prévu : relâcher la première disparue, c'est un message qui est envoyé. La fille n'a pas été touchée ni blessée, c'est une mise en scène. Mais avec ce que vous nous racontez sur cette école, ça ne me surprend pas.

Charles Bélanger avait pris la parole, écrivant certains éléments sur un carnet. C'est Camille qui lui répondit.

- On ne fait que lui courir après, mais le temps que l'on suive son plan, on aura toujours un train de retard.

- De ce qu'Alex m'en a décrit, j'ai l'impression qu'on a affaire à une sorte de maniaque du contrôle. Tout est extrêmement bien pensé. La seule chance, c'est de le faire dévier de son plan. Le fait que la première disparue réapparaisse me laisse penser qu'on se trouve en face d'une catégorie de sociopathe...mais même là, il y a quelque chose qui cloche. Ce genre de personne, normalement, a besoin de mort. On aurait dû retrouver la fille massacrée, pas courant à votre rencontre. Le plan est extrêmement intelligent...je ne comprends pas encore... En tout cas, ça élimine clairement votre Anthony Dawn. Pour l'instant, je pense que la seule façon de choper ce cinglé, c'est de le faire dévier de son plan, c'est toujours dans l'improvisation qu'ils se plantent.

- Attention, dans tes équations, il faut retirer tous les événements autour de Dawn, Roussel a avoué et...

- Pas forcément. La rivalité entre lui et le fameux Roussel est tellement connue de tous que votre coupable aurait pu le voir venir.

- Alors pour notre maniaque, on élimine Dawn. On reste sur Paltin. Germain, essaie de nous repasser encore une fois la maison au peigne fin, s'il te plaît. Roussel m'a dit, enfin, il m'a presque décrit Paltin comme un Dieu tout-puissant tout à l'heure.

- Paltin semble plausible, mais un autre pourrait faire l'affaire : le jeune journaliste.

- Hector Durand ?

Alex fronçait les sourcils, mais Camille, bien que surpris, trouva le raisonnement sensé. La scientifique se redressa aussi sur sa chaise avant de regarder Camille.

- C'est vrai qu'en suivant la trace d'un maniaque suivant un plan précis...il se pose là. Il se fiche bien de rendre l'enquête impossible, le temps qu'il peut devenir célèbre avec ses articles. Vous pensez qu'il aurait mis tout ça en place, en mode : je crée une histoire enfin digne que je la raconte ? Si on part du principe, avec ce que vous nous avez décrit de la

déclaration de Cravitz, comme quoi ils se tiennent tous...il a pu penser qu'il ne risquait rien en jouant avec eux. Au niveau de la chronologie des événements et de sa garde à vue, ça passerait ?

- Plutôt bien, je pense.

Alex se racla la gorge avant de reprendre la parole.

- Durand aurait fait tout ça ? Il est toujours au courant de tout... et les crimes passionnels vendent toujours bien. Mais alors Paltin ? C'est quoi son rôle là-dedans, s'il n'est plus le coupable ? Pourquoi l'avoir enlevé ?

- Je suis d'accord avec Alex. Paltin... sa disparition semble sortie de nulle part, s'il n'est pas le coupable. Il n'est pas relié à Cravitz...

- À moins qu'il ait tout compris. Il a tout découvert, ce qui explique aussi son ton nerveux avant sa disparition. La disparition de Paltin est simplement un moyen de le faire taire.

Camille effaça le tableau et leur petit groupe tenta de tout remettre en ordre, affichant chaque personne avec une couleur spécifique pour essayer d'y voir plus clair.

- Germain, tu es certaine que la clé passe-partout utilisée par celui qui a forcé la porte de Dawn est rare ?

- Marcot, je connais mon métier. Dès que je l'aurai dans les mains, je te le dirai si c'est la bonne. La clé utilisée avait un défaut. Elle a raclé un endroit intérieur de la serrure. Je la reconnaîtrai.

- Et si on se servait de cet élément pour piéger notre coupable ?

Tous se retournèrent vers Alex qui fixait obstinément le tableau. Il pointa le portrait de Paltin, puis celui de Durand. Il se leva et marcha droit vers le tableau.

- Maniaque du contrôle, hein Bélanger ? Donc il tient à son travail, à son œuvre.

- Je ne vois pas où tu veux en venir.

- Si on lui volait son travail ? Ne me regardez pas comme ça. Rien de terrible, mais on pourrait mentir un peu : pourquoi ne pas dire qu'on a retrouvé cette fameuse clé chez Paltin ?

- Comme si l'auteur du crime l'avait laissée tomber là ? Ça ne fonctionnera jamais ton truc.

- Je crois que l'idée de Pradel est bonne.

Bélanger venait de prendre la parole, les sourcils froncés et une main se massant le menton. Il se perdit quelques instants dans ses pensées avant d'annoncer.

- Le jeu pourrait en valoir la chandelle. Annoncez que vous avez trouvé la clé chez le prof, mais pas n'importe comment : faites fuiter l'info devant le jeune journaliste. Selon son profil, il n'arrivera pas à garder le secret, il va écrire un article. On pourra l'analyser et tenter d'y trouver quelque chose qui nous le pointera du doigt en le désignant comme coupable. Si, par contre, c'est le prof ; soit la clé est vraiment chez lui et il paniquera, soit il sait que vous mentez et il pourrait alors se montrer moins prudent. Dans tous les cas, c'est une opportunité pour démasquer votre coupable.

Chacun pesa longuement le pour et le contre et ils finirent par décider qu'il s'agissait du meilleur moyen pour faire sortir le loup du bois.

Ce fut une première victoire pour Camille et Alex lorsque, le lendemain après-midi, Hector Durand se présenta à la porte de la maison de Paltin. Il posa de nombreuses questions et Germain fit une magnifique prestation en venant annoncer qu'elle avait trouvé la fameuse clé, avant de paraître horrifiée à l'idée que l'étudiant ait pu l'entendre ; ce dernier fit mine de rien. Le soir même, ils découvrirent un nouvel article sur le blog de l'école.

Une nouvelle fois, l'article se faisait le parfait porte-parole de leur histoire. Après avoir dénigré le duo de flics, Durand annonçait que ces derniers étaient enfin sur une piste. Il annonçait ensuite qu'il savait de source sûre qu'une clé rare avait été découverte chez le professeur. La conclusion était sans équivoque : monsieur Paltin avait enlevé ses élèves.

Alex et Camille se précipitèrent dans le bureau de Bélanger, interrompant son coup de téléphone, et ils se mirent à étudier l'article. Le psychologue parla longtemps, plongé parfois dans de profondes réflexions, mais ses déductions furent sans appel : Hector Durand

n'avait pas le profil recherché. D'après lui, l'étudiant relevait simplement de l'opportuniste, mais pas du maniaque. Il ne faisait que trouver sa joie dans le colportage d'histoire ; rien dans son ton ou son vocabulaire ne laissait transparaître la jubilation ou l'agacement que le coupable devait ressentir à ce moment même.

Camille sentit la colère s'emparer de lui le lendemain lorsqu'Alex lui annonça que Durand avait publié, le matin même, un nouvel article des plus déconcertants. Alex ne laissa pas le temps à son collègue de digérer les informations qu'il se dirigeait déjà vers le bureau de Bélanger. Alex expliqua alors aux deux hommes la teneur de ce nouvel article : Durand avait totalement changé son fusil d'épaule. Dans l'article, il accusait maintenant la police d'avoir joué avec les preuves pour faire de Paltin un bouc émissaire parfait.

- Le plus surprenant, c'est qu'il affirme posséder la clé qui a été utilisée pour forcer la porte d'Anthony Dawn. On aurait pu se tromper ? Et s'il était finalement bien celui qu'on recherche ?

- J'en doute...il faudrait voir déjà s'il a vraiment cette clé. Et alors, comment il l'a reçue. On pourra statuer sur un nouveau portrait du kidnappeur à ce moment-là...mais s'il a véritablement envoyé la clé à Durand...alors il cherchera sûrement à dédouaner Paltin. À moins que ça ne soit Paltin lui-même. Je retourne dans votre bureau pendant que vous allez à la pêche aux infos.

Ils échangèrent un regard entendu et le duo se précipita dans la voiture, direction le campus. Ce fut une énième répétition : en arrivant sur le parking, Marchal les attendait pour leur signifier que la Directrice avait déjà convoqué l'étudiant dans son bureau.

- ... tout cela n'est pas un jeu !

La voix de Suzanne Lefarge s'était fait entendre de l'autre côté de la porte encore fermée. Camille ne prit pas la peine de frapper avant d'entrer. Il trouva la Directrice derrière son bureau, affichant l'air le plus épuisé qu'il lui ait connu. Face à elle, horripilant et toujours aussi arrogant, se trouvait Hector Durand.

- Bien sûr que si, c'est même monsieur Paltin qui nous l'a appris. D'ailleurs : *la récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues,*

de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore. Il faut simplement apprendre à tirer les bonnes ficelles et apprécier la renommée.

Camille ne laissa pas à l'étudiant le temps d'en dire plus. Il s'avança vers lui d'une démarche assurée et lui passa les menottes. Alex, lui, sortit un sachet scellé pour y poser la clé et l'enveloppe, lesquelles trônaient sur le bureau. Lefarge et Marchal se levèrent instantanément, mais n'osèrent pas émettre le moindre signe de protestation devant l'arrestation de leur étudiant.

Alex pensait que ce dernier comprendrait la gravité de la situation une fois menotté à l'arrière d'une voiture de police ; mais ce ne fut pas le cas. Il regardait autour de lui, les yeux grands ouverts et un sourire rayonnant sur le visage. Lorsqu'ils arrivèrent à l'agence, ils croisèrent Hugo Roussel qui était ramené à sa cellule. Il parut surpris de voir son camarade, mais ce dernier le gratifia d'un sourire, ainsi que d'un « chacun son tour ». Ils montèrent au laboratoire pour prendre les empreintes de Durand et donner la clé et l'enveloppe à la scientifique. Une fois ces deux choses faites, ils se rendirent dans une salle d'interrogatoire.

- Je vais aller droit au but : est-ce que la clé que l'on vous a confisquée est à vous ?

- Non.

- Comment êtes-vous entré en sa possession ? Elle est à qui cette clé ?

- À qui elle est, j'en n'ai malheureusement aucune idée. On a une grosse boîte aux lettres commune à l'extérieur de la résidence, donc quand je suis allé voir en rentrant cette nuit, l'enveloppe m'attendait sagement. Pas de nom, pas d'adresse, juste une enveloppe blanche.

- À votre avis, qui ?

- Je vous l'ai dit, je n'en sais rien. Par contre, je suis heureux qu'on soit venu me la donner à moi, et pas à vous. La personne qui me l'a apportée a du goût, elle doit aimer mes articles. *Demain j'attends la haine ou la faveur des hommes...* ça m'importe peu, tant que mon nom se trouve sur toutes les lèvres.

- Ce n'est pas un jeu !

- Si, justement. Vous êtes comme la Directrice. Cette vieille harpie refuse de comprendre ce qui est évident : c'est un jeu. C'est ce qu'on nous a appris : une parfaite mise en scène. Tout est permis...le temps qu'on reste entre nous.

- Un de vos camarades a sûrement été enlevé et votre professeur, ô combien adoré, a disparu lui aussi. Vous trouvez que c'est un jeu ?

- Un jeu...ou de l'art. À vous de choisir.

- Arrêtez de faire le malin avec nous. Vous semblez tous avoir une idée très personnelle de ce qu'est l'art dans votre école. Mais croyez-moi, vous devriez plutôt tous être enfermés.

- C'est ce qu'on est. On l'est tous. Chacun a sa petite vie, chacun dans son petit milieu...Le milieu de l'art ne fait pas exception. Ça ne vous a jamais paru bizarre que l'on soit sept milliards d'humains sur terre, mais qu'on puisse continuer d'annoncer que le monde est petit ?

- Alors pour vous, le monde artistique peut être aussi dépravé qu'on le veut, tant que cela reste en cercle fermé ?

- L'art a toujours été à la recherche d'une sorte de beauté. Maintenant, il est à la recherche de sensations. Ce n'est pas parce qu'on ne les comprend pas, ou qu'on souhaite les rejeter qu'il ne s'agit plus d'art. Comme je vous le dis. C'est un jeu.

Cet acharnement à dire que cette enquête était un jeu commençait à énerver Alex. Il voulut contrer l'étudiant, mais Durand se perdit dans des considérations qui ne menèrent à rien. Camille mit fin à l'interrogatoire lorsque Germain apparut à la porte, leur faisant signe de venir.

- Tu as trouvé quelque chose ?

- Est-ce qu'il sait d'où vient la clé ?

Alex secoua la tête de gauche à droite pour toute réponse. La jeune femme leur montra alors la clé et l'enveloppe sur lesquelles des traces avaient été révélées.

- C'est la bonne clé. Je veux dire, la vraie clé qui a forcé la serrure. Elle possède bien l'anomalie que j'y avais notée.

- Et toutes ces traces ? Tu as trouvé des empreintes ?
- Seulement celles de Durand. Il a manipulé ces deux objets dans tous les sens.
- Quel con. Alors, il aurait peut-être menti ? Et si la clé était vraiment à lui, finalement ?
- Je ne crois pas. La clé, comme l'enveloppe, a subi un grattement. C'est une technique pour retirer toute trace, je vous épargne les détails.
- Tout le monde peut le faire ?
- Normalement, c'est fait avec une solution liquide spécifique, mais là, ça a été fait avec une méthode... artisanale, mais efficace. C'est très ingénieux.
- Je ne comprends pas...il est tellement minutieux depuis le départ...et là il laisse un semblant d'empreinte ? Pourquoi ne pas avoir mis de gant ?
- À mon avis, la clé n'était pas prévue. Bélanger aura peut-être une théorie, mais je pense que la clé ne devait jamais sortir...votre coup de bluff a fonctionné, il a paniqué.
- Alors on fait quand même du surplace ?
- Pas entièrement, on peut retirer Paltin et le jeune que vous venez d'interroger de la liste. Regardez, sur l'enveloppe, il reste une moitié d'empreinte, un peu effacée. J'ai comparé comme j'ai pu avec les empreintes du jeune, ça ne semble pas concorder. J'ai comparé avec les empreintes de Paltin trouvées chez lui, ce ne sont clairement pas les siennes.
- Maintenant qu'on a des empreintes, on va prendre celles de tous les membres de la troupe.
- Ça ne mènera sûrement à rien. L'empreinte est trop effacée. Paltin a une cicatrice sur ce doigt, c'est pour ça que je suis certaine que ce n'est pas lui ; et votre jeune, je ne vois pas pourquoi il effacerait ses empreintes pour tout manipuler après.
- Si on suit ce raisonnement, Paltin est donc innocent. Il a sûrement été enlevé parce qu'il avait tout compris.

Alors qu'ils se rendaient tous les trois au bureau pour y noter les nouvelles informations, ils y trouvèrent le psychologue. Ils s'installèrent et, tandis qu'Alex notait et affichait ses

nouvelles données sur le tableau, Camille se chargea de mettre Germain et Bélanger au courant des nouveaux éléments.

- Maintenant vous savez tout. Des idées ?

- On dirait que vous avez tapé juste avec la clé, finalement. Il a été moins prudent et s'est précipité pour envoyer la clé.

- Oui, mais justement, cet empressement, tu penses que c'est pour revendiquer son travail ? Et c'est pour ça que la clé atterrit dans la boîte aux lettres de Durand et pas sur notre bureau ?

- C'est une protection.

Germain avait parlé plus vite que Bélanger. Les trois hommes se tournèrent vers elle alors qu'elle semblait plongée dans ses réflexions.

- Le coupable est en train de protéger Paltin et sa réputation. Regardez : vous êtes allé arrêter Roussel, puis Durand, Dawn a été arrêté et suspecté aussi. Le coupable n'a jamais rien fait, il reste dans l'ombre. Mais là, à cause de l'article et de votre fameuse clé, c'est Paltin qui est touché et qui va être lynché sur la place publique. Et bizarrement, de manière précipitée, on a la preuve irréfutable que Paltin n'y est pour rien. La clé a été envoyée à Durand pour que la réputation de Paltin soit lavée sur la même place publique que celle où il aurait dû être lynché.

Tous adhérèrent à cette conclusion et ce nouvel élément fut ajouté au tableau. Ce fut Bélanger qui reprit la parole.

- Cette histoire l'a fait dévier de son plan initial. Il risque de ne plus bouger maintenant.

- Alors tu es persuadé qu'il suit une histoire ?

- Vu son profil et son milieu, oui. Les paroles que vous nous avez rapportées, comme quoi tout est un jeu et une mise en scène, ça confirme. Le fait qu'ils soient tous en train de toujours citer des pièces de théâtre, l'ambiance très communautaire, voire sectaire de cette école, tout porte à croire que votre kidnappeur s'est basé sur une histoire et a laissé le reste se dérouler. Je pense que trouver l'histoire que le coupable suit nous mènera directement à

lui. Toutefois, et c'est ce qui m'inquiète... puisqu'il laisse l'affaire se dérouler, ça signifie qu'il attend un dénouement... reste à savoir lequel.

Le silence se fit dans le bureau. Bélanger se racla la gorge avant de reprendre.

- Il fallait bien commencer quelque part, alors je me suis penché sur le chiffre douze.

- Parce qu'ils sont douze ?

- Exactement. On a toujours tendance à penser que tout sort de nulle part, mais je suis persuadé que le maniaque qui nous occupe se base sur des éléments réels qui l'entourent pour monter son histoire. On a foncé tête baissée sur l'histoire du triangle amoureux, mais je vous parie que le coupable s'est servi de ça dans une histoire où il existe déjà un triangle amoureux. On est devant un cas de confabulation. Il confond tellement la fiction et la réalité que la fiction devient réalité. Il modifie la réalité pour qu'elle lui convienne. Il joue avec les disparitions.

- Ça expliquerait effectivement qu'on ne retrouve aucun cadavre. Et ça fonctionne bien avec l'ambiance secte de cette école. Le prof et la Directrice sont allés jusqu'à mettre en scène des disparitions. Qu'un cinglé maniaque tente de jouer avec ses camarades... il pourrait presque être en train de monter une pièce grandeur nature non ?

- C'est plus que plausible. Cela expliquerait aussi pourquoi seuls les gens de cette classe disparaissent. Mais je vous le répète : si notre théorie s'avère la bonne, il y a forcément un message caché derrière ; et bien que cette enquête ne montre aucun cadavre pour l'instant, je n'écarte pas la possibilité que tout cela se termine dans un bain de sang.

Le silence retomba dans le bureau. C'est Germain qui reprit la parole, soulevant un problème de taille.

- Le triangle amoureux est donc notre point de départ pour nos recherches. Notre coupable s'est inspiré d'un triangle amoureux fictif pour le recréer dans la vraie vie... le problème, c'est que ça ne fait pas exception comme histoire. Et on cherche dans une pièce de théâtre, je suppose, si tout est lié.

- Exactement. C'est pour cela que je me suis interrogé sur le nombre. Je pense que la mise en scène se base également là-dessus. Le seul problème, c'est que douze, c'est un chiffre qu'on retrouve souvent.

Ils passèrent un très long moment, chacun dressant une liste des œuvres théâtrales trouvées sur des forums, dans lesquelles le triangle amoureux était au centre de l'intrigue. Ils allaient finir par s'arracher les cheveux lorsque le téléphone du bureau d'Alex les interrompit et les fit sursauter. Il s'agissait de l'agent de sécurité que l'on avait attribué à Héroïse Dion. Paniqué, Alex lui demanda s'il était arrivé quoi que ce soit à l'étudiante et un soupire de soulagement général emplit la pièce lorsqu'il répondit par la négative.

- Elle veut vous demander quelque chose.

- Passe-la-moi.

- Bonjour, je sais que je vous mets dans une situation délicate, mais je voudrais pouvoir quitter le campus pendant un temps. Toute cette histoire me terrifie.

- Mademoiselle Dion, je vous reprends dans un instant, ne quittez pas.

Alex mit la ligne en attente et discuta de cette décision avec les autres. On avançait qu'éloigner la prochaine personne sur la liste de disparition potentielle pouvait s'avérer intelligent ; mais également que le coupable avait, pour l'instant, suivi son plan et avait relâché une disparue sans la blesser, en retirant un pion de son échiquier de cette façon, son plan ne pourrait être exécuté jusqu'au bout. Il ne faudrait pas qu'il lui prenne l'envie de tuer les personnes en sa possession, en représailles. Bélanger se pencha sur la question. Il finit par conclure qu'il manquait encore trop d'éléments pour s'assurer que le coupable n'exécute pas Paltin et Dawn, s'il les détenait. Alex se racla la gorge avant de reprendre la ligne.

- Mademoiselle Dion, est-ce que vous êtes toujours là ? Pour des raisons internes à l'enquête, on va vous demander de rester sur le campus, toujours sous surveillance.

- Je comprends. Merci d'y avoir réfléchi, je...

- Simplement, avant de raccrocher ! Nous cherchons actuellement à trouver le coupable et j'aurais besoin que vous répondiez à une seule question. Sur quoi portait la pièce de théâtre que vous avez décidé de jouer ?

- C'est Hugo qui s'occupait de l'écrire. On allait découvrir tout ça et travailler à la mise en scène une fois qu'on aurait tous « disparus ». Une autarcie encore plus totale, simplement notre groupe. Et Monsieur Paltin. C'était son idée.

- Vous ne connaissez donc pas le sujet de votre propre pièce ?

- Non. Seuls Hugo et monsieur Paltin étaient au courant. Mais si j'en crois les lectures que monsieur Paltin nous a fait faire, la pièce se fonderait sur une construction de type tragédie antique.

Alex remercia la jeune fille avant de raccrocher. Il passa sa main dans ses cheveux avant de demander à Bélanger si le sujet même de la pièce de théâtre pouvait être l'histoire confondue avec la réalité par le coupable. Le psychologue fit une moue, annonçant que le sujet aurait été trop voyant et que quelqu'un dans la troupe se serait rendu compte de cela avant eux. Camille argumenta dans le sens d'Alex en rappelant que d'après Dion, personne, à part Roussel et Paltin, n'était au courant.

- Ça pourrait nous remettre sur la piste de Roussel alors... il est le seul à connaître le sujet, Paltin s'en rend compte...

- Non, Marcot. Regardez, tout est là, c'est devant nos yeux. Dion vient de le dire.

Chloé Germain venait de se lever et de s'approcher du tableau sur lequel elle pointa du doigt une photo de la chambre de Paltin, ainsi qu'une de sa bibliothèque ; elle pointa ensuite les lettres retrouvées.

- Tout est lié. Elle vient de nous le dire : tragédie. C'est la mythologie grecque le point commun.

-Qu'est-ce que tu racontes ?

Les trois hommes se rapprochèrent. Alex n'en revenait pas, tandis que Camille était totalement perdu. Il se tourna vers Bélanger qui était déjà retourné sur son ordinateur.

- Il va falloir que tu m'expliques. C'est quoi ce délire ? Tu vas me dire qu'on est dans un remake de *Phèdre* ?

- Non. Mais regarde le livre de chevet de Paltin. Il avait compris : douze, douze dieux grecs qui se battent.

- Ça ne nous avance pas beaucoup, les histoires d'amour entre eux, c'était fréquent, non ?

- Souviens-toi, je t'ai dit qu'avec la confabulation, il s'est fondé sur le réel.

- Il se serait basé sur leur personnalité ?

- Les post-scriptum.

C'est le ton sombre d'Alex qui figea la salle. Il arracha les photos du tableau et les posa sur la table, il y tapait son index de façon frénétique.

- C'était là. Elles sont toutes pareilles, sauf les dernières lignes.

Bélanger se précipita sur les photos, comparant, analysant, saisissant toutes les informations. La tension dans la salle était telle que Camille pouvait sentir l'électricité ambiante. Ils se rendirent sur un forum qui dressait une liste non exhaustive des grandes lignes de la mythologie grecque et écumèrent les différentes fenêtres de navigation.

- C'est le trio d'Aphrodite.

Bélanger venait de lâcher tous les papiers et regardait le trio avec des yeux écarquillés. Il tenta de parler, mais bégaya. Il but un verre d'eau et continua.

- La plus belle femme, celle qui gagne après la pomme de la discorde. Roussel, celui qu'on ne soupçonne pas parce qu'il est différent... et le post-scriptum de Dawn pour Arès, la force brute et le bouclier... Paltin et son équilibre représentent forcément Zeus.

Devant leurs yeux, tout prenait forme. La scientifique partit dans un rire silencieux presque terrifiant. Lorsque Camille, encore un peu perdu, lui demanda ce qui se passait, elle pointa la partie consacrée aux noms et aux photos.

- Je pense que j'aurais pu devenir cinglée comme le coupable... regardez les premières lettres des prénoms. Si on suit nos premières déductions Z comme Zachary ou Zeus, A comme Anthony ou Arès...

Alex avait du mal à savoir comment il se sentait, tellement sa surprise était totale.

- Vu le portrait psychologique que j'ai tiré, tout tient. Un maniaque, mis dans un milieu aussi fermé que cette école, où tout se mélange déjà, ça le pousse plus loin dans la confabulation. Avec le mythe d'Aphrodite, ça explique l'affaire et les enlèvements. Si Paltin est Zeus... on pourrait penser que Héloïse Dion est perçue en tant que Héra, elle est reliée à lui, figure d'autorité partagée...

- Mais pourquoi créer toute cette histoire autour d'Aphrodite ? C'est dans le mythe ?

- Non. De ce que je peux lire, Aphrodite a été mariée de force à Héphaïstos, le seul dieu imparfait. C'est Zeus qui en a donné l'ordre... vous nous aviez dit que Hugo Roussel s'était mis en couple avec Amélia Cravitz après l'autorisation de Paltin...

- Arrête, même moi je commence à trouver les coïncidences entre fiction et réalité troublantes.

- Mais Aphrodite a trompé Héphaïstos avec Arès... Héphaïstos l'a compris et a voulu se venger en les exposant devant tout le monde...

- Alors quoi ? C'est Héphaïstos, enfin, Hugo Roussel ?

- Pas possible, Camille. Souviens-toi, son alibi pour Amélia Cravitz est en béton. Ça ne peut pas être lui.

- Donc ? Il se termine comment le mythe ? On doit s'attendre à quoi ?

Alex tentait de se renseigner sur internet, lisant tout ce qu'il pouvait le plus rapidement possible. Les dieux, les mythes, leurs attributs... Ce fut encore Bélanger qui reprit la parole.

- Il ne suit plus le mythe. C'était son indice de départ, pour la suite, il a simplement regardé les choses dégénérer. Il devait jubiler lorsque Roussel a enlevé Dawn. C'est le but qu'il recherche : le chaos. Il répond au post-scriptum de Zeus et de l'équilibre du cosmos dans leur troupe.

- C'est Damien Caron. « D », comme Dionysos, c'est celui qui se rapproche le plus. Il a même tenté de s'évader. Le solitaire du groupe, celui un peu à l'écart...

Camille et Germain tentèrent alors de voir si les alibis et les zones d'ombres de l'enquête pouvaient permettre à Damien Caron d'être le coupable. Alex, de son côté, regardait Bélanger afficher un air de plus en plus dépassé.

- Ça ne tient pas...un maniaque pour sûr, la confabulation tient très bien aussi vu le profil...mais le message m'échappe. C'est la clé.

- Bélanger, arrête de marmonner, le message c'est simplement qu'il est fou et que se retrouver dans ce groupe lui a permis de passer à l'acte non ?

- C'est plus compliqué. Si je regarde son profil, on pourrait presque croire qu'il est schizophrène...mais le plan est extrêmement bien pensé et surtout, il s'est arrêté. Regardez : il a enlevé Cravitz, il a laissé les choses s'envenimer jusqu'à ce que Roussel enlève Dawn. On pourrait partir du principe qu'il a enlevé Dawn après, mais simplement pour incriminer Roussel...et l'enlèvement de Paltin, si c'est bien un enlèvement, n'était pas prévu. Un malade n'a pas de retenue, c'est à ça qu'on le reconnaît, mais toute cette histoire suit le déroulement libre des événements...

Chacun prit un ordinateur et se mit à se renseigner sur les différents dieux de la mythologie grecque, montant des théories sur chacun, testant toutes les hypothèses en tentant de les faire coïncider avec le déroulement des événements. Après plusieurs minutes de réflexion, c'est sur Damien Caron que Camille et Germain arrêterent leur choix.

- Si on suit notre logique, Caron serait relié à Dionysos, donc le dieu un peu à l'écart qui sème le plus le chaos. Au niveau idéologique ça tient plutôt bien la route je trouve. Tu en penses quoi Bélanger ?

Ce dernier semblait plutôt mitigé sur la question, ses yeux parcourant les lignes sur son ordinateur avec une vitesse folle. Il ôta ses lunettes pour se frotter les yeux.

- L'un des mythes de Dionysos, c'est les bacchanales. Je vous fais un résumé : fêtes composées d'orgies, de vin, de violence. Une fois, il va même jusqu'à rendre une mère folle au point qu'elle tuera son fils dans une violence inouïe. Cette affaire, c'est tout le contraire. Tout est intelligent, sans aucune violence : Aphrodite est endormie, et on ne retrouve

aucune trace de lutte pour Paltin. La seule violence, c'est Hugo Roussel qui assomme Anthony Dawn. C'est l'inverse du personnage que l'on cherche.

Camille se retourna vers Alex pour lui demander son avis, mais n'obtint aucune réponse, son collègue étant plongé dans sa lecture. Il se passa un certain temps durant lequel Bélanger, Germain et Camille émirent des hypothèses avant qu'Alex ne relève la tête et prenne enfin la parole.

- On va retomber dans son piège. Depuis le début on cherche le coupable idéal...mais je crois qu'on se trompe. Vous n'arrêtez pas de le répéter : aucune violence et ultra bien pensé, intelligent. En plus, le coupable qu'on cherche depuis le début se met en danger pour protéger Zeus. Vous ne voyez pas ? C'est une femme. C'est forcément une femme. Et qui est le dieu le plus intelligent, le dieu chéri par Zeus ?

Il regarda ses collègues et retourna son écran d'ordinateur vers eux. Son doigt pointait l'écran qui affichait une photo : on pouvait y voir une immense statue. Toute vêtue d'or, une femme coiffée d'un casque tenait dans sa main la victoire ailée, et dans l'autre, un bouclier représentant la tête de la gorgone méduse.

- Athéna, enfant chérie de Zeus, déesse des inventions, mais surtout de la prudence et de la stratégie militaire.

Bélanger et Camille se regardèrent un instant et acquiescèrent en silence. Alex appela alors le service des cellules et demanda qu'on leur amène Hugo Roussel. Une fois l'étudiant présent, il eut à peine le temps de s'asseoir qu'Alex se posa en face de lui.

- Votre pièce de théâtre, c'est toi qui l'as écrite ?

- Elle n'est pas encore écrite...juste des idées confuses.

- Qui a eu l'idée ? Je veux dire l'idée de base.

- Moi... (il ajouta avec un sourire en coin) *Ne faites point dépense d'embarras, je serais bien effronté, si je n'étais modeste.*

- Ne me mens pas. À qui tu en as parlé ? Qui t'a aidé ?

- Aline, souvent, mais qu'est-ce que... ?

- Vous êtes ultra-proches tous les deux, malgré ton comportement d'animal, ça ne t'a jamais paru étrange ?

Camille agrippa brutalement le bras de son collègue. L'étudiant était pâle comme un linge, Alex tentait de contenir sa colère de s'être fait berné de la sorte. Il se tourna vers le trio, mais, découvrant l'incrédulité dans leurs yeux, il se mit à expliquer, les dents serrées.

- Elle a joué avec eux. Et nous. Elle a toujours été sous nos yeux. Rester proche de lui, après ce qu'il a fait ? C'est comme le mythe entre Athéna et Héphaïstos. Le voilà, le message, la vengeance. Elle connaît votre rituel du gâteau au citron avec Amélia ?

- Je ne...

- Réponds !

- Sûrement !

- Souvenez-vous, Aline Rouet était confidente d'Amélia Cravitz, meilleure amie de celle-là. Elle savait tout. Elle est revenue sur les traces. On a toujours cru que c'était Dawn qui avait voulu effacer ses propres traces ; mais en fait, Rouet lui a fait faire le sale boulot à sa place.

Alors qu'Alex se mit à faire de grands gestes, les yeux ne se posant fixement sur rien ni personne, Camille fit un geste au gardien pour qu'il ramène Roussel dans sa cellule.

- Alex, calme-toi...tu oublies pourquoi elle n'a jamais été sur la liste des suspects : son alibi. On la voit sur les caméras, entrer et sortir de la salle de révision, bien avant et bien après l'heure supposée de l'enlèvement...

- La ruse, la manipulation, c'est sa marque de fabrique. Tout n'est que ruse, elle nous mettait tout sous les yeux. On n'a juste rien vu. Sors-moi les plans du bâtiment... la salle a une fenêtre... et on a toujours su qu'elle était au rez-de-chaussée. Je te parie qu'elle est sortie par là.

- Comment elle fait pour déplacer le corps de Dawn qui fait deux fois sa taille et trois fois son poids ?

Alex ne répondit pas, mais se contenta d'attraper sa veste.

Camille eut à peine le temps de monter dans le véhicule que déjà, Alex en faisait rugir le moteur. Le trajet jusqu'au campus n'avait jamais été aussi rapide.

Lorsqu'ils arrivèrent à cette heure tardive, le campus était désert comme à son habitude. Ils se précipitèrent dans un bâtiment qu'ils n'avaient jamais visité. Il s'agissait du bâtiment le plus moderne du campus ; un immense prisme. Les couloirs étaient longs et tristes, les portes espacées par quelques mètres qui abritaient les chambres étudiantes. Arrivé devant la chambre, Alex frappa quelques coups secs à la porte. Sans réponse, il sortit son arme et fit signe à Camille. Ce dernier dut s'y prendre à trois fois, s'élançant de tout son poids pour qu'enfin, elle cède.

Un seul coup d'œil leur apprit qu'Aline Rouet était absente. Contrairement à ce qu'Alex pensait, la chambre n'était pas impeccablement bien rangée. Elle restait propre dans l'ensemble, mais le bureau était une zone de non-droit. Des papiers en tous genres, des morceaux de carton, des ciseaux et bien d'autres objets y étaient entassés les uns sur les autres. Ce qui attira immédiatement l'œil des policiers fut une feuille épinglée au mur. Camille baissa son arme pour la détacher et la lire. Il ne s'agissait pas de la même lettre que celle de la mise en scène. Celle-là ne comportait que quelques phrases.

« La foudre aux tendons coupés et le bouclier à la lance rompue, sous le regard du hibou, attendent depuis longtemps que les héros viennent les libérer. Pallas Athéna se tient sur l'Olympe jouant son dernier acte. »

Camille relut la lettre plusieurs fois en la tendant à Alex, les sourcils froncés, avant de demander :

- La foudre, je suppose que c'est Zeus et le bouclier, Arès... les tendons coupés et la lance rompue... Elle les a tués ?

- Je ne crois pas. Souviens-toi, Bélanger dit qu'elle suit l'histoire, et les dieux sont immortels. Ce sont sûrement juste des références à d'autres mythes dans lesquels ces deux-là ont été mis KO, mais on doit les retrouver. Ça sera son dernier indice. Le regard du hibou... le regard du hibou...

- Il y a bien un miroir avec un hibou dans le pavillon ? Mais...

- Oui, ça serait bien son genre.

Ils se précipitèrent hors du bâtiment et se mirent à courir en direction du pavillon. Ils arrivèrent rapidement, mais totalement épuisés, au pavillon qui était paisible. Ils brisèrent les scellés et rentrèrent tous deux dans la salle de bain. On pouvait encore y voir des traces d'humidité sur le plancher.

Ils commencèrent par examiner le miroir de près, cherchant un bouton, un levier, n'importe quoi qui aurait pu ressembler à un mécanisme ; mais ils ne trouvèrent rien. Ils allèrent jusqu'à décrocher le miroir du mur pour vérifier qu'aucun tunnel ne se trouvait derrière, mais, encore une fois, rien.

- La foudre aux tendons coupés, et le bouclier à la lance rompue... sous le regard du hibou... sous le regard du hibou...

Alex suivit alors le regard de la tête de hibou qui se portait sur l'autre côté de la pièce. Derrière un bain, dont l'émail ne brillait plus, se trouvait une barre horizontale, un porte-serviette. Il tenta de la soulever, de la baisser ou encore de la tirer, mais rien ne se produisit. Camille arriva derrière lui et souleva brusquement la barre. Le choc fut si violent que la barre céda et se détacha du mur, arrachant un morceau de plâtre à ce dernier. C'est alors qu'ils entendirent un bruit de ferraille tomber à terre : le mécanisme avait cédé lui aussi. Camille, poursuivant son travail, donna un grand coup sur le mur, un peu plus haut que le trou.

Le plâtre s'effrita, le bois grinça et le papier peint se déchira, révélant une porte étroite et basse. Ils sortirent chacun leur arme et s'éclairèrent un temps à l'aide de leur téléphone, avant de trouver un interrupteur. Un escalier descendait devant eux. Ils se mirent alors à entendre des grognements, ou plutôt une sorte de plainte étouffée. Prudemment, ils descendirent et se retrouvèrent dans une sorte de cave encombrée. Alex mit un léger coup d'épaule à Camille lorsqu'il aperçut un pied dépasser de derrière une caisse en bois. Là se trouvaient Paltin et Dawn. Dawn avait les yeux écarquillés de peur ou de rage, tirant de toutes ses forces sur les liens qui le retenaient. De son côté, Paltin ne semblait que résigné. Sur une caisse, un peu plus en hauteur, se trouvaient des boules de coton ainsi qu'une bouteille de chloroforme. Camille tourna le dos aux deux victimes pour fouiller l'endroit,

tandis qu'Alex s'occupait de les détacher. Il commença par retirer l'épais sparadrap qui leur recouvrait la bouche et les aida à se relever.

« Aline » fut le premier mot prononcé par Paltin avant qu'il ne laisse tomber sa tête en arrière pour reprendre de l'air. De son côté, Anthony Dawn était paniqué et Alex eut toutes les peines du monde à le calmer.

- C'est Hugo ! Hugo m'a assommé...

- Nous savons. Il est venu se dénoncer.

- C'est Aline qui m'a réveillé ! Ce salaud d'Hugo lui dit toujours tout, et c'est forcément elle qui l'a influencé. La pourriture, elle m'a dit qu'elle venait m'aider, elle m'a amené jusqu'ici et m'a fait boire un truc...

- Vous êtes sous le choc. Il faut vous calmer et respirer.

Camille revint de son tour et prit soin d'aider Dawn à se tenir debout. Pendant ce temps, Alex aida Paltin et ils remontèrent tous les quatre. Le mutisme de ce dernier inquiétait Alex.

- Monsieur Paltin ?

- On l'a trop poussée cette gamine...

- Monsieur Paltin, nous recherchons Aline Rouet. Savez-vous ce qu'elle pourrait vouloir décrire comme l'Olympe ?

- Pardon ?

- Elle a laissé ce message : Pallas Athéna triomphante se tient sur l'Olympe, jouant son dernier acte.

- Emmenez-moi sur le campus principal et je vous montre.

- Monsieur, vous allez être pris en charge et...

- Non ! Je dois être là !

La détresse dans les yeux et dans la voix convainquit Alex de le laisser les accompagner. Ils se dirigèrent vers le centre du campus.

- Ça ne peut se finir qu'ici.

Monsieur Paltin se tenait devant le théâtre, un magnifique édifice en pierres blanches dans le style grec et agrémenté de colonnes, surmonté d'un fronton richement illustré. Entouré du duo de flics, il fit un simple geste vers la bâtisse en expliquant qu'il s'agissait de la salle choisie pour leur représentation finale, seul endroit, d'après lui, que l'étudiante aurait pu appeler Olympe.

Alex et Camille sortirent leurs armes à nouveau, suivis par Paltin et Dawn, dans le silence le plus total. C'est Alex qui entra en premier. Il se retrouva instantanément dans l'ombre, les seuls projecteurs allumés étant tournés vers la scène.

Toute la troupe se trouvait là, en plein exercice. En cercle autour d'Aline Rouet, tous les étudiants la fixaient, tandis qu'elle parlait d'une voix calme. Elle bougeait lentement, annonçant ses mouvements pour que chacun l'imité et que chaque mouvement fût répété par la troupe, donnant l'impression qu'elle était entourée de miroirs. Les regards de ses camarades étaient emplis d'émotions variées : certains semblaient la suivre par habitude, d'autres contre leur volonté, ou encore par simple esprit de corps.

Lorsque Alex et Camille sortirent de l'ombre, leurs armes à la main et pointées en direction de la jeune fille, leurs regards croisèrent le sien. Alex sentit un frisson le long de son échine, mal à l'aise, lorsqu'elle ne parut pas surprise, mais afficha un demi-sourire. Elle se tenait là : hypnotisante, puissante, forte.

C'est Camille qui prit la parole, faisant sursauter une grande partie des étudiants présents.

- Rouet ! Lève les mains ! Écarte-toi des autres !

Tous les étudiants se retournèrent comme un seul homme et s'écartèrent de l'étudiante en lâchant quelques cris surpris et angoissés. Leurs regards passaient des deux policiers à leur camarade. C'est Héroïse Dion qui, d'une voix incertaine, lança :

- Monsieur Paltin ? Vous êtes revenu ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

Pris dans l'adrénaline du moment, Alex avait oublié la présence du professeur juste derrière lui. Il l'observa furtivement du coin de l'œil et le vit tendre les mains devant lui avant de

lancer quelques mots d'apaisement, demandant à toute la troupe de s'écarter, et surtout de rester calme.

Aline Rouet, elle, ne bougeait plus ; mais pas comme quelqu'un en panique devant deux armes à feu braquées sur elle, plutôt dans une sorte d'attente du déroulement des événements. Alex et Camille se placèrent dans deux allées de la salle et avancèrent parmi les fauteuils de velours rouge qui donnaient un aspect d'écrin précieux à la salle.

- Vous les avez donc enfin retrouvés. Monsieur Paltin, s'il vous plaît, ne m'en veuillez pas. C'était pour l'art, vous comprenez.

- Oui, je comprends parfaitement, Aline...

Le ton de Paltin s'était fait hésitant alors qu'il marchait derrière Camille, se protégeant derrière la carrure du flic. Alors que le silence retombait à l'inverse de la tension ambiante, Alex eut une sueur froide lorsqu'Hector Durand sortit du lot pour s'approcher légèrement de l'étudiante. Plusieurs de la troupe reculèrent encore un peu en lâchant des hoquets de surprise et Alex se mit à lui crier de ne plus bouger.

- Si j'étais toi Hector, je ferais ce qu'on te dit.

- C'était toi ?

- Depuis le début. D'ailleurs, le temps que l'on est encore tous là, enfin il en manque deux, il faudra que je les remercie plus tard, il faut que je vous félicite tous. Vous avez tous été des acteurs formidables, dans ma pièce grandeur nature. Hector, tu as été parfait. Merci d'avoir si bien transmis tous les messages dans tes articles médiocres. Héloïse, tu voulais la compétition, mais je crois que je te bats haut la main. Avoue-le, que tu n'aurais jamais pensé à une mise en scène aussi grandiose. Il faudra que je remercie Hugo, lorsque je le verrai...le pauvre. Le voir se démenier a sûrement été le plus beau spectacle. Anthony aussi a été un parfait personnage. Malléable, tournant comme un chien perdu autour du pavillon où l'attendait sa dulcinée, quelle ironie tragique n'est-ce pas ?

Le silence dans le théâtre était total. Les autres étudiants commençaient à comprendre les allusions de leur camarade et ils étaient trop choqués pour parler.

Pendant la tirade, Alex était arrivé au bas de la scène et s'apprêta à y monter. Il se figea lorsque ce fut Aline Rouet qui s'avança. Doucement, presque flottant au-dessus de la scène, elle se dirigea vers lui. Camille se mit à crier en lui défendant d'approcher plus. Elle ne marqua aucun temps de pause ou d'hésitation et se plaça à genoux devant Alex, souriant à l'arme pointée dans sa direction. Dans un geste gracieux, elle lui présenta ses deux poignets l'un à côté de l'autre, attendant que les menottes d'acier se referment sur sa peau.

Ce fut comme si les menottes brisaient un sort. À peine le métal froid mordait-il les poignets de la jeune fille que les voix fusèrent en toutes directions et que les étudiants se précipitèrent autour du duo de flics et de leur camarade.

Camille s'efforça de garder les étudiants à distance tandis qu'Alex escortait l'étudiante jusqu'à leur voiture. Camille demanda d'ailleurs à Paltin et Dawn de les suivre au commissariat pour mettre en place la procédure judiciaire.

Durant le trajet, aucun des flics ne prononça une parole, mal à l'aise devant le calme et le regard droit de cette jeune fille qui se tenait presque souriante juste derrière eux. Ils arrivèrent rapidement au commissariat et furent heureux d'y trouver Amélia Cravitz, attendant pour porter plainte. Cette dernière parut surprise et même terrorisée en voyant sa camarade, mais ne dit rien.

Camille laissa Alex emmener la jeune fille en salle d'interrogatoire, alors que lui attendrait Paltin et Dawn pour prendre les dépositions et les plaintes.

Une fois installé dans la salle, le policier prit ses aises et fixa l'étudiante. Il déclina son identité, puis celle de la jeune coupable. Il ouvrit le dossier avec les preuves et les présenta devant elle, ne la quittant pas des yeux.

- Mademoiselle Rouet, il va être temps de passer aux aveux.

- La pièce était parfaite.

- Vous parlez de votre mise en scène grandeur nature, comme vous dites ?

- Bien sûr : personne n'a été blessé, tous ont merveilleusement bien interprété leur rôle, et nous voilà rendus dans le dernier acte, voire la dernière scène.

- Non. C'est fini. Je vais avoir besoin de votre collaboration, de vos aveux, et si vous coopérez, alors cela pourra peut-être jouer en votre faveur auprès du juge et rendre la sentence plus clément.

- La sentence ? Mais quelle sentence ?

Il ne s'agissait pas d'une vraie question, son sourire en coin rendait la chose claire ; Alex fut surpris d'y sentir une menace.

C'est alors qu'elle se mit à tout lui raconter, sans même qu'il ne le lui demande.

Elle lui expliqua tout d'abord comment l'idée de la mythologie grecque lui était venue, un soir de recherche de sujet aux côtés d'Hugo Roussel. Trouvant tant de coïncidences entre la réalité et la fiction, elle n'avait pu s'empêcher d'y puiser son inspiration. Elle raconta ensuite comment elle était passée par la fenêtre de la bibliothèque, après avoir pris soin d'être passée devant une caméra pour se forger un bon alibi ; comment elle avait glissé des somnifères dans le verre qui attendait Amélia Cravitz, somnifères qu'elle avait glissés dans la chambre d'Anthony Dawn lorsqu'elle était allée le reconforter plus tard.

Son visage s'éclaira lorsqu'elle se mit à rire aux éclats en décrivant comment elle avait poussé Anthony à se rendre au pavillon pour chercher leur camarade, sans pour autant éveiller les soupçons et lui laissant croire que cette idée était de lui. Elle rayonnait totalement en décrivant la détresse de son camarade, tournant comme une âme en peine autour du pavillon sous lequel la disparue se trouvait endormie.

- Et pour l'enlèvement d'Anthony Dawn ? Hugo Roussel est venu se livrer. Avez-vous un rapport avec ce crime ?

- Non. Je n'ai fait qu'attiser la haine d'Hugo. Le reste, il s'en est chargé tout seul. Mais c'est drôle que vous souleviez ce point, parce que je peux vous assurer que c'est la partie la plus stressante de cette histoire. Un enlèvement par procuration, je vous assure que ce n'est pas de tout repos.

Elle se pencha sur la table, comme prête à lui souffler une confidence et elle lui raconta comment elle avait dû manipuler Roussel pour que ce dernier soit poussé à bout et enlève Dawn. Elle lui expliqua qu'elle avait dû jouer finement, lui donnant des consignes sous

forme de jeu, faisant attention qu'il ne se rende compte de rien, tout en s'assurant qu'il ne laisse pas de traces : c'est donc elle qui avait suggéré la branche pour l'assommer, le pavillon, et surtout le passage dans le cours d'eau pour effacer les traces.

- Il était tard, il avait fumé un peu et j'avais fait semblant d'en faire autant. J'ai imaginé cet enlèvement en le lui présentant comme un délire...mais j'ai tout de suite vu qu'il notait chacun de mes mots.

- Et Paltin ? Je suppose qu'il a compris que c'était vous et vous avez voulu le faire taire.

- Je pensais qu'Hector trouverait en premier, le temps que je puisse continuer ma pièce avec Héloïse, mais finalement c'est Monsieur Paltin qui a tout découvert le premier. Me rendre chez lui pour y déposer la lettre m'a rendue nostalgique, vous savez...Je ne sais pas trop comment il a tout compris d'ailleurs, il faudra que je lui demande.

- Il vous l'expliquera au procès.

Alex avait parlé d'un ton ferme, mais Aline Rouet ne fit que sourire en secouant la tête légèrement.

Il lui demanda alors de lui expliquer comment elle avait pu transporter Dawn de la cabane jusqu'au pavillon de chasse. Elle se fit un plaisir de lui expliquer comment elle s'y était rendue, avait réveillé Dawn en se faisant passer pour sa sauveuse, l'emmenant jusqu'au pavillon de chasse et lui offrant un verre d'eau contenant le même somnifère que pour Amélia Cravitz.

- Je ne comprends pas le but de votre mise en scène...

- Mais pour l'amour de l'art. Dans une pièce tout est toujours écrit d'avance, les émotions sont feintes...j'étais curieuse de voir ce que cela pouvait donner...des acteurs dans une pièce, dans laquelle ils ne connaissent pas leur rôle.

- Pourquoi ? Vous rendez-vous compte que vous avez enlevé des personnes ? Alors je me répète : pourquoi ?

- Pour les deux choses qui poussent les hommes à l'action depuis la nuit des temps, je suppose : le pouvoir...et la vengeance.

Alex eut du mal à comprendre ce qu'elle entendait par ces paroles. Il voulut pousser l'interrogatoire plus loin, mais fut coupé par des invectives venues du couloir, suivies de pas précipités et du claquement d'une porte. Alors qu'il se raclait la gorge pour reprendre, il fut cette fois interrompu par des coups secs à la porte, avant de voir Lemieux passer la tête dans l'encadrement et lui faire signe de le rejoindre.

Frustré, il se leva et quitta la salle. Avant d'avoir pu manifester son mécontentement, il se fit tirer jusque dans un bureau un peu plus loin. Camille s'y trouvait déjà, l'air enragé et tournant en rond comme un animal fou.

- Rouet vient de passer aux aveux. Elle m'a tout déballé, ça va être facile.

- Ça ne sert plus à rien.

Alex fut surpris de la réponse de Camille et se tourna vers Lemieux pour lui demander des éclaircissements. Ce dernier se mit à se frotter les tempes puis croisa les doigts en regardant Alex d'un air embêté.

- Il n'y a pas d'enquête contre Aline Rouet.

- Comment ça pas d'enquête ? On a trois personnes kidnappées dans la salle d'attente qui attendent pour porter plainte contre elle !

- Justement. Ils ne portent pas plainte.

La voix de Camille était gutturale, comme si chaque mot lui coûtait. Il se laissa tomber dans un fauteuil avant de continuer.

- Paltin refuse de porter plainte parce qu'il dit que Rouet n'a fait de mal à personne, que c'est simplement un délire artistique de je-ne-sais-pas-quoi...il a annoncé ça devant les deux autres, alors tu parles. Quand je me suis rendu dans le bureau avec Cravitz, la pauvre gamine était en train de trembler. Elle paraît terrorisée. Je te parie qu'ils se tiennent tellement tous là-dedans...Rouet a sûrement des moyens de pression, mais je ne comprends pas pourquoi ils ne la font pas tomber. Cravitz refuse catégoriquement de lancer une poursuite. Crois-moi je l'ai poussée, mais tout ce que j'en ai tiré c'est des pleurs et une litanie de « on ne trahit pas le groupe » ou un truc du genre.

- Et Anthony ? Il avait l'air bien remonté quand on l'a sorti tout à l'heure.
- Lui, c'est différent. Il accepte de porter plainte.
- Bon alors pourquoi vous faites une tête pareille ? Je vois bien que c'est frustrant pour les deux autres, mais au moins...
- Contre Roussel. Il porte plainte contre Hugo Roussel. Pas Rouet.

Alex se laissa tomber dans un fauteuil à son tour, abasourdi par la tournure que prenaient les événements.

- Pas de cadavres, et des disparus bien vivants dans le commissariat qui refusent de porter plainte.
- Mais des jeunes traumatisés !
- On n'a aucune preuve matérielle qui nous mène à Rouet. On peut juste la relâcher.

La phrase de Lemieux tombait comme une sentence irrévocable. Il se leva dans un état second et se rendit à nouveau dans la salle d'interrogatoire où l'attendait Aline Rouet, une lueur dans le regard comme si elle n'avait jamais douté de ce dénouement.

- Vous venez me retirer les menottes. Je vous avais prévenu. Une mise en scène autour du pouvoir et de la vengeance.

Et ces paroles prirent tout leur sens pour Alex lorsqu'il sortit de la salle. Hugo Roussel était transféré de sa cellule dans une nouvelle salle pour prendre sa déposition officielle et son regard se fit paniqué lorsqu'il vit ses camarades et son professeur.

Il se mit à crier, se débattre et tenta d'atteindre Amélia Cravitz pour lui demander si elle était blessée, demandant pardon à Dawn et son regard se fit suppliant face à Paltin qui détourna la tête, peiné.

Hugo Roussel se calma un peu, perdu face à ces réactions, mais quelque chose changea dans son regard lorsqu'il comprit qu'on ne le relâcherait pas, et surtout, lorsqu'il vit Aline Rouet. Il s'effondra.

Alex comprit alors pleinement : la vengeance. Aline Rouet s'était vengée de son supposé ami, l'ayant gardé près d'elle le temps qu'elle en avait besoin, et le condamnant dans un dénouement grandiose. Jamais il ne s'était méfié d'elle.

- Allons-y.

La voix d'Aline Rouet claqua dans le couloir alors qu'elle se dirigeait vers la sortie, sous le regard ahuri d'Hugo Roussel qui se débattait comme il pouvait.

Paltin, Cravitz et Dawn se rendirent à la voiture du professeur, garée juste devant le commissariat. Alex, sans le vouloir vraiment, pria pour qu'Aline Rouet se retourne vers lui, qu'elle lui lance un regard, qu'il ait une dernière chance de lui faire comprendre que lui ne baisserait pas les bras, qu'il savait ce qu'elle avait fait. Elle ne se retourna pas.

Il comprit alors : le pouvoir. Lorsqu'il vit Cravitz tétanisée avant de rentrer dans la voiture en baissant la tête, s'asseyant aux côtés de celle qui l'avait enlevée, mais contre qui elle n'osait porter plainte; lorsqu'il vit Dawn claquer la porte de rage contenue, lançant un regard agacé dans le rétroviseur vers la fille qui l'avait fait assommer puis enlever; lorsqu'il vit Paltin résigné, tellement embourbé dans ses idéaux qu'il afficha un air déterminé en allumant le moteur; il comprit alors le pouvoir que certains pouvaient exercer dans des milieux aussi fermés.

Alex s'avança sur le parvis du commissariat, les bras ballants et, bien qu'Aline Rouet ne se retourna vers lui à aucun moment, il ne put que noter le sourire fier qu'elle affichait. Il resta impuissant lorsqu'il vit la voiture s'éloigner.

Ce roman fait référence à plusieurs œuvres.

Le personnage d'Aline Rouet cite exclusivement des tirades du personnage d'Athéna dans *Les Euménides* d'Eschyle.

Les autres œuvres apparaissent dans l'ordre suivant :

Le médecin malgré lui, Molière; *Le Cid*, Corneille; *Le Barbier de Séville*, Beaumarchais; *Antigone*, Anouilh; *Les Parents terribles*, Cocteau; *Cyrano de Bergerac*, Rostand; *Les fourberies de Scapin*, Molière; *On ne badine pas avec l'amour*, Musset; *Lorenzaccio*, Musset; *Le voyage de Monsieur Perrichon*, Labiche; *En attendant Godot*, Beckett; *Les femmes savantes*, Molière; *Ruy Blas*, Hugo; *Caligula*, Camus; *L'avare*, Molière; *Phèdre*, Racine; *Œdipe roi*, Sophocle; *Le mariage de Figaro*, Beaumarchais; *La cantatrice chauve*, Ionesco; *Bérénice*, Racine; *Le bourgeois gentilhomme*, Molière; *Cinna*, Corneille; *Le jeu de l'amour et du hasard*, Marivaux.

**Représentation de la violence dans le roman policier
français contemporain : *Travail soigné* de Pierre
Lemaitre et *Sharko* de Franck Thilliez**

Pierre Lemaitre, récipiendaire du prix Goncourt 2013 pour son roman *Au revoir là-haut* (2013), est avant tout un auteur de romans policiers. Son premier roman *Travail soigné* (2006), récompensé par le Prix Cognac, est un hommage à plusieurs auteurs emblématiques du roman policier comme Ellroy, ou Easton Ellis. *Travail soigné* raconte une enquête menée par le commandant Camille Verhoeven. Tout commence par la découverte des corps de deux femmes, mutilées et démembrées. L'horreur de cette scène est réitérée dans une série de meurtres, tous plus atroces les uns que les autres, dont la violence gratuite déchaîne la presse et effraie le système judiciaire. C'est un jeu malsain entre le commandant et le meurtrier qui se met en place lorsque la police comprend que l'assassin reproduit des crimes décrits dans des romans policiers. La violence occupe une part importante du récit, prenant le commandant Verhoeven au dépourvu pendant une grande partie de l'intrigue. La violence devient motif récurrent dans l'enquête dans plusieurs romans, comme c'est le cas dans *Sharko* (2017) de Franck Thilliez. Dans ce roman éponyme, du nom de son enquêteur fétiche, c'est Lucie, la femme de Sharko, qui entre par effraction chez un suspect soupçonné de l'enlèvement d'une jeune fille. Les événements s'enchaînent rapidement lorsque Lucie se retrouve face à cet homme et le tue en se défendant. Paniquée par ce qu'elle vient de faire, hors du cadre de ses fonctions, elle appelle Sharko et ce dernier décide de maquiller la scène de crime pour rendre l'affaire inhabituelle et dérangeante afin que son équipe puisse être mise sur le coup, et pouvoir contrôler l'enquête. Malheureusement pour Sharko, le suspect se trouve être membre d'une secte adepte du vampirisme et les cadavres qui jonchent son enquête deviennent de plus en plus inhumains, la violence de plus en plus déchainée et gratuite, laissant les policiers dans un trouble total.

Les auteurs de ces deux romans font donc un grand usage de la violence :

Il y a violence quand, dans une situation d'interaction, un ou plusieurs acteurs agissent de manière directe ou indirecte, en une fois ou progressivement, en portant atteinte à un ou plusieurs autres à des degrés variables soit dans leur intégrité physique, soit dans leur intégrité morale, soit dans leurs possessions, soit dans leurs participations symboliques et culturelles¹.

Le roman policier se sert de différents éléments, violence physique par l'acte de la mise à mort et violence morale dans le cadre de milieux marginaux telles les sectes. Le genre policier est un genre violent. Pourtant, comme l'écrit Yves Michaud dans sa définition de la violence, il est important de se pencher sur les modalités de production de cette violence :

Ce n'est pas la même chose de tuer à coups de pelle, de fusiller, de signer un ordre d'exécution, de bombarder, ou de signer l'ordre de bombardement. Les progrès technologiques sont allés dans le sens d'une violence produite indirectement avec des moyens de plus en plus « propres », qui suppriment le contact direct en multipliant le nombre d'intermédiaires au sein d'organisations complexes.²

Les moyens dits « propres » dont parle Michaud ne sont pas convoqués dans les romans dont il est question. Paradoxalement, alors que les moyens « propres » sont de plus en plus nombreux – on va jusqu'à parler de guerre chirurgicale pour limiter les dommages collatéraux – le roman policier s'applique à conserver des moyens « sales » et sanglants. Qu'il s'agisse de *Travail soigné* où certains corps sont vidés de leurs organes à la main et étalés sur les murs, ou de *Sharko* dans lequel les cadavres sont vidés de leur sang et laissés en putréfaction, les descriptions sont saisissantes et les modes opératoires particulièrement choquants.

La persistance du genre policier à utiliser des « moyens sales » dans une époque qui dispose de « moyens propres » pousse la réflexion sur la place et le sens de cette violence. Dans un genre où chaque détail est pensé, car pouvant se révéler être un indice, à quoi sert donc

¹ MICHAUD Yves, « VIOLENCE », *Encyclopædia Universalis*, Consulté le 31 juillet 2023.

² *Ibid.*

l'omniprésence de cette ultra-violence ? Comment le motif de la violence est-il intégré au roman policier ?

La violence semble gratuite au début des romans, les descriptions macabres des corps outragés choquant les personnages comme les lecteurs ; mais au fil de l'enquête, la violence se révèle un nouvel élément structurant et indispensable au récit, son utilisation est diversifiée pour créer une atmosphère et un suspens propres à chaque roman. Dans la présente réflexion, nous observerons donc l'utilisation de la violence. En nous intéressant d'abord à son arrivée dans le récit, c'est l'utilisation du rythme dont il sera d'abord question. Entre rythme du récit et rythme de l'histoire, entre accélération et mise en attente, la violence semble un élément rythmique important qui façonne le récit et le suspense. Cependant, une fois arrivée dans le récit, la violence s'y incarne à travers de longues descriptions graphiques de scènes de crimes et au moyen d'analyses picturales. Nous nous attarderons sur l'effet que la violence peut alors apporter, non plus comme simple violence gratuite, mais comme moyen d'incarner un art de la mort. Enfin, la violence ne se limite pas au domaine pictural, mais permet d'ouvrir le récit policier à plusieurs réflexions sociétales et artistiques portées par un métadiscours qui sous-tend le récit. Nous étudierons alors les messages véhiculés par la violence au sein des romans policiers à l'étude.

Qu'il s'agisse du roman de Pierre Lemaitre, ou bien de celui de Franck Thilliez, les deux scènes d'ouverture sont marquées par une mise en attente. Bien que le meurtre puisse lancer une enquête, comme le définit Raymond Perrot dans son dictionnaire du vocabulaire policier, « Assassinat : Moteur principal du roman policier, avec cette loi du genre que plus le crime est terrible, plus l'énigme est bien ficelée, et plus cela rapportera d'estime »

artistique » à son auteur.³ », c'est une fragmentation de la violence et un étirement du temps du récit qui sont privilégiés dans ces deux œuvres.

Le roman de Pierre Lemaitre s'ouvre avec « une atmosphère maussade dès les premières pages de l'ouvrage⁴ », typique des romans policiers, annonçant que les personnages et actions à venir font partie de cette sombre ambiance. Au travers de la scène d'interrogatoire entre le commissaire Camille Verhoeven et une jeune fille de vingt-quatre ans, prostituée et battue, c'est la misère humaine qui est mise en avant, contribuant à cette atmosphère lourde.

Le roman prend un tournant proprement policier et l'enquête commence lorsque Louis, jeune policier dans l'équipe de Camille Verhoeven, appelle ce dernier pour lui annoncer qu'un cadavre a été retrouvé. Comme le mentionne Marcandier-Colard dans son chapitre concernant la violence et la fascination : « Ce travail rhétorique d'annonce et de suspens de la scène est une manière de mettre en place une curiosité, de figer une attente, tout en exprimant sa dynamique.⁵ ». Par le dialogue entre les deux policiers, l'auteur construit une tension fondée sur l'attente et le non-dit :

À l'autre bout de la ligne, Louis semblait essoufflé. Voix courte.

- On est saisis à Courbevoie...

- Raconte...demanda laconiquement Camille en saisissant un stylo.

- C'est un coup de fil anonyme qui nous a prévenus ce matin. Je suis sur place. C'est...comment dire...

³ PERROT, Raymond, *Mots Et Clichés Du Roman Policier* Ed. intégrale, Saint-Germain-en-Laye, In octavo Éditions, 2003, p.22.

⁴ CORCUFF, Philippe, « Désenchantement et éthiques du polar », *Mouvements*, 2001, vol 15-16, numéro 3, pp. 103-109.

⁵ MARCANDIER-COLARD, Christine (dir.), « Chapitre IV - Violence et fascination, la scène du crime », *Crimes de sang et scènes capitales. Essai sur l'esthétique romantique de la violence*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998, pp. 169-222.

- Essaie toujours, on verra bien, coupa Camille, un peu agacé.
- Une horreur, lâcha Louis. Sa voix était altérée. Un carnage. Pas du genre habituel, si vous voyez ce que je veux dire...
- Pas très bien, Louis, pas très bien...
- Ça ne ressemble à rien que je connaisse...⁶

La violence perpétrée sur la scène de crime n'est pas décrite ici, mais abordée de façon détournée, par l'évocation de la voix du policier choqué de sa découverte, ainsi que par la syntaxe du dialogue. La voix essoufflée, courte et altérée de Louis traduit un malaise chez le personnage qui, pourtant, est décrit comme un policier ayant beaucoup de sang-froid et de retenue, « Au téléphone, Louis avait dit : "Ça ne ressemble à rien que je connaisse..." et Camille n'aimait pas ça, son adjoint n'étant pas du genre catastrophiste.⁷ ». L'utilisation répétée des points de suspension, en plus de ralentir la vitesse du récit, met le silence au centre de la scène, tandis que la violence devient innommable et inénarrable. Le champ lexical utilisé est radical (« horreur », « carnage ») et met en avant une violence inédite (« pas du genre habituel, ne ressemble à rien que je connaisse »). C'est la retenue d'informations et le non-dit, laissant imaginer l'indicible, qui mettent le lecteur en attente d'une scène de crime particulièrement violente.

Ce dialogue constitue la première apparition du cadavre. Cependant, les chapitres suivants ne traitent pas de la découverte du cadavre, mais s'articulent autour de la description du personnage de Louis, ainsi que de la relation que Verhoeven entretient avec son supérieur. La vitesse du récit est donc ainsi ralentie jusqu'à être totalement mise à l'arrêt par cette pause descriptive ; ce phénomène est d'autant plus accentué que le texte propose aussi, en

⁶ LEMAITRE, Pierre, *Travail soigné*, Paris, Le livre de poche, 2010, page 19.

⁷ *Ibid*, page 20.

parallèle, de longs passages de digression, traitant des personnages, de leurs relations, ou encore du cadre.

Lorsque la scène de découverte du cadavre arrive enfin, le rythme du récit s'accélère à nouveau. Quelques descriptions, dans les paragraphes qui précèdent cette scène, prolongent le suspens : Louis en train de vomir dehors, symptôme du malaise du policier chevronné face à la violence du crime, ou encore la description de la zone industrielle dans laquelle se trouvent les policiers, dont l'atmosphère est typique.

Ce travail de ralentissement, puis d'accélération du récit permet de dramatiser la découverte du cadavre.

Camille n'eut pas le temps de s'interroger sur cette curieuse atmosphère, son champ de vision fut aussitôt intercepté par une tête de femme clouée au mur.

Il n'avait pas fait trois pas dans la pièce que son regard avait déjà embrassé un spectacle que le pire de ses cauchemars eût été incapable d'inventer, des doigts arrachés, des flots de sang coagulés, tout ça dans une odeur d'excréments, de sang séché et d'entrailles vidées.⁸

La vitesse du texte est ici considérablement accélérée par des tournures de phrases telles que « n'eut pas le temps », « fut aussitôt interceptée » ou encore « Il n'avait pas fait trois pas » qui sont autant de marqueurs temporels rapides et brusques. La description qui suit n'est d'ailleurs pas encore la description détaillée de la scène de crime, mais une succession d'éléments macabres précurseurs de l'atmosphère de la scène à venir.

La longue description du cadavre est, de nouveau, repoussée par une scène de dialogue :

- C'est quoi ce bordel...

Le commissaire Le Guen avait dit ça pour lui-même et la phrase était tombée dans un vide total.

Louis seul l'avait entendue. Il s'approcha en s'essuyant les yeux.

- Je n'en sais rien, dit-il. Je suis rentré, je suis sorti aussitôt...j'en suis là...

⁸ LEMAITRE, Pierre, *Travail soigné*, Paris, Le livre de poche, 2010, page 25.

Armand, du milieu de la pièce, se retourna vers les deux hommes d'un air hébété. Il essuya ses mains moites sur son pantalon pour prendre une contenance.

Bergeret, le responsable de l'Identité, arriva à la hauteur de Le Guen.

- Il me faut deux équipes. Ça va être long.

Et il ajouta, ce qui n'était pas dans ses manières :

- C'est pas commun, comme truc...

Ça n'était pas commun.

- Bon, je te laisse, dit Le Guen en croisant Maleval qui venait d'arriver et qui ressortit aussitôt en se tenant la bouche à deux mains.⁹

Ce dialogue reprend les mêmes procédés stylistiques de vocabulaire et de syntaxe que le précédent pour créer une mise en scène de la violence, mais également une mise en attente.

Les points de suspension sont une nouvelle fois utilisés pour figurer la sidération des protagonistes devant la scène de crime, on va jusqu'à parler de « vide total » ; les policiers sont encore une fois bouleversés par la découverte ; un air hébété et une envie de vomir en sont la preuve.

Cette fois, les policiers sont sur le lieu du crime. Pourtant, la description du cadavre tarde encore. La violence reste innommable, esquivée par un lexique créant une déshumanisation totale du cadavre humain appelé « bordel » ou « truc ». La violence est, dès le début du récit, un sujet attendu, qui brille par son absence.

Le récit se précise alors autour de descriptions répétées d'une seule et même scène de crime, jouant et réinterprétant le concept de Genette de récit répétitif, qui raconte « *n* fois ce qui s'est passé une fois¹⁰ », et le transformant en description répétitive, *n* fois ce qui est

⁹ *Ibid*, page 26.

¹⁰ GENETTE, Gérard, *Figures*, Paris, Éditions du Seuil, collection Tel Quel, 1966, page 146.

vu une fois. Ce procédé permet alors d'entrevoir les traces du récit absent en proposant seulement une description allusive et incomplète.

Fabienne Soldini, dans ses travaux sur les imaginaires de la mort dans le roman policier, écrit :

La mort est construite dans les romans policiers macabres comme une succession de pertes ; la perte de la vie s'accompagne sur un plan sociologique d'une perte de l'individualité, à travers l'anonymat du cadavre, par des mutilations corporelles et faciales ou par l'action de la putréfaction, et sur un plan anthropologique de la perte de l'humanité.¹¹

Cette perte d'humanité s'installe dans *Sharko* en plusieurs évocations successives d'un seul et même meurtre, mais se déploie tout au long du récit. Il ne s'agit évidemment pas de répéter une scène à l'identique, mais plutôt d'y apporter des variantes narratives pour construire une série de scènes disloquées et ainsi proposer une mort en plusieurs dimensions. Soldini parle de « cadavérisation et putréfaction », mais il s'agit également de toutes les étapes de souffrance qui mènent à la mort, en passant par les derniers instants et jusqu'à la découverte du cadavre.

Dans le roman de Franck Thilliez, cette fragmentation de la mort est perceptible dans la narration du meurtre d'une jeune femme, Mélanie Mayeur.

Avant le début de l'enquête, lorsque la policière Lucie Henebelle est entrée par effraction et a tué le premier suspect, Mélanie Mayeur était en réalité cachée à l'étage et a entendu Lucie, et son mari, Sharko, tuer et maquiller la scène de crime. Elle est donc le témoin à maîtriser pour le couple de policiers, pour ne pas être inculpés de meurtre. Lorsque

¹¹ SOLDINI, Fabienne, « Les imaginaires de la mort dans le roman policier macabre, entre cadavérisation et putréfaction », *Socio-anthropologie*, 2015, vol 31, pp. 73-86.

l'identité de l'homme tué par Lucie est révélée, son appartenance à une secte entraîne les policiers sur la piste du vampirisme. Les disciples restant anonymes et introuvables, Mélanie Mayeur reste la seule piste dont disposent les policiers.

Ils ont alors réussi à l'arrêter une fois, après une course poursuite dans l'abattoir dans lequel elle travaille ; mais terrorisée par la secte, elle n'ose pas livrer d'informations cruciales pour l'enquête. Les policiers sont donc dans l'obligation de la relâcher, en espérant qu'elle change d'avis et permette, par sa déposition, la poursuite de l'enquête.

Une fois remise en liberté, son enlèvement par la secte ne se fait pas attendre, « Ils sont chez Mayeur, elle a disparu.¹² », événement créant une nouvelle tension narrative dans le récit, d'autant plus que l'identité des agresseurs est immédiatement dévoilée par un dialogue :

- Et tous les miroirs, les ampoules, devine...

-Brisés ?

- Exactement.¹³

Ces éléments permettent l'identification des agresseurs qui s'approprient, de manière récurrente, les rites vampiriques.

Les policiers tentent de retrouver la jeune femme, sans grand succès, et la vitesse du récit finit par ralentir drastiquement. Les huit pages qui séparent le dialogue annonçant la disparition de Mélanie Mayeur du coup de téléphone reçu par Sharko annonçant la mise à mort de la jeune femme ne sont qu'une remise en perspective de tous les éléments de

¹² THILLIEZ, Franck, *Sharko*, Paris, Pocket, 2018, page 344.

¹³ *Ibid.*

l'enquête déjà détenus par les policiers. L'équipe se retrouve dans le bureau et les différents agents expliquent les uns après les autres les éléments dont ils disposent, sans aucune avancée notable.

Lorsqu'enfin Mélanie Mayeur est de nouveau convoquée dans le récit, c'est pour sa mise à mort. Une mort fragmentée en pas moins de quatre passages, sur une dizaine de pages, avec des variations narratives.

La première occurrence du meurtre est rapide et impressionnante, mais surtout hors champ, lorsque Sharko reçoit un appel d'un numéro inconnu :

Des hurlements lui vrillèrent le tympan. Ceux d'une femme qui criait de toutes ses forces. Si fort que ses collègues entendirent et tournèrent le regard vers lui.

Il enclencha le haut-parleur. À l'autre bout de la ligne, des supplications stridentes, des reniflements envahis de larmes, l'expression d'une souffrance à l'état pur.¹⁴

La première approche de cette mort se fait donc à l'aveugle : il s'agit d'un coup de téléphone qui donne un aperçu sonore du meurtre en direct.

L'ouïe est donc le sens agressé dans cette scène : le choix du vocabulaire par l'accumulation de termes tels que « hurlement », « vrillèrent les tympans », « criait de toutes ses forces », ou encore « stridentes », décrit la violence, mais aussi la souffrance ressentie par la victime. Ce meurtre perçu à l'aveugle, et suivi de spéculations de la part des policiers, « Elle avait peut-être réussi à allumer son téléphone portable en espérant du secours.¹⁵ », met en avant la violence de la scène par contraste avec la passivité forcée des policiers. Alors que les policiers sont souvent appelés sur des scènes lorsque le crime a eu lieu, cette fois-là, ils sont appelés pendant le meurtre ; le téléphone souligne leur impuissance et leur

¹⁴ THILLIEZ, Franck, *Sharko*, Paris, Pocket, 2018, page 352.

¹⁵ *Ibid.*, page 353.

éloignement géographique, les forçant à écouter cette souffrance, sans pouvoir agir. Les policiers se retrouvent alors dépendants du bon vouloir des assassins, puisqu'ils ne peuvent que subir, le temps que les criminels le décident : la scène se termine brusquement lorsque les meurtriers coupent l'appel : « Puis tout s'arrêta net.¹⁶ »

La deuxième narration de ce meurtre suit immédiatement la première, mais donne cette fois la possibilité d'entrevoir les événements.

Alors que la narration suit le point de vue des deux policiers, Sharko et Lucie, depuis le début du roman, exception faite du prologue, une deuxième exception est faite pour ce dernier paragraphe du chapitre :

Une main aux doigts décharnés et couverte de poils noirs raccrocha. Aux portes de l'inconscience, Mélanie Mayeur trouva une dernière fois la force d'ouvrir les yeux. [...] La jeune femme sentit la caresse froide de la mort et, dans le concert de grognements qui rebondissaient sur les murs, juste derrière, pria pour que les ultimes secondes de sa vie soient le plus brèves possible.¹⁷

Dans cette deuxième variation du meurtre, on note un changement de point de vue, la narration adoptant celui de Mélanie Mayeur. Avec une formulation telle que « Aux portes de l'inconscience, Mélanie Mayeur trouva une dernière fois la force d'ouvrir les yeux¹⁸ », c'est la solitude du personnage qui est mise de l'avant, mais également son ultime prière. Après une première évocation auditive, le crime est évoqué cette fois dans sa dimension visuelle. La protagoniste ouvre à peine les yeux, pouvant décrire son meurtrier, mais de façon peu concluante : « Dans le mélange d'obscurité et de lueurs vives sur l'arrondi de

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ *Ibid.*

ses rétines, elle entrevit le visage même de l'horreur. Une gueule aux longues dents à moitié déchaussées, au crâne en champignon, aux iris rouge sang vint lui effleurer la nuque.¹⁹ ».

On reconnaît difficilement un être humain dans ce passage, mais plutôt une bête, voire un monstre.

Franck Thilliez raconte donc une seule mort, mais sous différents angles. Le passage de la scène auditive à la scène visuelle force un ralentissement du rythme du récit. Cette mise à mort qui dure ne tombe jamais dans la description, mais s'articule autour d'un récit au ralenti. La violence du crime, par le vocabulaire et la syntaxe, est doublée d'une violence du procédé littéraire, qui consiste en un ralentissement forcé du rythme du récit. La mise à mort est donc longue et douloureuse. Christine Marcandier-Colard, dans ses travaux sur la fascination que la scène de crime peut susciter, écrit :

La déstabilisation du lecteur accompagne le renouvellement esthétique ; dans cette littérature du romantisme extrême, qui fait des scènes de meurtre son sujet de prédilection, c'est bien « le texte » lui-même qui apparaît comme « le crime majeur ». Le scandale n'est en effet pas tant dans les thèmes abordés que dans la manière de les donner en spectacle, de les théâtraliser, dans la manière dont le texte met en scène la révélation de la violence, certes criminelle, mais surtout tentatrice, érotique, esthétique.²⁰

Ces différentes catégories de tensions sont omniprésentes dans le texte, soutenues en cela par les différents de narration, par le vocabulaire choisi, entraînant une sorte de voyeurisme : la focalisation semblant se rapprocher de la victime et de sa souffrance à chaque évocation de la scène de mise à mort.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ MARCANDIER-COLARD, Christine (dir.), « Chapitre IV - Violence et fascination, la scène du crime », *Crimes de sang et scènes capitales. Essai sur l'esthétique romantique de la violence*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998, pp. 169-222.

Cette théâtralisation se poursuit d'ailleurs une troisième fois lors de la découverte du cadavre. Après une brève accélération du récit au travers de quelques scènes durant lesquelles les policiers géolocalisent le téléphone de la victime et arrivent sur les lieux, les policiers vont évoluer dans un endroit délabré, une ancienne champignonnière ; on note, alors, le même retardement de la découverte du cadavre par un jeu de ralentissement du récit et par des non-dits. De longues descriptions des lieux se succèdent, interrompant l'action.

Enfin, le cadavre est découvert :

Ils pénétrèrent sous l'arche et restèrent figés d'effroi.

Mélanie Mayeur pendait au bout d'une corde, nue, bâillonnée, les mains attachées dans le dos, dans une lente rotation sur elle-même. Une main devant le nez, Sharko éclaira avec sa torche. Les mollets, les cuisses, l'abdomen, les avant-bras, les seins... Il n'y avait pas un endroit sur le corps de Mayeur où l'on pouvait poser un doigt sans toucher une morsure. Partout des rangées de dents avaient profondément entaillé la chair.

On l'avait mordue jusqu'à ce qu'elle en meure. Et jusqu'à la dernière goutte de sang.²¹

Contrairement aux deux scènes précédentes, le corps tournoyant de la victime s'impose à la vue qui devient le sens prépondérant de cette nouvelle mise en scène de la violence. Le mouvement de la lente rotation du corps est une sorte de paradoxe entre la vie et la mort, l'énumération impose un rythme soutenu au texte, qui implique le sentiment de malaise et d'intrusion lorsqu'il s'agit d'énumérer des parties du corps qui ont été mordues. C'est une vue d'ensemble du cadavre, ainsi que de la scène de crime qui est cette fois proposée.

Enfin, ce meurtre est évoqué une quatrième fois sous un angle plus scientifique : un semblant d'autopsie du corps et de ses blessures. Cette mort fragmentée et appuyée peut

²¹ THILLIEZ, Franck, *Sharko*, Paris, Pocket, 2018, page 357.

résonner avec l'une des règles établies par S.S Van Dine dans son article *Les 20 règles du roman policier*, « Règle 7 : Un roman policier sans cadavre, cela n'existe pas. J'ajouterai même que plus ce cadavre est mort, mieux cela vaut.²² », permettant de poser la mort du personnage d'un point de vue esthétique, mais également médico-légal.

L'évocation et la narration de cette même mort sous différents angles font de la violence un élément rythmique du récit. Daniel Sibony, dans ses travaux sur la violence dans le roman policier, rajoute même : « Car la violence, le roman noir a le mérite de ne pas la dénoncer, mais de l'écumer, de la touiller dans tous les sens²³ ».

Les différents passages relevés racontent tous le meurtre de Mélanie Mayeur, toutefois le temps du récit progresse entre la première scène de torture, les derniers instants de la victime, la découverte du cadavre puis l'autopsie. Le moment de la mort rythme donc le temps du récit et l'enquête policière.

Par sa mise en scène et son propre temps narratif, la violence devient un élément structurel du récit, permettant de créer du suspense et de relancer la tension dramatique.

Cette attente est récompensée lors des scènes de meurtre, ou de découverte du cadavre, qui sont particulièrement sanglantes et détaillées. L'esthétisation de la violence est assumée : les meurtres deviennent des spectacles pour le lecteur.

Le roman policier, par définition, est un genre qui fait de la mort le point central de l'œuvre. Il semble donc naturel que ces scènes soient particulièrement travaillées. Points forts du

²² VAN DINE, S. S. « Les 20 règles du roman policier. » *Québec français*, 2006, numéro 141, pp. 60–60.

²³ SIBONY, Daniel (dir), « 70. Du roman policier. Violence et vérité », *Psychopathologie de l'actuel. Événement III*, Paris, Le Seuil, 1999, pp. 325-331.

récit, elles doivent pouvoir marquer les esprits et Meryem Belkaïd, dans sa thèse sur l'effacement du réel dans la fiction policière contemporaine, consacre d'ailleurs un chapitre à cette nouvelle violence et aux images qu'elle véhicule. Elle y affirme : « Davantage qu'une mise en récit, la violence fait selon nous l'objet d'une mise en scène particulière à travers un dispositif de représentation qui se situe entre fiction littéraire et fiction cinématographique.²⁴ ».

La violence est proposée comme une nouvelle mise en scène, un spectacle de mise à mort à l'intention du lecteur. Le roman *Sharko*, de Franck Thilliez, en offre un parfait exemple dans son prologue. Alors que les romans policiers débutent par un meurtre, et que, comme l'affirme S.S Van Dine dans son article *Les 20 règles du roman policier*, un suicide ou un accident ne peut être maquillé en meurtre, Thilliez renverse les codes narratifs du genre en faisant débiter son roman par un suicide tourné en attraction pour des visiteurs.

Dans sa thèse, Belkaïd reprend le dispositif de représentation de Lojkin²⁵ qui se divise de la façon suivante : un « dispositif de scène » tel un écran de représentation et un « dispositif du récit » dont l'objet ne peut être vu. Ces derniers sont eux même divisés en trois niveaux, une dimension géométrale, spatiale et imaginaire.

Dans *Sharko*, la violence est également présentée à travers le prisme de ces dispositifs. Le récit commence d'ailleurs par un ancrage précis dans le réel : un lieu, « *Océanopolis de*

²⁴ BELKAÏD, Meryem, *L'Effacement du réel dans la fiction policière contemporaine (Tonino Benacquista, Pascal Garnier, Marcus Malte, Fred Vargas et Tanguy Viel)*, Littératures. Paris III- Université de la Sorbonne nouvelle, 2012, page 183.

²⁵ Voir le chapitre 5 et ses sous parties de BELKAÏD, Meryem, *L'Effacement du réel dans la fiction policière contemporaine (Tonino Benacquista, Pascal Garnier, Marcus Malte, Fred Vargas et Tanguy Viel)*, Littératures. Paris III- Université de la Sorbonne nouvelle, 2012, 321 pages.

*Brest*²⁶ », et une date, « *mars 2015*²⁷ ». L'incipit cherche à rendre la scène de suicide la plus réelle possible, grâce à des détails hyperréalistes. L'histoire met en scène Lucas, jeune garçon, et Philippe, son père, qui se trouvent devant l'aquarium des requins.

En ce moment même, [la peur] saisissait à la gorge le jeune Lucas, ridicule petit bonhomme sous les grands ventres blancs et gris qui glissaient au-dessus de sa tête. Cette peur, c'était la première fois qu'il la ressentait avec une telle intensité comme si de minuscules archers tendaient chacun de ses muscles pour qu'il prenne ses jambes à son cou. Même protégé par des vitres en méthacrylate de plus de vingt centimètres d'épaisseur, l'enfant se serrait contre la cuisse de son père, chez qui les terreurs de jeunesse avaient laissé place à la fascination depuis longtemps.²⁸

Les émotions de la scène, elles aussi, sont mises en avant. Les termes « peur », « intensité », « terreur », ménagent une intensification à mesure du texte. Toutefois, il y a opposition entre les termes de « terreurs » et de « fascination ». Ces deux termes mettent également en parallèle Philippe, un adulte, et Lucas, un enfant. Le texte laisse penser qu'une ambiguïté face au danger est possible, de la peur à la fascination ; on pourrait d'ailleurs y lire une métaphore au sujet du roman policier qui est perçu comme l'exutoire d'une violence que les lecteurs sont curieux de découvrir dans la fiction, mais jamais dans la réalité. Cette lecture peut être appuyée à la page suivante par : « C'était pour ça qu'ils se réunissaient tous ici : vivre la peur par procuration.²⁹ ».

Cette dimension cinématographique est bien marquée dans cette scène très imagée et frappante, alliant images mentales et figures littéraires :

Puis, toujours avec cette même exquise lenteur, le soigneur ôta le gant de sa main gauche et s'entailla la paume avec générosité. Des arabesques pourpres ondulèrent dans l'eau. Alors que les vrais cris d'alerte et les propos incroyables se multipliaient (« C'est un spectacle ? » ou « Il s'est vraiment blessé ? »), la pression augmenta autour de Philippe et de son fils, désormais écrasés

²⁶ THILLIEZ, Franck, *Sharko*, Paris, Pocket, 2018, page 9.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid*, page 10.

contre la vitre. L'enfant pleurait. Les gens s'amoncelaient, les nouveaux arrivants – ceux qui provenaient de la salle adjacente – voulaient leur part du gâteau.³⁰

Mais plus qu'un spectacle, la violence et plus précisément, la mort, tend à devenir un nouvel art. L'auteur, pour décupler l'effet à produire sur le lecteur, utilise une référence tirée d'un grand succès cinématographique : « Certes, l'animal n'était pas le grand blanc créé par Spielberg, mais il n'avait rien à lui envier ... ». La convocation de l'image mentale du requin des *Dents de la mer* est un moyen de forcer l'imaginaire et la réception du lecteur.

La mort du plongeur s'incarne en une description macabre. Elle marque un temps d'arrêt, en opposition avec l'accélération du temps du récit qui la précède. Cette coupure permet d'annoncer le caractère important de ce qui va suivre : la scène de crime possède sa propre temporalité et se transforme en œuvre d'art.

Dans son dictionnaire dédié aux mots clichés du roman policier, Perrot donne deux définitions de l'assassinat, dont l'une parle précisément de cet acte comme d'un art :

Assassinat considéré comme un des beaux-arts (De l')

Par Quincey, la fabrique esthétique est désormais mêlée au genre criminel et policier. Cinéastes et écrivains peuvent dépeindre avec les couleurs les plus chatoyantes les derniers instants de la victime.³¹

Par cet alliage avec le cinéma, la littérature policière offre donc des images mentales aux lecteurs et le texte met en avant la perception visuelle de la scène. Les atouts des couleurs et de l'espace deviennent donc des éléments indispensables des descriptions.

Cette approche est également proposée par Lojkin qui, dans son introduction à la scène comme dispositif, donne une définition de cette « scène » : « c'est ce qui est donné à voir

³⁰ *Ibid.*

³¹ PERROT, Raymond, *Mots Et Clichés Du Roman Policier* Ed. intégrale, Saint-Germain-en-Laye, In octavo Éditions, 2003, page 23.

de l'action, dans un espace qu'elle délimite³² ». Il s'agit d'une scène arrêtée, protégée, qui provient du dispositif scénique du théâtre ainsi que celui pictural de la peinture. Lojkine analyse les tableaux pour donner un aperçu du regard qu'un spectateur peut poser sur une œuvre. Ce regard apporte une vision artistique de la scène : de nouveaux composants sont abordés : les couleurs, les lignes, la profondeur ou encore le symbole visuel. Ce regard artistique se retrouve d'ailleurs dans les deux œuvres à l'étude.

La description du cadavre se place dans un cadre appelé « lieu de la scène³³ », selon Diderot cité par Lojkine, qui permet de délimiter tant l'espace de la description dans le texte que celui de la scène dans le récit. Une différence est faite entre l'espace de la scène et l'espace de la toile, « l'espace de la scène, par rapport à l'espace de la toile, est donc un espace restreint.³⁴ ».

Dans le texte de Lemaitre, on remarque effectivement cette tendance à la picturalisation de la mort selon une méthode de description artistique impliquant des couleurs, une profondeur de l'espace scénique, ainsi qu'un mouvement rotatoire dans cet espace.

Après l'arrivée de Camille Verhoeven dans la zone industrielle, le policier se rend enfin dans l'appartement dans lequel se trouve la scène de crime : « Il était difficile de se faire une idée exacte de l'appartement avant...tout « ça ». Parce que « ça » avait maintenant envahi la scène et qu'on ne savait plus où donner du regard.³⁵ »

La violence demeure inénarrable et reste d'abord hors champ, simplement appelée « ça », poursuivant le tabou de la « mauvaise mort » menant jusqu'à la perte d'humanité définie

³² LOJKINE, Stéphane, *Introduction à la scène comme dispositif : Paolo et Francesca*, 2008, page 1.

³³ *Ibid*, page 3.

³⁴ *Ibid*.

³⁵ LEMAITRE, Pierre, *Travail soigné*, Paris, Le livre de poche, 2010, page 26.

par Soldini. L'emploi du mot « scène » rappelle alors la scène de crime, mais également la scène de théâtre décrite par Lojkine. La fin de cet extrait faisant état de la scène envahie par la violence, de telle façon que le regard ne peut être posé nulle part, confond alors l'espace de la toile avec celui de la scène. Alors que Lojkine, dans ses analyses, perçoit l'espace de la scène comme un détail de l'espace de la toile, Lemaitre, des deux, ne fait plus qu'un.

La formule « on ne savait plus où donner du regard³⁶ » donne également une impression d'urgence et de désordre. Pourtant, la description qui suit est très méthodique et picturale :

Par terre, sur la droite, gisaient les restes d'un corps éventré dont les côtes cassées traversaient une poche rouge et blanche, sans doute un estomac, et un sein, celui qui n'avait pas été arraché, mais c'était assez difficile à dire du fait que ce corps de femme – ce point-là était certain – était recouvert d'excréments qui recouvraient partiellement d'innombrables marques de morsures. Juste en face, sur la gauche, se trouvait une tête (de femme, une autre) aux yeux brûlés, au cou étrangement court comme si la tête était entrée dans les épaules.³⁷

Cette première partie de description offre plusieurs perspectives d'analyse. Il n'est plus question de point de vue omniscient, mais bien d'un point de vue externe, offrant à la scène une nouvelle esthétique. La narration abandonne alors les sentiments du personnage pour évoquer une composition de lignes d'horizon, donner de la perspective et de la profondeur à la scène de crime. Les indications spatiales sont nombreuses, « par terre », « sur la droite », « en face », ou encore « sur la gauche », et limitent ainsi un champ de vision, tel un tableau. Le reste de la description est également très visuel au travers des couleurs évoquées, différents tons de rouge et de blanc des organes, tel l'estomac décrit comme une simple poche rouge et blanche. Le doute quant aux organes demeure possible avec des

³⁶ *Ibid.*

³⁷ *Ibid*, pages 26-27.

expressions telles que « sans doute », ou bien « c'était assez difficile à dire ». Les paramètres sensoriels sont également utilisés pour parfaire les scènes. Dans cet extrait, la vue est le seul sens convoqué et, malgré la présence de corps abandonnés, et surtout de la présence « d'excréments qui recouvraient partiellement d'innombrables marques de morsures », aucune odeur n'est soulignée. Cependant, quelques pages avant ce passage, il était question de l'odeur de la mort, de policiers qui vomissent ; dans différentes scènes du roman, l'odorat est convoqué.

Lojkine poursuit son analyse sur la place du spectateur : « Ce que Diderot critique ici, ce n'est pas la présence de spectateurs en dehors de la scène, mais leur tranquillité oisive face à l'horreur d'un sacrifice humain. »³⁸. Dans le texte de Lemaitre, c'est Camille Verhoeven, personnage relais du lecteur, qui est le spectateur de cette scène de crime : « Camille passa en revue ces détails, sortit un calepin de sa poche, mais l'y replaça aussitôt comme si la tâche était si monstrueuse que toute méthode était inutile, tout plan voué à l'échec. Il n'y a pas de stratégie face à la cruauté.³⁹ ». Le contraste est saisissant entre le personnage incapable d'appliquer une méthode, qui ne sait comment réagir face à tant de violence, préférant alors l'inaction, et l'auteur qui propose une description de scène de crime détaillée et méthodique.

Le choix a été fait d'accumuler de nombreuses indications spatiales, partant du sol à droite, puis à gauche, élevant le regard « en face », puis prolongeant la description sur les murs. Il n'y a pas de hiérarchisation ou de gradation des éléments macabres décrits. Le point de focalisation se déplace sur le sol de droite à gauche, avant de s'élever sur la ligne d'horizon,

³⁸ LOJKINE, Stéphane, *Introduction à la scène comme dispositif : Paolo et Francesca*, 2008, page 3.

³⁹ LEMAITRE, Pierre, *Travail soigné*, Paris, Le livre de poche, 2010, page 27.

permettant de proposer une profondeur de scène, puis de retourner délimiter la scène en parlant des murs, cloisonnant l'espace. La description se fait donc en lignes droites de profondeur, permettant une description très claire d'une scène de chaos.

Marcandier-Colard, dans son chapitre sur la fascination de la scène de crime, écrit :

Les crimes de sang, les meurtres peuvent en effet être lus comme des tableaux, jouant d'effets visuels, de couleurs, de lignes, autant de techniques picturales chargées de relayer l'écriture pour suggérer la violence et faire naître un choc émotif chez le lecteur/spectateur. Celui-ci est en effet confronté à une scène presque arrêtée, instantanée, qui se donne à lui dans toute la violence d'un premier regard.⁴⁰

Ces effets de lignes et de couleurs se retrouvent parfaitement dans le texte de Pierre Lemaitre pour créer un électrochoc chez le personnage spectateur, mais également chez le lecteur. Cette pause du récit permet une description profonde de la mort, résultat d'une grande violence. Les conséquences de la violence, décrites dans les scènes de crimes, sont donc plus présentes dans le récit que l'action même de la violence qui les a provoquées. Les policiers arrivent toujours après que le crime a eu lieu et les scènes de mise à mort des personnages se font rares. La violence demeure donc hors champ, tandis que ses conséquences sont longuement décrites comme des tableaux, pouvant faire penser à la peinture anatomiste où le corps humain se trouve au centre de l'œuvre.

La violence, en plus de structurer le récit et d'apporter une nouvelle esthétique, semble également apporter une base de réflexion sociale et de métadiscours. Comme l'écrit Nelly Wolf dans un chapitre dédié au personnage du meurtrier/assassin/voleur/délinquant,

⁴⁰ MARCANDIER-COLARD, Christine (dir.), « Chapitre IV - Violence et fascination, la scène du crime », *Crimes de sang et scènes capitales. Essai sur l'esthétique romantique de la violence*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998, pp. 169-222.k

et plus précisément au personnage d'Arsène Lupin : « Pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, la représentation du délinquant est liée à l'actualité de la question sociale.⁴¹ ». La violence est donc une base de réflexion sur des questions sociales comme l'affirme également Laura García Carbajosa dans sa thèse concernant Pierre Lemaitre et l'évolution du roman policier :

L'apparition de cette nouvelle forme de narration est due à un public désenchanté qui considérait déjà le roman policier très éloigné de ses préoccupations et d'une criminalité différente et plus proche de la vie des lecteurs ; de telle sorte que le roman noir surgira en réponse à une recherche d'originalité et de réalisme.⁴²

Cette recherche de réalisme pousse les auteurs des deux romans à l'étude à utiliser la violence pour introduire des réflexions sociales, mais également des métadiscours sur la place de la violence dans l'art, portant un regard ironique sur leurs propres œuvres. Dans *Travail soigné* de Pierre Lemaitre, les questions sociales sont au centre de plusieurs chapitres dans lesquels le policier Camille Verhoeven se retrouve à correspondre avec le meurtrier. Les lettres de ce dernier donnent des indices sur son identité, mais surtout, elles offrent un espace de réflexion sur le genre littéraire qu'est le roman policier et la place que la violence prend en son sein.

Le personnage du meurtrier se fait donc miroir de la société et exploite ses failles, comme l'écrit Martin Doré :

Le principe de l'assassin consiste à introduire une faille, un principe de désordre, dans un monde qui se croit complètement rationnel. Il reflète par-là l'angoisse de la société moderne face à son fonctionnement. Malgré tous ses progrès, les épanouissements de sa propre puissance, la société sent une insuffisance dans son propre fonctionnement. L'assassin exploite cette faille.⁴³

⁴¹ WOLF, Nelly, « Le voleur évalué » dans *Le Roman Policier Et Ses Personnages*, L'imaginaire du Texte, Saint-Denis, France : Presses universitaires de Vincennes, 1989, pages 11-24.

⁴² GARCÍA CARBAJOSA, Laura, *Pierre Lemaitre et l'évolution du genre policier en France*, Universidad de Valladolid, 2019, page 9.

⁴³ DORÉ, Martin, « André Vanoncini : enquête sur le roman policier », *Nuit Blanche*, 1994, numéro 56, pages 22-26.

Cette faille, justement, va être le point de départ d'un métadiscours ironique de la part de Lemaitre dans *Travail soigné*.

Ce roman, mettant en scène un écrivain raté devenu assassin, revisite des meurtres déjà décrits dans d'autres œuvres policières, comme *Le Dahlia noir* de James Ellroy ou *Le crime d'Orcival* d'Émile Gaboriau. La référence au genre et l'intertextualité forte est un procédé cher à Lemaitre qui, dans une entrevue pour Radio France dit d'ailleurs : « J'ai d'emblée placé mon travail comme une espèce de salutation permanente à la littérature⁴⁴ ».

Le meurtrier de *Travail soigné* affirme que le roman policier n'exige pas d'être un bon roman, si tant est qu'il contienne assez de violence pour susciter la curiosité et la fascination. En effet, Philippe Buisson, l'assassin dans *Travail soigné*, écrit une lettre au policier Camille Verhoeven pour lui expliquer ses actes, mais également pour proposer une réflexion sur le genre policier lui-même :

Le succès invraisemblable de la littérature policière montre, à l'évidence, à quel point le monde a besoin de mort. Et de mystère. Le monde court après ces images non parce qu'il a besoin d'images. Parce qu'il n'a que cela. Hormis les circonstances guerrières et les incroyables boucheries gratuites que la politique offre aux hommes pour calmer leur incoercible besoin de mort, qu'ont-ils ? Des images. L'homme se rue sur les images de mort parce qu'il veut de la mort. Et seuls les artistes sont à même de l'apaiser. Les écrivains écrivent de la mort pour les hommes qui veulent, ils font du drame pour calmer leur besoin de drame. Le monde veut toujours plus. Le monde ne veut pas seulement du papier et des histoires, il veut du sang, du vrai sang.⁴⁵

Cette explication, sous la plume de l'assassin, permet à Pierre Lemaitre de développer plusieurs réflexions littéraires. La gradation dans les propos, qualifiant le succès de cette littérature d'invraisemblable, met en évidence ce que certains qualifient de paralittérature, longtemps considérée comme de la sous-littérature, mais qui a su convaincre un large panel

⁴⁴ Interview France Culture, *Pierre Lemaitre : "Je n'ai jamais fait de premier roman, j'ai tout de suite fait le deuxième"*, 3 Février 2022.

⁴⁵ LEMAITRE, Pierre, *Travail soigné*, Paris, Le livre de poche, 2010, page 309.

de lecteurs. Lemaitre porte un regard sarcastique sur le genre littéraire en parlant des écrivains qui n'écrivent que « pour les hommes qui veulent », et ne répondent qu'à une demande commerciale du public.

Lemaitre utilise l'ironie qui s'inscrit dans la structure même de son œuvre puisque, à la suite de cet échange, le personnage et l'auteur semblent s'accorder sur le fait que Buisson est un mauvais écrivain qui, d'après ses lettres, connaît son faible potentiel littéraire, mais est persuadé qu'un roman contenant assez de violence restera vendeur. Pourtant, à la page trois cent cinquante-quatre sur quatre cent huit, le lecteur a une révélation : le roman qu'il vient de lire serait en réalité le manuscrit de l'enquête, rédigé par Buisson lui-même. L'ironie est donc double : pour le lecteur qui vient de lire ce « mauvais roman » et pour Lemaitre qui l'a écrit.

Il faut cependant aller plus loin dans le récit pour trouver une explication plus détaillée et explicite quant au véritable motif des crimes violents de ce récit. Ce passage se trouve dans une nouvelle lettre du meurtrier à l'attention de Camille Verhoeven, qui intervient une fois que l'enquête est terminée, et le meurtrier arrêté et blessé par les forces de l'ordre. Cette nouvelle explication, qui semble plus singulièrement celle de l'assassin, n'en demeure pas moins un métadiscours et une réflexion toujours empreinte d'ironie, de sarcasme, ou d'autodérision, de la part de Lemaitre.

Malgré le désir que j'en avais, je ne me suis jamais fait d'illusion sur mon talent. Mais porté par le scandale, propulsé par l'horreur qu'exerce sur tout homme le fait divers tragique, mon livre se vendra par millions, il sera traduit, adapté, il figurera durablement dans les annales de la littérature. Toutes ces choses que je ne pouvais espérer par mon seul talent.⁴⁶

⁴⁶ *Ibid.*, page 407.

Le début de cet extrait, en plus de remettre la littérature policière au centre de l'explication, met l'accent sur la réflexion apportée par le meurtrier : un roman policier n'a pas besoin d'être bien écrit, aussi longtemps qu'il possède assez de violence pour se rapprocher d'un fait divers. Cet ancrage dans une violence réelle, qui se rapproche du fait divers, fascine le public et est repris par de nombreux auteurs. Menegaldo, dans son ouvrage sur le noir, explique pourquoi les auteurs font ce choix de rapprochement :

[...] depuis la naissance de ces récits, faits divers et fiction sont étroitement entremêlés pour produire des textes qui, tout en mettant en scène des personnages d'une extrême noirceur, semblent également vouloir tenter de les expliquer au grand public.⁴⁷

Par ce métadiscours tenu tant par l'assassin que par Lemaitre, la violence est utilisée comme prétexte et point de départ à une réflexion sur le genre du roman policier. La violence est donc un moyen d'attirer l'attention d'un vaste lectorat. Ce type de meurtrier se venge de la société, tuant au hasard, mais avec un schéma de crime très précis, incarnant une violence sans borne en réponse à un monde qui se croit rationnel.

Mais la violence peut également être le sujet même de la réflexion littéraire. Puisque la mort devient un art dans la littérature policière, la violence s'invite également dans le domaine artistique. Cette présence soulève alors plusieurs questions comme celle de la place de cette violence dans l'art, son utilisation, jusqu'où la violence peut s'y inviter, ou bien encore, ses limites.

Dans le trente-neuvième chapitre de *Sharko*, le policier suit la piste de Mev, une artiste peignant avec du sang menstruel. Malheureusement pour Sharko, elle se trouve dans un

⁴⁷ MENEGALDO, Gille et Maryse DUCREU-PETIT, *Le Goût Du Noir Dans La Fiction Policière Contemporaine : Littérature Et Arts De L'image*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, collection Interférences, 2021, page 98.

hôpital psychiatrique dans lequel il ne peut pas lui rendre visite. Il se tourne alors vers une autre artiste, Danny Bonnière, adepte de bio-art, « une pratique artistique où les humains travaillent avec des tissus vivants, des bactéries, des organismes vivants et des processus de la vie⁴⁸ ». La rencontre entre cette artiste et le policier est un moment privilégié dans lequel Franck Thilliez propose une réflexion sur l'art et la violence. L'auteur, dans un entretien concernant son roman *La faille* (2023), admet d'ailleurs que ce genre de réflexion lui est indispensable dans ses romans : « lorsque j'écris un roman mettant en scène Sharko, j'aime bien choisir un gros sujet de fond, qui permet à la fois d'aborder des questions éthiques, scientifiques, de société, et qui nous concernent tous.⁴⁹ »

Contrairement aux premières pages du récit dont l'atmosphère est sombre, ce chapitre commence par la description d'un quartier paisible, ainsi que par celle de Danny Bonnière et de son « espace réservé à la création⁵⁰ ». On peut tirer de cette mise en scène que l'auteur souhaite une réflexion posée, loin de l'atmosphère noire réservée normalement au genre et de toute tension narrative. Par la description d'une telle atmosphère et d'une artiste aussi banale en apparence, peut-être Franck Thilliez essaie-t-il de rendre le personnage plus accessible.

Le reste du chapitre est une discussion entre le policier, étranger et plutôt méfiant envers le bio-art, et l'artiste tout à fait passionnée et prête à défendre sa vision. Cette dualité de points de vue permet d'ouvrir une réflexion, et non pas d'obtenir un plaidoyer en faveur de la

⁴⁸ Hisour, art, culture et histoire, https://www.hisour.com/fr/bioart-19310/#google_vignette

⁴⁹ YVAN, *Interview Franck Thilliez – La faille*, EmOtionS, blog littéraire, 3 mai 2023.

⁵⁰ THILLIEZ, Franck, *Sharko*, Paris, Pocket, 2018, page 272.

liberté de l'art. D'ailleurs, bien que l'approche artistique soit présente, arrivent très rapidement ensuite les questions éthiques et morales auxquelles l'art doit faire face.

- C'est pour la prochaine performance que je réalise juste avant Noël, fit-elle en lui tendant sa tasse. Cette fois, je vais me produire en Suisse pour éviter les problèmes que j'ai rencontrés ici, en France, avec *In the Mind of a Wolf*.⁵¹

In the Mind of a Wolf est une performance dans laquelle cette artiste s'est injectée du sang de loup pour ensuite fixer ce dernier et ne faire plus qu'un, tenter de ressentir l'animal à travers l'échange sanguin. L'autre performance dont il est question consiste à s'injecter cette fois du sang de jument, avant de marcher aux côtés de l'animal, avec des prothèses, dans le but de se retrouver à la même hauteur que l'animal et ne faire, encore une fois, plus qu'un. À la fin de la performance, le sang de l'artiste doit être lyophilisé pour que les spectateurs puissent repartir avec une infime partie du sang de « centaure, mélange parfait d'humain et d'animal⁵² ».

Par une approche aussi frontale du milieu de l'art performatif contemporain, on pourrait s'attendre à un discours empreint d'ironie. Cependant, Thilliez semble porter une grande attention à l'équilibre des discours entre l'artiste et le policier. Il est plus question d'interrogation et de réflexion que de condamnation et de dérision.

Le choix du mot « performance » place bien ces événements dans le domaine artistique et non pas dans celui du meurtre ou de la folie. D'ailleurs, pour bien différencier les deux univers, alors que les meurtriers doivent être arrêtés dans leur folie par la police, l'artiste,

⁵¹ THILLIEZ, Franck, *Sharko*, Paris, Pocket, 2018 page 273.

⁵² *Ibid.*, page 274.

lorsqu'elle parle du déroulement de son œuvre, n'omet pas, à la fin de la description, d'ajouter par elle-même : « Fin de la performance.⁵³ ».

Dans sa posture et ses paroles, Sharko ne sait pas comment réagir face au discours de Danny Bonnière et le dialogue qui suit permet de toucher à l'essence même de la réflexion.

- Je sais ce que vous pensez, lui dit Bonnière avec un sourire. Que je suis folle.

- J'essaie de comprendre le but, c'est tout.

- Vous êtes policier, terre à terre, c'est normal. Mais l'art a toujours eu pour vocation de transgresser. [...] Je travaille sur et avec le vivant, je crée de la communication avec lui. Vous comprenez ?⁵⁴

L'opposition entre ces deux personnages se fait sentir dans leur approche du domaine artistique. En effet, Thilliez, à travers les paroles de Bonnière, ne s'adresse pas seulement à Sharko, mais également aux lecteurs qui naviguent dans un univers macabre depuis presque trois cents pages, dans lequel le sang est la clé de l'intrigue, mais également matérialise la mort. Sharko est donc l'incarnation des pensées possibles des lecteurs, mais reflète également l'enjeu du présent essai : l'utilisation généralisée de la violence, mais dans quel but ?

La réponse de Thilliez est sarcastique par la formule « Vous êtes policier, terre à terre, c'est normal⁵⁵ », qui oppose le pragmatisme du policier à l'originalité créative de Bonnière ; mais l'auteur offre aussi une piste de réflexion pour tenter d'apporter une réponse à cette question : la transgression.

La transgression serait donc l'un des buts de l'Art, ce qui explique alors cette propension à choquer le lecteur par l'accumulation de violence. On peut donc, à travers ces paroles,

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ *Ibid.*, page 275.

⁵⁵ *Ibid.*

comprendre que les auteurs de romans policiers traitent le sujet tabou de la mort, travaillent sur et avec la mort pour dénoncer et transgresser. Cette hypothèse explique également cette course effrénée aux meurtres de plus en plus violents et aux descriptions de plus en plus macabres.

Puisqu'il est annoncé que l'art a cette vocation de transgression, on peut en tirer la conclusion qu'il en a toujours été ainsi. Lemaitre semble adhérer à cette hypothèse en évoquant des meurtres d'œuvres antérieures dans son roman. La réflexion de Thilliez rejoint également cette piste en ce qu'elle convoque elle aussi une forte intertextualité. En plus d'évoquer la Bible à plusieurs reprises, Thilliez fait référence à Ovide et *Les Métamorphoses* :

- C'est en référence à Ovide et à son long poème épique, *Les Métamorphoses*. On peut y lire, entre autres, que Médée change le sang des hommes pour leur permettre de vivre plus longtemps en attendant l'arrivée des Argonautes. Ovide aborde le thème de l'immortalité, mais surtout, dans ces passages, il évoque déjà, finalement, les prémices du transfert de sang bienfaiteur qui permet de devenir un autre. De se métamorphoser en quelqu'un de meilleur. Quand on y regarde bien, on est aux balbutiements inconscients de la transfusion sanguine, qui aujourd'hui sauve des milliers de vies.⁵⁶

Par ces mots dans la bouche de l'artiste, une œuvre fondatrice comme celle d'Ovide est traitée sous un nouvel angle : celui de la transgression. C'est une lecture anachronique qui est proposée en remplacement de la métaphore poétique de l'époque : *Les Métamorphoses* sont présentées comme les prémices de la transfusion sanguine. La fin de la citation permet de prendre conscience du bien-fondé de la transgression artistique. L'acte de la transfusion sanguine, qui a pu choquer auparavant, sert aujourd'hui au bien commun. La littérature et l'art seraient donc des moyens efficaces de réflexion pour proposer des idées nouvelles à la société. Cette hypothèse s'accorde d'ailleurs parfaitement à l'œuvre de Thilliez : le

⁵⁶ THILLIEZ, Franck, *Sharko*, Paris, Pocket, 2018, page 280.

roman ultraviolent qu'est *Sharko* montre en vérité différents écueils possibles dans le circuit et le marché du sang depuis sa mondialisation et sa globalisation. Il est possible de percevoir la transgression artistique comme un besoin essentiel au bon développement de la société, mais comme dans beaucoup de domaines, tout est question d'équilibre et certains extrêmes pourraient être atteints, détournant alors la visée positive de cette transgression.

Thilliez traite les limites de la transgression dans la fin de ce chapitre et prend le temps de mettre les lecteurs et Sharko en garde : « Je vous parle de transgression, pas de folie !⁵⁷ » est la réaction de l'artiste de bio-art lorsque Sharko lui expose les meurtres commis en ayant recours à une transfusion sanguine d'humain à humain sans aucun contrôle hygiénique. Danny Bonnière poursuit d'ailleurs en affirmant, au sujet de ses performances : « Tout est contrôlé. Il n'y a pas de réel danger.⁵⁸ ». Tout est donc spectacle, encadré et supervisé.

Thilliez semble bien au courant des dérives possibles, et poursuit sa réflexion avec l'intervention de Sharko qui se montre sceptique : « - On peut imaginer des bio-artistes encore plus extrêmes...qui briseraient les limites et toutes sortes de tabous. Qui, eux, joueraient avec la mort.⁵⁹ ». Bien que le personnage soit adepte de bio-art, ce sont tous les artistes contemporains qui explorent les transgressions et limites des arts, élevant la mort au rang de fascination. On ne peut s'empêcher de penser aux écrivains de romans policiers, lorsque l'on évoque ceux qui jouent avec la mort. D'ailleurs, la discussion ne se termine pas de manière fermée avec une réponse assurée, apportée à cette réflexion. L'artiste finit

⁵⁷THILLIEZ, Franck, *Sharko*, Paris, Pocket, 2018, page 281.

⁵⁸ Ibid.

⁵⁹ Ibid.

son discours avec « tout peut exister⁶⁰ », ce qui laisse entendre que les dérives ne pourront jamais être totalement maîtrisées, mais qu'il ne s'agit pas là d'une raison suffisante pour condamner ceux qui transgressent les limites de l'art.

La violence est donc perçue comme un moyen de transgresser et de remettre en question un aspect ou une faille de la société ; dans le cas de *Sharko* ce sont les différents écueils possibles dans le circuit du don du sang.

Dans un discours métalittéraire, les auteurs apportent une réflexion sur leur propre écriture et se servent de la violence pour transgresser les règles morales de la société, pour y apporter un débat. C'est une façon de transcender les tabous qui entourent le sujet de la mort et d'ouvrir la discussion à des sujets éthiques et moraux concernant l'art, et donc la littérature. Thilliez évoque souvent ce besoin de réflexion sur la représentation :

La mort est un thème idéal lorsqu'on veut parler d'éthique, de science, d'histoire et de philosophie. En parler, c'était également un moyen de la rendre moins taboue. Comme je le dis dans le roman, la mort inonde les écrans, elle est tellement présente dans les médias qu'on n'y fait même plus attention, et qu'on ne réfléchit même plus à ce qu'elle représente réellement.⁶¹

La mort et la violence sont donc prétexte à métadiscours dans le roman policier.

L'utilisation de la violence dans le roman policier est ce qui nous a intéressée tout au long de ce mémoire, dans la partie création comme dans la partie recherche. Bien que le concept ne soit pas utilisé exactement de la même façon dans les deux parties, il demeure la base des interrogations qui ont animé ce travail : quelle est donc la place de la violence dans le roman policier français ? Comment est-elle utilisée et quels sont ses enjeux ? Dans les deux romans à l'étude, *Travail soigné* de Pierre Lemaitre, et *Sharko* de Franck Thilliez,

⁶⁰ THILLIEZ, Franck, *Sharko*, Paris, Pocket, 2018, page 281.

⁶¹ YVAN, *Interview Franck Thilliez – La faille*, EmOtionS, blog littéraire, 3 mai 2023.

la violence est loin d'être gratuite comme les premières pages de ces romans pourraient le laisser paraître. La violence devient le motif central, imposant un rythme entre accélérations et promesses, mises en pause du récit et descriptions. La violence devient le sujet même du suspense qui n'est plus simplement présent pour répondre à la question : « qui ? », mais plutôt pour répondre à la question : « comment ? » Comment va-t-on retrouver les corps cette fois-ci ? Ces scènes de crime sont, elles aussi, empreintes de violence ; mais une violence que l'on pourrait qualifier d'artistique. La pause dans le récit que représente une description de scène de crime permet à la violence d'éclorre en un tableau rouge sang digne d'une œuvre d'art. Le regard sur la violence change pour sublimer cette dernière, peignant des descriptions saisissantes de cadavres comme s'il s'agissait d'une ekphrasis d'un peintre virtuose. La mort violente perçue comme un art ouvre à de nouvelles questions et réflexions. D'ailleurs, les auteurs se penchent chacun sur la question de la place de cette violence. Chacun y réfléchit et, au travers d'un métadiscours, y apporte sa réponse. La violence devient alors le motif et le thème du roman policier, lui donnant son identité, à tel point que le genre du roman policier tend à y perdre puisque la violence devient synonyme de succès commercial. La violence s'inscrit également dans le domaine artistique et devient une modalité de la transgression. Et c'est cette dernière qui a toujours motivé l'art à continuer d'évoluer. La violence n'est plus simple symptôme de l'art, elle en devient le déclencheur. Les tabous qui l'entourent deviennent alors sujets de réflexion dans le roman comme dans la société.

Bibliographie

Corpus littéraire

LEMAITRE, Pierre, *Travail soigné*, Paris, Le livre de poche, 2010, 408 pages.

THILLIEZ, Franck, *Sharko*, Paris, Pocket, 2018, 623 pages.

Corpus critique

BARONI, Raphaël, « La valeur littéraire du suspense », *A contrario*, 2004, vol 2, numéro 1, pp. 29-43.

BELHADJIN, Anissa, « Le jeu entre stéréotypes et narration dans le roman noir », *Cahiers de Narratologie*, décembre 2009, numéro 17.

BELKAÏD, Meryem, *L'Effacement du réel dans la fiction policière contemporaine (Tonino Benacquista, Pascal Garnier, Marcus Malte, Fred Vargas et Tanguy Viel)*, Littératures. Paris III- Université de la Sorbonne nouvelle, 2012, 321 pages.

CORCUFF, Philippe, « Désenchantement et éthiques du polar », *Mouvements*, 2001, vol 15-16, numéro 3, pp. 103-109.

DORÉ, Martin, « André Vanoncini : enquête sur le roman policier », *Nuit Blanche*, 1994, numéro 56, pp. 22-26.

GARCÍA CARBAJOSA, Laura, *Pierre Lemaitre et l'évolution du genre policier en France*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 2019.

GENETTE, Gérard, *Figures*, Paris, Éditions du Seuil, collection Tel Quel, 1966, 288 pages.

LEMAITRE, Pierre, *Dictionnaire amoureux du polar*, Paris, PLON, 2020, 808 pages.

LOJKINE, Stéphane, *Introduction à la scène comme dispositif : Paolo et Francesca*, 2008, ([halshs-00523381](#)).

MARCANDIER-COLARD, Christine (dir.), « Chapitre IV - Violence et fascination, la scène du crime », *Crimes de sang et scènes capitales. Essai sur l'esthétique romantique de la violence*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998, pp. 169-222.

MENEGALDO, Gille et Maryse DUCREU-PETIT, *Le goût du noir dans la fiction policière contemporaine : littérature et arts de l'image*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, collection Interférences, 2021, 396 pages.

MICHAUD Yves, « VIOLENCE », *Encyclopædia Universalis*, Consulté le 31 juillet 2023.

PERROT, Raymond, *Mots et clichés du roman policier* Ed. Intégrale, Saint-Germain-en-Laye, In octavo Éditions, 2003, 202 pages.

REUTER, Yves, *Le roman policier et ses personnages*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, collection L'imaginaire du texte, 1989, 238 pages.

SIBONY, Daniel (dir), « 70. Du roman policier. Violence et vérité », *Psychopathologie de l'actuel. Événement III*, Paris, Le Seuil, 1999, pp. 325-331.

SOLDINI, Fabienne, « Les imaginaires de la mort dans le roman policier macabre, entre cadavérisation et putréfaction », *Socio-anthropologie*, 2015, vol 31, pp. 73-86.

THILLIEZ, Franck, « La mort et les morts dans le roman policier », *Études sur la mort*, 2012, vol 142, numéro 2, pp. 173-179.

THILLIEZ, Franck, *Le plaisir de la peur*, Paris, Éditions Le Robert, 2022, 176 pages.

VAN DINE, S. S. « Les 20 règles du roman policier. » *Québec français*, 2006, numéro 141, pp. 60–60.

WOLF, Nelly, « Le voleur évalué » dans *Le roman policier et ses personnages*, L'imaginaire du Texte, Saint-Denis, France : Presses universitaires de Vincennes, 1989, pp. 11-24.

Entrevues auteurs

Interview France Culture, *Pierre Lemaitre : "Je n'ai jamais fait de premier roman, j'ai tout de suite fait le deuxième"*, 3 Février 2022.

URL : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/affaires-culturelles/pierre-lemaitre-est-l-invite-d-affaires-culturelles-8346978>

YVAN, *Interview Franck Thilliez – La faille*, EmOtionS, blog littéraire, 3 mai 2023.

URL: <https://gruznamur.com/2023/05/03/interview-franck-thilliez-la-faille/>

Corpus création

ANOUILH, Jean, *Antigone*, Paris, La table ronde, 1946, 128 pages.

BEAUMARCHAIS, Pierre-Augustin Caron de, *Le Barbier de Séville*, Paris, Gallimard, 1996, 208 pages.

BEAUMARCHAIS, Pierre-Augustin Caron de, *Le mariage de Figaro*, Paris, Folio, 1999, 258 pages.

BECKETT, Samuel, *En attendant Godot*, Paris, Minuit, 1990, 124 pages.

CAMUS, Albert, *Caligula*, Paris, Gallimard, 1994, 224 pages.

COCTEAU, Jean, *Les Parents terribles*, Paris, Gallimard, 1994, 235 pages.

CORNEILLE, Pierre, *Cinna*, Paris, Larousse, 1971, 125 pages.

CORNEILLE, Pierre, *Le Cid*, Paris, Bordas, 1971, 128 pages.

ESCHYLE, *Tragédies complètes*, Paris, Folio, 1982, 480 pages.

HUGO, Victor, *Ruy Blas*, Paris, Gallimard, 1997, 288 pages.

IONESCO, Eugène, *La cantatrice chauve*, Paris, Gallimard, 1993, 152 pages.

LABICHE, Eugène, *Le voyage de Monsieur Perrichon*, Paris, Larousse, 1972, 143 pages.

MARIVAUX, Pierre Carlet de Chamblain de, *Le jeu de l'amour et du hasard*, Paris, Bordas, 2013, 176 pages.

MOLIÈRE, *L'avare*, Paris, Hachette, 2000, 176 pages.

MOLIÈRE, *Le bourgeois gentilhomme*, Paris, Bordas, 1975, 128 pages.

MOLIÈRE, *Le médecin malgré lui*, Paris, Bordas, 1975, 128 pages.

MOLIÈRE, *Les femmes savantes*, Paris, Larousse, 1971, 170 pages.

MOLIÈRE, *Les fourberies de Scapin*, Paris, Larousse, 1972, 162 pages.

MUSSET, Alfred de, *Lorenzaccio*, Paris, Larousse, 1971, 188 pages.

MUSSET, Alfred de, *On ne badine pas avec l'amour*, Paris, Bordas, 1975, 128 pages.

RACINE, Jean, *Bérénice*, Paris, Hachette, 2004, 192 pages.

RACINE, Jean, *Phèdre*, Paris, Hachette, 2002, 224 pages.

ROSTAND, Edmond, *Cyrano de Bergerac*, Paris, Folio, 2000, 466 pages.

SOPHOCLE, *Œdipe roi*, Paris, Folio, 2015, 256 pages.